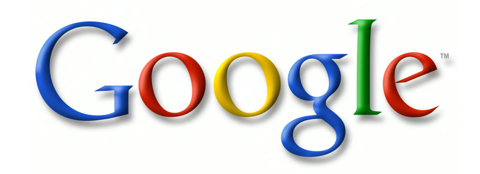
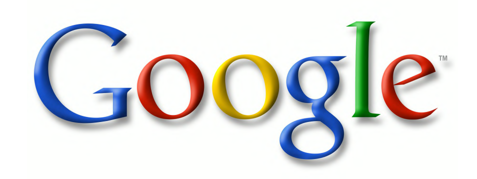
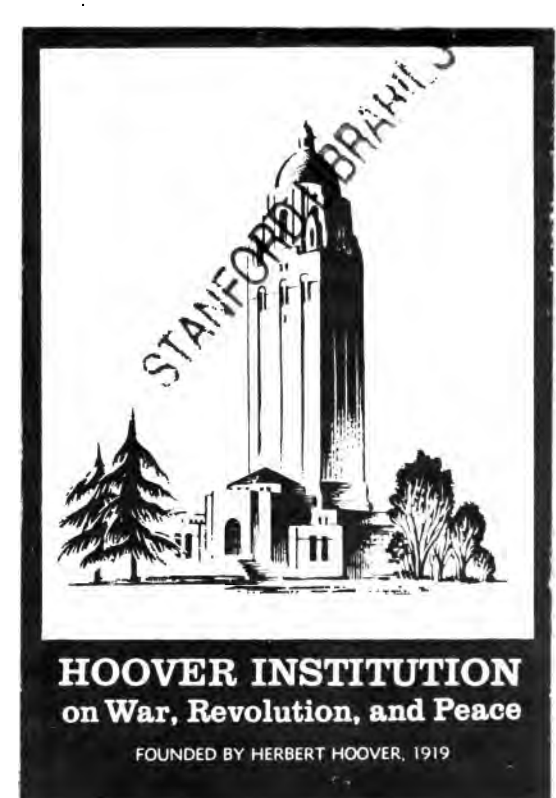









HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace
FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

A Monsieur Du Mesnil
Hommage affectueux
Henri Matisse

EN ÉGYPTE

TIRÉ A

100 Ex. sur papier vergé.
3 Ex. sur papier teinté



Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.


786

EN ÉGYPTE

ALEXANDRIE, PORT-SAID, SUEZ, LE CAIRE

JOURNAL D'UN TOURISTE

PAR

HENRI BAILLIÈRE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE & FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

19, rue Hautefeuille, 19

—

1867

A Monsieur Du Mesnil
Hommage affectueux
Henri [illegible]

EN ÉGYPTE

TIRÉ A

100 Ex. sur papier vergé.
3 Ex. sur papier teinté

N° 

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.


186

[illegible]

[illegible]

EN ÉGYPTE

ALEXANDRIE, PORT-SAID, SUEZ, LE CAIRE

JOURNAL D'UN TOURISTE

PAR

HENRI BAILLIÈRE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE & FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

19, rue Hautefeuille

—

1867

A. J.-J. ARMINGAUD

A bord du *Saïd*, en vue de Messine, le Mardi 11 septembre 1866.

Mon cher ami,

Nous devions faire ensemble ce voyage, que nous nous plaisions à appeler « le voyage aux Quatre Villes Saintes; » ensemble nous devions visiter le Caire, rendez-vous des pieuses caravanes qui vont à la Kaaba, Jérusalem, tombeau du Christ, Constantinople, devenue, après la Mecque, la métropole de l'Islamisme, Athènes où s'est épanoui le Polythéisme ancien.

Nos destinées nous ont séparés au moment du dé-

part; mais je n'ai pas voulu partir tout à fait sans toi, et j'ai eu à cœur d'emporter ton discours « sur l'utilité des Voyages (1) : » *c'était comme un souvenir et comme un guide.*

Je les ai lues et relues, ces pages trop courtes, et j'ai d'autant plus regretté de ne pas t'avoir pour compagnon.

Depuis bientôt vingt ans que nous nous connaissons, je savais, qu'après avoir causé avec toi, on se sentait meilleur et plus instruit; mais je ne te croyais pas si versé dans l'art du voyage, et je ne me doutais pas que tu eusses tiré si bon parti de ton séjour à l'École française d'Athènes.

Chacun a son but, et partant sa méthode et son allure : l'un voyage par désœuvrement, par ennui, par désir et besoin de locomotion; l'autre pour ses affaires; celui-ci court les musées à la recherche d'un Rubens ou d'une inscription cunéiforme; celui-là promène sa science du Pôle Nord aux déserts de l'Arabie, pour découvrir quelque mousse inconnue, quelque insecte ignoré; tous ces gens-là sont ex-

(1) Prononcé à la distribution des prix du collége Rollin, le 7 août 1866.

clusifs et par suite incomplets; c'est d'eux que l'on pourrait dire :

> *Cælum non animos mutant qui trans mare currunt.*

Le voyageur parfait serait économiste comme Arthur Young, savant comme Alexandre de Humboldt, peintre comme Théophile Gautier, lettré comme le Président Dupaty, poète comme Lamartine, etc.

Moi, qui ne suis rien de tout cela, et qui ne voyage que pour voyager, c'est-à-dire pour voir les mœurs et les villes, à l'exemple du prudent Ulysse, pour voir tout ce qui est à voir, to see all what is to be seen, *comme disent les Anglais, j'ai, en te lisant, senti tout à la fois combien il me manquait de qualités, et combien tu aurais suppléé à mon insuffisance; car je ne puis douter un instant que ton voyageur idéal, ce ne soit un peu toi-même.*

Je ne réussirai pas à voyager, comme tu le souhaites, comme je le ferais si je t'avais pour compagnon; néanmoins je veux écrire mon journal : Montaigne demandait que chacun, en tout sujet, notât ce que l'on appellerait aujourd'hui ses impressions. Tu sais avec quel plaisir je te passerais la plume, et te laisserais le soin d'être « l'historiographe » de notre

voyage. Cette mission te revenait de droit; mais en ton absence, je dois faire de mon mieux.

Je regarderai beaucoup et j'écouterai beaucoup ce qui ne veut pas dire que je pourrai tout bien voir et bien entendre; mais je ferai en sorte de fixer sur le papier le plaisir de mes yeux et de mes oreilles, et c'est à toi que je dédierai ces notes, écrites en courant, griffonnées à la hâte sur mon carnet de voyage, comme des croquis crayonnés au hasard sur les feuillets d'un album, jour par jour, quelquefois heure par heure, sans prétention littéraire, sans étalage d'érudition archéologique, géographique, chronologique ou historique.

Je n'ose pas dire qu'en lisant mon récit tu croiras y être toi-même, mais j'espère du moins que mes bonnes intentions te feront oublier toutes les qualités qui me font défaut.

En tout cas, je désire que ces pages témoignent de notre vieille amitié et de notre sincère attachement.

DE PARIS A SUEZ

En wagon, le samedi 8 septembre 1866.

Je ne veux pas raconter mon voyage de Paris à Marseille; je n'ai eu, en chemin de fer, le temps ni de voir, ni de penser; d'autant que, m'étant endormi hier soir à Paris, je me suis réveillé, ce matin, dix heures après, à Lyon.

Les toits des maisons s'abaissent, et se rapprochent de la ligne horizontale, comme pour nous annoncer que les toits à l'italienne des bastides marseillaises sont proches; les mûriers et les oliviers couvrent de leur feuillage sombre les campagnes dorées par un soleil ardent, et se marient harmonieusement aux briques et aux tuiles rouges des maisons; Avignon recons-

truit ses murailles, quand d'autres villes les abattent; Arles dessine à notre droite ses arènes silencieuses; la Crau étend au loin, sur une superficie d'environ mille kilomètres carrés, son sol rougeâtre, jonché de cailloux ovoïdes : la légende antique, cherchant dans le merveilleux l'explication d'un phénomène dont la cause exacte lui échappait, les faisait tomber du ciel par la volonté toute-puissante de Jupiter, pour servir de projectiles à Hercule attaqué par les Liguriens, et la géologie moderne, tout aussi pittoresque, mais plus vraie, les fait glisser, par les seules forces de la nature, sur la pente des glaciers.

Voilà la Camargue semée d'étangs. Voilà Marseille.

Marseille.

La vieille cité des Phocéens est en deuil; le choléra redouble de violence; hier il y avait une mortalité de 80 cholériques, et le fléau est le sujet de toutes les conversations. Dans les rues, ces convois qui passent, ces feux qui s'allument le soir de quartier en quartier, sous prétexte de chasser les miasmes, réveillent dans l'esprit de tous de tristes souvenirs.

Qu'irai-je voir à Marseille?

Ce n'est pas la Cannebière, cette petite rue de

Rivoli qui, avec ses maisons à sept étages, semble vouloir regagner en hauteur la supériorité qu'elle perd en longueur sur son modèle parisien.

Ce n'est ni le Cours Belsunce, ni le Cours Bonaparte, ni le Cours Jullien, avec leurs faux airs espagnols : j'aime mieux l'Alameda de Séville ou la Rambla de Barcelone.

Il ne faut pas non plus chercher ici un monument. Marseille a pu donner naissance à notre plus grand sculpteur français, Pierre Puget, qui, génie multiple comme Michel Ange, était tout à la fois sculpteur, peintre, graveur et ingénieur ; mais il ne faut aller voir — ni le maigre buste élevé dans la rue de Rome en l'honneur de l'auteur du Milon de Crotone et de la Peste de Milan, — ni cet arc de triomphe romain qu'a dédié *à Louis-Napoléon*, *Marseille reconnaissante*, — ni le musée qui est presque une honte, tant il est pauvre, — ni la Bourse, qui n'est qu'un lourd édifice où se remuent des millions, — ni la future cathédrale, qui n'est encore qu'une forêt d'échafaudages.

Il n'y a ici de richesse architecturale que dans la décoration de ces cafés, dont Théophile Gautier a décrit les féeriques merveilles : ils éblouissent par le luxe des glaces et des dorures ; ils font rêver aux palais des Mille et une Nuits. Mais ce ne sont pas là des œuvres d'art.

Marseille, moins heureuse que Gênes ou Venise, ses

rivales d'autrefois, qui savaient allier le génie des arts et le génie des affaires, Marseille est une ville de commerce, qui est tout par le commerce, et pour qui le commerce est tout. Si, pour les nations, il est souvent plus facile de conquérir que de conserver des provinces, pour les cités, comme pour les individus, il est moins difficile d'amasser des richesses, que de savoir les dépenser avec goût et avec intelligence.

En tout cas, seul grand port du commerce français sur la Méditerranée, Marseille importe les grains de la Russie, les drogueries du Levant, les cotons de l'Égypte, le pétrole des Karpathes, le tabac des États-Unis, les bois de la Norwége; elle exporte ses savons et ses huiles, et tous les produits de notre sol et de nos manufactures; et, sans les circonstances malheureuses où elle se trouve, nous remarquerions dans les rues le teint bronzé d'un barbaresque, la peau fine d'un Smyrniote, la démarche grave et solennelle d'un Turc, la parole dure et sonore d'un Arabe, l'abail de l'Égyptien, le fez d'un Tunisien, sans compter tous ces spécimens de types, de langages, de costumes, qu'envoie l'extrême Orient.

Marseille, le dimanche 9 septembre 1866.

Mon premier soin fut de rendre visite au ***Saïd***, le paquebot-poste des Messageries impériales, qui est amarré au port de la Joliette et sur lequel je dois prendre passage pour Alexandrie.

Ce me fut une occasion de suivre cette grande voie de communication, la rue Impériale, ouverte du vieux port aux docks, à travers des mouvements de terrain considérables, pour inonder d'air et de lumière ces quartiers autrefois déshérités, où vivaient fraternellement la saleté, la misère et la maladie, et où s'élèvent de hautes constructions à balcons, comme dépaysées dans ce milieu qui ne semblait pas fait pour elles.

Je ne décrirai pas le *Saïd* : j'aurai le temps de le faire à loisir pendant la traversée, et de raconter en détail tout ce qui frappera mon attention.

Je préfère utiliser les quelques heures que je dois encore passer à terre, pour me promener au Prado, que les Marseillais comparent modestement aux Champs-Élysées de Paris, et au Prado de Madrid. De là, je suivis la route de la Corniche, qui fait le tour de la ville et je pus admirer ces bastides ou cabanons qui s'élèvent sur le rocher autrefois aride, aujourd'hui presque fertile ou du moins très-cultivé, grâce à la dérivation de la Durance, et qui tantôt plus simples,

tantôt plus élégants, sous forme de châlet, de villa ou de kiosque font les délices de leurs propriétaires et rappellent tour à tour au voyageur la Suisse, l'Italie ou l'Orient. La plus belle de toutes est sans contredit le Roucas blanc, qui domine la route et la mer; c'est une fantaisie de grand seigneur intelligent qui veut corriger la nature et créer un Eden là où devait être un champ de ronces et de pierres. Le but de la promenade était d'arriver par le chemin des écoliers à la réserve de Roubion, célèbre par la bouillabaisse, le régal classique du Marseillais, et par la vue dont on jouit, du balcon de la salle à manger : à droite et au fond, la Jolliette, le fort Saint-Nicolas et le fort Saint-Jean ; plus près, le vieux port avec sa forêt de mâts, de vergues et de cordages, et les Catalans; devant moi, la mer, le phare de Planié, Pomègue, Ratoneau, qui donne l'hospitalité dans son lazaret, aux passagers des navires en quarantaine, et le château d'If, avec ses fortifications et le souvenir de Monte-Cristo.

A bord du *Saïd*.

Une heure après, j'étais à bord du *Saïd*. Il règne ici une activité merveilleuse ; colis et passagers, tout s'agite pour prendre place sur ce navire où il faut se faire petit pour trouver à se loger.

Grâce à des protections, je suis installé, aux *premières*, près du *carré des officiers;* là, l'air arrive plus pur et plus abondant, l'odeur et le bruit de la machine sont moins gênants, le balancement du navire et la trépidation de l'hélice se font moins sentir.

Ma cabine n'est pas large, et cependant on peut nous forcer à tenir quatre dans cet espace étroit. Quant au mobilier, il est très-simple : d'un côté deux lits superposés, fixés au plafond et au plancher par quatre montants de fer, et garnis, sur le côté opposé à ce que l'on pourrait appeler la *ruelle*, d'une planche qui doit empêcher le dormeur de tomber quand la mer est agitée. Je loge au premier étage : pour pénétrer dans ma couchette, je dois poser le pied sur le bord du lit situé au rez-de-chaussée, comme je me servirais de l'étrier pour monter à cheval. Cette combinaison, inventée par la nécessité de transporter un plus grand nombre de voyageurs, a pour principal inconvénient les conséquences du mal de mer, chez le supérieur, qui peuvent surprendre l'inférieur dans son sommeil d'une façon aussi inattendue que désagréable : les hygiénistes ont bien raison de dire que les rez-de-chaussée sont humides et malsains, et les généraux ont bien raison d'attribuer une grande importance aux élévations de terrain qui permettent de dominer l'ennemi par des feux plongeants. Je n'ai pas d'inquiétude pour mon compagnon de cabine que je ne connais pas en-

core ; mais je pourrais en avoir pour moi, si je n'avais l'avantage de la position.

Au-dessus du lit, dans une petite armoire fixée contre les parois de la cabine, est un meuble dont j'ignore le nom technique en terme de marine, mais dont le but bien évident est d'ensevelir dans ses profondeurs les conséquences du mal de mer.

En face des deux lits superposés s'étend un canapé qui, en cas de besoin, servirait de troisième lit, et dont le dossier mobile, en se relevant, formerait le quatrième lit.

Heureusement nous ne serons que deux.

Après ce premier voyage autour de ma chambre, je remonte sur le pont; il est trois heures et demie; on largue le dernier grelin ; nous allons partir, nous partons.

Tout ce que j'avais vu, il y a quelques heures du balcon de la Réserve, repasse devant mes yeux, et le panorama se déroule en sens inverse, dominé par Notre-Dame de la Garde, et les derniers rochers de Marseille, semés çà et là d'une végétation, où l'art a plus de part que la nature.

Voilà les derniers contreforts des Alpes maritimes, le cap de l'Aigle dont le cru est fameux auprès des gourmets, Cassis, qui dort au fond de sa baie en entonnoir,

la Ciotat industrieuse, avec ses ateliers de la compagnie des messageries, Toulon, le cap Sicié, — et puis la côte de France a disparu à l'horizon ; il n'y a plus rien à voir, en dehors du ciel bleu et de la mer bleue.

Je n'ai encore passé que quelques heures à bord, et déjà je me suis bien promené à travers les dédales de notre maison mouvante.

Le salon des premières, qui sert à la fois de salle de réunion et de salle à manger, reçoit la lumière par un plafond en partie vitré, et, lorsque le temps le permet, par les sabords. La décoration en est élégante et les panneaux qui séparent les sabords sont égayés par des paysages méditerranéens. Quant à l'ameublement, il se compose d'un divan circulaire, de trois tables parallèles dans toute la longueur, de bancs à dossiers mobiles, de lampes suspendues au plafond, qui suivent les mouvements du navire tout en gardant toujours l'équilibre ; un piano et une bibliothèque permettent au voyageur de donner satisfaction à ses goûts d'artiste et de curieux.

Au-dessous du salon s'alignent les cabines.

Quant à la vie du bord, elle est variée dans son uniformité monotone. Les repas y tiennent une grande place, et le docteur Au... me mit bien vite au courant

des habitudes. De bonne heure, tout le monde est levé; à 7 heures, un premier déjeûner, café ou thé; à 9 heures et demie, un second déjeûner, plus substantiel, et accompagné du sherry et des sauces multicolores d'importation anglaise; à 1 heure, le tiffing, ou luncheon; à 5 heures, le dîner; à 9 heures, le souper. Tout cela est réglé militairement et annoncé par la cloche; c'est moins une nécessité de réfection, qu'un besoin d'occupation; je plains ceux qui ont des raisons majeures pour ne pas prendre part à ces exercices.

Entre les repas, on lit, on chante, on joue du piano, on joue aux cartes ou aux dominos, on cause, on fume, on dort, et tout cela indifféremment à toute heure : demain on recommencera à vivre la même vie.

Lundi, 10 septembre 1866.

Nous sommes entrés ce matin, à 5 heures, dans les Bouches de Bonifacio. La passe a 6 mètres de large : d'un côté les rochers nus et les côtes crayeuses de la Corse; de l'autre, la sombre végétation de la Sardaigne. Ici Bonifacio; là, l'écueil de Lavezzi (la grande passe est entre Lavezzi et Rizzoli); puis l'Isola Rossi et le passage de l'Ours, canal étroit qui doit son nom à un rocher singulièrement découpé et qui est situé entre la côte de

Sardaigne et un petit archipel dont les îles principales sont la Madeleine et Caprera, célèbre par le séjour de Garibaldi. Tout ce passage est triste : triste par l'aspect sauvage qu'y revêt la nature, triste par le souvenir toujours vivant de la mort de ces 800 soldats français qui revenaient de Crimée sur la frégate *la Sémillante* et qui périrent en vue de la côte, sur l'écueil de Lavezzi : nul navire ne passe là, sans que le récit de ce sinistre ne fasse battre le cœur d'un Français.

Nous sortons des Bouches ; il n'y a plus rien à voir à l'horizon ; mais il y a beaucoup à voir près de nous ; soyons tout entiers au navire.

Sous la conduite du docteur Au..., qui me fait les honneurs du bâtiment, je me promène au carré des officiers, ou carré des premières ; j'entrevois par la porte le salon des dames, où il ne m'est pas permis d'entrer ; je suis introduit dans la cabine du capitaine, et dans celle de l'agent des postes ; je visite en détail le mécanisme de la puissante machine, et je remarque que chaque tour de l'hélice s'enregistre sur un compteur qui permet d'apprécier à tout instant la vitesse de la marche du navire.

Les cabines de la deuxième classe s'ouvrent sur le salon, au lieu d'être à l'étage inférieur : le salon, qui

sert aussi de salle à manger, est donc le premier entrepont, au lieu d'être sous la dunette. Ici, moins de luxe, moins d'élégance dans la décoration et l'ameublement, moins de recherche dans la nourriture.

La troisième classe occupe encore un degré au-dessous dans le confortable.

Pour la quatrième classe, la vie se passe tout entière sur le pont.

Le docteur Au... me fait visiter la cuisine et l'office.

Dans la cuisine, un gigantesque fourneau, digne de Gargantua, permet de confectionner rapidement la nourriture de tous les passagers et de tout l'équipage : nous sommes environ deux cent cinquante passagers, et l'équipage se compose d'environ soixante domestiques pour le service du bord, trente matelots, et soixante-dix mécaniciens; au total, un personnel de plus de quatre cents bouches à nourrir chaque jour. Le pain est préparé chaque matin pour les quatre repas des passagers; la marmite peut faire bouillir en cinq minutes un pot au feu qui rassasierait un régiment; sur le pont s'étagent des cages dans lesquelles on emporte des poulets, des pigeons, et des cabanes où peuvent à peine remuer les moutons et les porcs qui nous accompagnent; quant à la grosse viande, jetée dans la glace qui la saisit, elle se maintient fraîche et demeure excellente, à la condition qu'on enlève le dessus avant de s'en servir; on a embarqué des légumes frais,

et on en renouvellera la provision à chaque escale, sans compter les boîtes de conserves; à cela s'ajoutent les avantages d'une glacière qui permet de boire frais et de jouir des douceurs d'un plat sucré. De façon qu'ici non-seulement on ne meurt pas de faim, mais on trouve même toutes les délicatesses d'une table bien servie.

Dans l'office, on s'est efforcé de faire tenir dans un espace relativement très-petit le plus de choses possible; grande difficulté, surtout lorsqu'il s'agit d'objets fragiles comme des assiettes et des verres; le plafond en est tapissé; les murs sont garnis d'armoires dans lesquelles toute la vaisselle est empilée entre des baguettes de bois qui l'empêchent de remuer.

Le soir venu, je préfère ne pas coucher dans ma cabine qui ressemble à une étuve ; je m'entends avec un des domestiques pour que mon lit soit transporté dans le salon sur une banquette, et ici, de même qu'ailleurs, comme on fait son lit on se couche. Il me suffit de n'avoir pas sommeil, avant 11 heures du soir, ni après 6 heures du matin.

Le mardi, 11 septembre 1866.

Il y a tant à voir qu'un jour ne suffit pas.

Je n'ai rien noté encore des habitudes du bord, sauf l'ordonnance des repas, pour lesquels il me paraissait indispensable d'être au préalable bien renseigné.

Une des distractions, c'est d'entendre sonner le quart; un ou plusieurs coups frappés sur une cloche annoncent aux officiers de service, quand commence et quand finit leur faction, qui se continue pendant quatre heures, les douze heures de jour et les douze heures de nuit étant partagées en trois séries.

Une autre distraction, c'est de voir jeter le loch, à l'arrière ; cette opération, destinée à mesurer la vitesse du navire, se fait cinq ou six fois par jour. Le loch est une planchette, formant un triangle, dont la base représente un quart de cercle, garni de feuilles de plomb. Sur la planchette, deux trous ont été pratiqués à la base du triangle ; dans l'un est passée une corde fixe, dans l'autre est introduite au moment où l'opération commence, une cheville de bois, à l'extrémité de laquelle est attachée une seconde corde assez courte, qui se réunit bientôt à la première. Lorsque l'on jette le loch à la mer, la planchette, par l'effet de la pesanteur, prend dans la mer la position verticale et

reste immobile; pendant qu'un matelot retourne, au moment même où elle tombe, un sablier qu'il tient à la main, on laisse filer la corde; puis, lorsque les derniers grains de sable s'écoulent dans l'ampoule inférieure, sur un signal, tous les matelots tirent fortement sur la corde, et lui impriment un coup sec, qui fait sortir la cheville emboîtée provisoirement. La planchette qui, sans cette disposition ingénieuse empruntée à la géométrie et à la physique appliquées, ne quitterait pas sa position, perd, avec son centre de gravité, son équilibre, et n'étant plus retenue que par un côté, remonte à bord. Si, au contraire, on tirait sur les deux bases du triangle à la fois, on casserait plutôt un câble que de ramener le loch, tant est grande la force de résistance de l'eau. On a compté le nombre des nœuds, faits à la corde de distance en distance, qui avaient filé, pendant que le sablier était renversé et on en a conclu la vitesse de la marche du navire.

Tout nous occupe et nous intéresse; un accident a failli arriver; une petite barque à voile a été rasée de bien près par l'avant du *Saïd*. Elle avait voulu passer devant nous, au lieu de louvoyer; un peu plus, elle était prise en plein par le travers et coupée en deux.

Une barque! donc la terre est proche. Nous voyons Panaria et le Stromboli avec son panache de fumée qui, s'élevant de son sommet, se détache sur le ciel bleu, tandis qu'à ses pieds de noirs rochers couverts de blanches maisons se mirent dans l'eau ; les Lipari et le cap Faro. Mais le vent souffle et un grain menace à l'horizon : à la pureté du ciel, à la sérénité de l'air, au silence de la mer, succèdent les éclairs, le tonnerre et la pluie. Lorsque nous entrons dans le port de Messine, nous avons une vraie tempête ; des tourbillons d'eau battus et comme fouettés par l'orage s'engouffrent sur le pont.

Je serais volontiers resté ici quelques jours pour voir, — outre Messine, — Taormine, Catane et Palerme. Je me serais même contenté de passer à terre pendant quelques heures pour me promener dans la ville; il faut y renoncer; la quarantaine nous fait une loi de ne pas descendre sans subir les rigueurs préliminaires du lazaret ; d'ailleurs l'arrêt ne dure que quelques heures, juste le temps nécessaire pour l'embarquement des passagers, la remise du courrier, et le ravitaillement du bord.

C'est même à peine si je puis voir la côte et le quai; Messine nous est cachée par un rideau liquide et n'apparaît qu'à travers la nappe d'une chute d'eau.

Le dîner sonne, mais en vain. Les uns restent sur

le pont, armés de parapluies; les autres moins braves, sentent leur cœur faillir. D'autant que les violons sont sur table (ici on appelle *violons* les cordes disposées parallèlement d'une extrémité de la table à l'autre, pour permettre aux assiettes, aux verres, aux bouteilles, etc., de se tenir sans trébucher); si d'ordinaire les violons invitent à la danse, ils conservent ici un rôle analogue et annoncent que le navire va danser.

Le dîner a été triste; chacun avait un voisin, ou un ami, ou un parent absent, qui s'était fait excuser pour raison de santé.

Le soir, après le repas, le calme était revenu : et nous commencions à jouir des illuminations de la ville qui se réflétaient dans l'eau, et qui se continuaient dans les villas de la montagne, lorsque le navire, quittant le port, reprit sa marche pour traverser le détroit.

Le mercredi, 12 septembre 1866.

Parmi les passagers, je note quelques types.

Madame L., belle et grande, avec un air plein de morbidesse, qui lui sied à ravir sous ses cheveux noirs et ses yeux bleus, une voix douce et un doux regard. Elle semble heureuse d'avoir peur d'un ba-

lancement quelque peu accentué du navire, pour s'appuyer au bras de son mari.

M. L., content de vivre, content aussi d'avoir vécu.

Madame T., toujours malade. Elle ne montre que rarement sa face de guenon, et ne fait entendre que par intervalles ses cris d'oiseau de proie.

M. M., propriétaire de cannes à Maurice. Il avait quitté tout jeune la France, pour diriger une plantation, et se trouvant à la tête d'une belle fortune, il formait le projet de rentrer dans sa patrie pour y vivre et y mourir; il avait bien perdu toutes ses relations d'amitié et de famille pendant vingt ans d'absence, mais il possédait encore deux cousins, qui demeuraient dans un village de la Haute-Garonne. Il leur écrivit, et leur demanda quelques renseignements sur les conditions possibles pour lui de la vie matérielle et morale ; il ne se croyait pas assez riche pour habiter Paris qui, par son luxe, peut rendre aux créoles les habitudes de l'existence facile qu'une nombreuse domesticité procure dans les plantations, ni Bordeaux, qui renferme toute une colonie de Mauriciens ; il voulait être tout simplement un gentilhomme campagnard. Sur la foi des renseignements qui lui sont donnés, il arrange ses affaires et vient débarquer à Marseille avec sa femme, une créole, deux jeunes enfants et leur nourrice, la maman Magache. Mais quel désenchantement ! il ne trouve rien de ce qu'il rêvait,

ni la douceur du climat, ni le confortable, ni la société; rien que des cousins indifférents, occupés de leurs affaires, et peu soucieux de se déranger. Il est pris de spleen, il voit blanchir ses cheveux, il veut fuir; le voilà maintenant, ayant dit un éternel adieu à sa patrie; il ramène toute sa smala à Maurice, regrettant que cette fantaisie lui ait coûté près de 35,000 fr., et se promettant de ne plus quitter son île d'adoption.

M. C. Il se promène avec acharnement sur la dunette, en compagnie d'une énorme pipe.

M. R., lieutenant à bord des paquebots des messageries, dans l'océan indien. Il veut, un soir, nous faire voir l'âge de la lune, et prétend qu'en regardant dans un miroir on distingue autant d'images qu'il y a de quartiers.

M. Dussaud, le créateur de nombreux travaux hydrauliques (le port d'Alger, le port de Cherbourg, la Jolliette à Marseille, la jetée de Port-Saïd, le bassin de radoub à Suez); une tête intelligente et énergique, habituée aux grandes conceptions, un regard sérieux et profond.

Mademoiselle B. se rendant à Beyrout, comme institutrice. C'est une vieille fille qui aime bien à dessiner sur son album la charge de ses compagnons et de ses compagnes de traversée; elle s'attire des inimitiés et fait rire de sa pruderie, qui est hors de saison.

Ce matin le *Saïd* à croisé le *Mœris* qui est parti d'Alexandrie le 9, à la même heure que lui de Marseille, et les pavillons se sont salués ; nous avons donc fait la moitié du chemin.

Le jeudi, 13 septembre 1866.

En vue de Candie : là-bas, derrière ces montagnes, on se bat ; mais si la vieille mythologie païenne du mont Ida ne m'émeut pas, la politique contemporaine ne m'occupe guère plus en ce moment, et je suis prêt à avouer que le philhellénisme n'est pas mon fait.

Tout voyage a son utilité. C'est étendre son jugement que de le soumettre à la gymnastique de comparaisons qui nous est imposée par le changement perpétuel du milieu, quoique la plupart des voyageurs ne s'arrêtent qu'aux différences extérieures. Je crois que les chemins de fer et les bateaux à vapeur auront plus fait pour développer cette qualité maîtresse chez les hommes du dix-neuvième siècle que tous les traités de logique, estimables d'ailleurs, écrits par les philosophes et commentés par les professeurs de philosophie : ce ne sera pas un des moindres services rendus par la découverte de la vapeur au progrès de la civilisation.

Mais entre le chemin de fer et le paquebot quelle n'est pas la supériorité du dernier!

Ici, c'est une vie originale et charmante; il y a pour l'esprit un grand plaisir dans cette quiétude et cette liberté; toute communication avec la terre étant impossible, surtout dans ces saisons de quarantaine, on oublie ses occupations et ses préoccupations, on oublierait presque ceux qu'on laisse derrière soi; on se livre tout entier à l'inconnu.

On devient un peu égoïste, c'est vrai; mais c'est si bon! On rentre beaucoup en soi-même; mais on en a si rarement l'occasion dans notre vie de chaque jour! Et puis, si l'on a quelque force d'expansion, on arrive vite à ces liaisons que forme le hasard, que continue une douce sympathie, et que doit briser la nécessité du débarquement; pour être éphémères, elles n'en sont pas moins charmantes.

C'est pourquoi j'aime à voyager seul, et toujours j'ai mis ce précepte en pratique, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; j'aurais, mon cher ami, tu le sais, bien volontiers fait une exception en ta faveur.

Je vais ainsi où bon me semble, j'arrive et je pars à mon heure, sans gêne et sans tourment, et j'apprends, ou du moins je tâche de m'instruire, en écoutant et en regardant de tout côté.

En route, je choisis un compagnon, que je suis tant

qu'il me plaît, que je quitte avant qu'il me fatigue; on n'est pas obligé de lui faire ni de lui demander un sacrifice, on n'est alors ni maître ni esclave; on n'est même pas tenté de parler de Paris, de ses amis, de ses affaires, de ses plaisirs, c'est-à-dire de sujets également connus à tous deux, comme si on était au coin de son feu ou sur le boulevart. Autrement, ce n'est pas voyager, et qu'est-il besoin de venir si loin?

Il y a ici peu de distraction objective, comme dirait un philosophe allemand. L'horizon ne varie pas à chaque tour d'hélice, comme en chemin de fer à chaque tour de roue; une vague ressemble beaucoup à la vague qui la pousse, un nuage, au nuage qui le chasse, quand encore le nuage ne ressemble pas à la vague, quand le ciel et la mer ne se confondent pas.

Mais aussi, un rien vous attire, un rien vous attache : aujourd'hui il a suffi d'un oiseau qui passait d'une vergue sur une autre, qui voltigeait le long de la balustrade en filet de la dunette, pour nous intéresser et nous faire goûter une douce émotion : il se laissait prendre souvent pour être relâché bientôt, reposé et reconforté par quelques gouttes d'eau fraîche, quelques miettes de pain, régal difficile à rencontrer sur la plaine liquide où il s'était aventuré, et où il était

perdu. Il reprenait son vol, et nous avions passé une heure.

Le soir, si l'on est mondain, si l'on aime à rire, à chanter, ou à danser, on peut prendre part aux jeux innocents, on peut jouer son rôle dans le bal organisé sur la dunette. — Si l'on a l'esprit tant soit peu porté vers la poésie, si l'on aime à invoquer les étoiles, comme la Myrto d'André Chénier, on peut assister dans son fauteuil à l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.

La mer est limpide, calme et douce à voir, quoique féconde en tempêtes : les vagues, sous un vent léger, semblent des brisants illuminés par les blancs reflets du sillage et du tourbillon de l'hélice. Le soleil s'abaisse majestueusement, et embrase les flots qui l'engloutissent; quelques traînées de feu rougissent le ciel et le zèbrent, comme des lambeaux de pourpre et d'or; quelques nuages teints de rose et d'azur errent çà et là; la brise fraîchit; la lune s'élève lentement du côté de l'Orient, et projette entre les nuages des clartés soudaines, qui passent et disparaissent tour à tour, miroitant à la surface de l'eau. On jouit vraiment, dans cette solitude et ce silence où l'on semble perdu, de la pureté des cieux, de la sérénité des flots; on s'aban-

donne aux douces rêveries qui emportent l'imagination au delà de notre petite planète, dans un pieux sentiment d'admiration, en face de l'infini.

Le vendredi, 14 septembre 1866.

Arriverons-nous ce soir à Alexandrie? On se dit *bonjour* en espérant que ce sera la dernière fois, et cependant on regrette de se quitter, on regrette de renoncer à ces longues causeries, sur la dunette, qui commençaient de bonne heure, qui se terminaient tard, et qu'interrompaient seules la cloche de nos quatre repas, une partie de whist ou de piquet.

Et puis, la question de la quarantaine dont, jusqu'à présent, on n'avait pas trop parlé, pour ne pas s'effrayer, se présentera à nous demain, dans toute sa réalité; mais on s'en préoccupe déjà.

Les passagers d'Égypte feront la quarantaine; il n'y a pas de doute à cet égard.

Les passagers en destination de l'Océan Indien traverseront l'Égypte en quarantaine, dans des wagons fermés à clef, et décorés d'un drapeau jaune, pour

s'embarquer à Suez, sans mettre, pour ainsi dire, pied à terre.

Quant à ceux qui vont à Jaffa ou à Beyrout, pourront-ils obtenir leur transbordement; sur ce point les avis diffèrent.

J'ai instinctivement une profonde horreur de ce régime que je ne connais pas et qui me fait peur; je serais prêt à tout pour l'éviter.

Si je partais pour Jaffa! Je verrais Jérusalem avant le Caire.

Si j'allais jusqu'à Aden, pour revenir à Suez avec le premier paquebot rentrant dans la mer Rouge! Je purgerais ma quarantaine, tout en voyant du pays, ou tout au moins, sans être condamné à une triste immobilité.

On me dit que le premier parti est impossible, parce que le transbordement n'aura pas lieu, et que les passagers qui se rendent à Jaffa seront obligés de se rembarquer à Alexandrie, après avoir fait quarantaine.

On me dit que le second parti serait pour moi une perte de temps considérable, que je serai libre plus vite en subissant les rigueurs régulières de la quarantaine et que d'ailleurs la mer Rouge est loin d'être un climat agréable.

Décidément nous n'arriverons pas ce soir; les récifs et les rochers à fleur d'eau qui rendent l'entrée de la rade difficile le jour, nous forceront à passer la nuit, en panne, le navire flottant sur ses voiles.

Le samedi, 15 septembre 1866.

A la pointe du jour, nous nous sommes remis en marche. Depuis Candie, nous n'avons pas vu la terre, et c'est la terre que nous cherchions tous au bout de notre lorgnette, lorsque nous vîmes, comme sortir de l'eau des palmiers et des moulins.

Le rivage est plat, il se dessine à peine à l'horizon; c'est la bande de terre qui endigue le lac Maréotis et forme la base du Delta.

Dans le port, des barques, des navires, les stationnaires des nations européennes, l'*Andromaque* avec le pavillon français, et cette flottille de deux cents ou trois cents vaisseaux de tout rang, de toute forme, qui sont toujours en chargement ou en déchargement, et dont un seul représente quelquefois plusieurs millions de cargaison.

Quant à la ville, au lieu de s'élever en amphithéâtre, comme Gênes ou comme Marseille, elle s'étale en constructions basses, et les seules éminences qui frap-

pent la vue, c'est la Colonne de Pompée et l'Aiguille de Cléopâtre.

La *Santé*, j'entends le représentant de l'intendance sanitaire, nous arrive sous la forme épaisse d'un égyptien ventru, qui se hisse jusqu'au sommet de l'escalier du paquebot : là, il se fait présenter à distance, les papiers du bord et nous formule avec toute la gravité requise une quarantaine de sept jours. C'est moins que nous ne craignions ; c'est plus encore que nous ne souhaitions.

Le débarquement commence : passagers et bagages, tout s'entasse, sous un soleil déjà brûlant, dans une mahonne (espèce de chaland) qui doit nous emmener au lazaret.

Ce qui pouvait adoucir les ennuis de cette pénible traversée, c'était le spectacle qui s'offrait à nous, la vue du vieux Port, avec tous ses souvenirs, et la pensée que nous n'étions pas conduits dans un lazaret vulgaire, mais bien au Mex, dans un palais du vice-roi, ou tout au moins dans le harem qui en dépend. A l'idée de harem et de palais, l'imagination naïve d'un novice s'éveille, et il semble que rien ne doit être plus enviable que le plaisir de faire quarantaine.

Nous mettons pied à terre, entre une haie de soldats à bandoulière rouge, venus là non pour nous faire

honneur, mais pour nous empêcher de nous sauver si l'envie nous en prenait; en attendant, ils se tiennent à distance, et, pour tout l'or du monde, ils ne nous toucheraient pas, de peur dêtre infectés, au moins en présence de leurs voisins, de crainte d'être trahis.

Au milieu de ce brouhaha, les plus heureux sont ceux qui, comme Bias, portent tout avec eux, et sans que le progrès de la civilisation nous permette de nous en tenir à la lettre de ce précepte, je vis une fois de plus combien il est préférable de n'avoir pas à sa suite toute une légion de malles et de caisses.

En quarantaine, au Mex.

La première impression est bonne : notre prison domine la mer; c'est un kiosque en bois, aux couleurs douces et tendres; ce qui représente la muraille est peint en violet clair, les fenêtres en vert, les portes et les ornements en blanc. La cour est fortement soleillée : d'un côté elle est fermée par le kiosque, des trois autres, par un portique formant galerie, et donnant accès à une série de chambres à rez-de-chaussée; elle est ornée d'une grande porte, qui fait face au kiosque, et dont le sommet semble une de ces pâtisseries artistiques que l'on met sur nos tables pour la parade, un jour de fête et qu'en style d'office, on appelle *pièces montées*.

Mais il ne faut pas juger des gens sur l'apparence, et des maisons non plus.

Ma chambre est décorée et meublée avec une simplicité antique ; les murs sont blancs, passés à la chaux; les fenêtres ferment mal, et les vitres ne sont pas au complet.

Le mobilier se compose de trois lits et de trois chaises (il est vrai que nous sommes trois pour habiter cette chambre) et d'une table surmontée d'une cuvette et d'une gargoulette, — pour trois.

Mon lit est formé de huit tringles de fer, quatre verticales, quatre horizontales, mais toutes mal assujetties; sur les quatre tringles horizontales, s'étendent quelques planches mal jointes, en guise de sommier élastique, et sur les planches un matelas rembourré de varech dans une épaisseur de cinq centimètres.

La chaise est individuelle et personnelle; il faut l'avoir dans sa chambre, si on ne veut pas s'asseoir à terre, et déposer ses vêtements sur les dalles du plancher; il faut la porter au réfectoire, si on ne veut pas prendre son repas debout, comme devant un Luncheon bar de la Cité à Londres; il faut la porter sous la galerie, si on veut se reposer à l'ombre, autrement que les Orientaux assis sur leurs talons; il faut enfin, le soir, la porter dans sa chambre, si on veut la retrouver le lendemain.

La table est formée par l'assemblage irrégulier de

deux planches qui se touchent à peine, et de quatre pieds boiteux.

La gargoulette ou bardaque (alias alcaraza) est en poterie poreuse, et non vernissée, qui laisse suinter l'eau à travers ses parois. Le liquide intérieur filtre par tous les pores. imprègne d'humidité la surface extérieure du vase; et, l'évaporation se produisant d'autant plus rapide que la température de l'air est plus élevée, le calorique du liquide intérieur s'absorbe peu à peu, et l'eau se refroidit sensiblement. Ici la gargoulette sert à la fois de carafe et de pot à eau.

Afin que nul n'en ignore, un avis nous informe des conditions du séjour, et voici la copie textuelle de ce document, dont je reproduis même les fautes :

Tarif des droits quarantinaires :

	Piastres-tarif.
Droit d'un gardien, par jour............... .	10
Droit d'un parfum, chaque chambre.........	45
Droit de chambre, par jour..................	40
Chaque chambre peut être habitée de une à quatre personnes.	

J'ajoute que la piastre tarif vaut environ 25 cent.

Un autre placard complète le premier, en ce qu'il

offre de lacunes au sujet de la nourriture, de l'éclairage et des dispositions générales; j'en ai arraché un exemplaire, que je garde comme pièce authentique :

« MM. les voyageurs sont pr*ai*venus que leur quarantaine est de 9 jours compl*ais* et qu'ils doivent payer 9 jours de nourriture à raison de 15 fr. par jour, non compr*i* le vin. En cas extraordinaire, MM. les voyageurs payeron*s* les jours en surplus. Qui veu*x* avoir l'éclairage dans sa chambre payera 1 fr. la bougie. Tout ce qui sera pris hors les heures de service sera extra. »

Voilà qui n'a pas besoin de commentaire. L'hospitalité ici n'a rien d'écossais; elle ne laisse pas que d'être très-coûteuse.

En guise de gardien, ce que l'on appelle *un gardien par jour*, 10 *piastres-tarif*, nous avons, pour nous tous, environ soixante passagers, une quinzaine de soldats, vêtus d'une tunique de toile blanche, et d'un pantalon de toile blanche qui part du mollet à la ceinture, chaussés quelquefois d'une paire de souliers, coiffés d'un tarbouch, ceints d'un baudrier jaune, qui ne soutient rien, et qui sert seulement par sa couleur à les distinguer de ceux qui ne sont pas en quarantaine, enfin armés d'une badine. Tout cela ne coûte pas cher d'entretien ; tout cela est sale et déchiré. Quant à leurs occupations, elles sont aussi variées que nombreuses : fumer une cigarette que nous leur donnons, s'accroupir au soleil, dormir, faire leurs ablutions, prier, et surtout se disputer.

J'écris à M. Ca., médecin à Alexandrie, pour lui annoncer mon arrivée et pour lui dire combien je serais heureux de recevoir sa visite.

Ma lettre me fut prise des mains avec des pincettes, et passée par les fumigations; l'argent donné par moi pour payer l'affranchissement fut reçu dans une cuiller, et passé par le vinaigre.

C'est au parloir que se joue cette petite comédie : le parloir consiste en deux barrières, dont l'intervalle est occupé par des soldats pour empêcher toute communication dangereuse ou illicite.

L'heure du déjeûner arrive, mais retardée par l'absence des provisions que l'on attend d'Alexandrie. Combien nous regrettons la régularité de la vie à bord du *Saïd*. Combien surtout nous regrettons la succulence du menu, lorsque nous nous trouvons en présence de ces arlequins qui n'ont de nom dans aucune langue, quoiqu'ils se rencontrent sur toutes les tables d'auberge, et de l'affreuse piquette qui se vend cinq francs sous le nom de « bordeaux » ; il est vrai qu'il y a une étiquette avec du dor dessus. Nous sommes loin de ce petit vin de Chypre à une demi-piastre qui, au dire de Gérard de Nerval, ferait le régal d'une

grande table européenne, et qui le consolait dans sa quarantaine de Beyrout.

Le maître de l'Hôtel de l'Europe à Alexandrie, concessionnaire de l'entretien de la quarantaine, nous vend cher le privilége qu'il a obtenu de nous rançonner, parce que nous ne pouvons nous passer de lui.

Qui dort dîne ! sans avoir déjeûné, j'allai

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

sous la véranda qui domine la mer, et qui devait servir de promenoir, dans ce palais construit pour d'autres que des pestiférés comme nous. Ces dalles ont peut-être résonné sous le brodequin d'un pacha, ou sous la babouche d'une fille de harem, mais depuis...

La sieste a cela de bon, dans sa dure nécessité, ici au moins, c'est qu'elle aide les heures à s'écouler plus rapidement.

Lorsque le dîner arriva, nous l'acceptâmes comme un passe-temps, comme une distraction, comme un changement, plutôt que comme un moyen de se ré-

conforter; on ne dîne pas, on ne mange même pas.

Le soir, dans sa chambre; c'est le moment où l'on sent combien les lits sont peu moelleux; on dit que c'est plus hygiénique.

Le dimanche, 16 septembre 1866.

J'ai mal dormi. Je me réveille avec une forte courbature et un violent point de côté; j'attribue ce malaise au défaut d'élasticité d'un lit peu complaisant, ou au courant d'air causé par les manques qui existent dans les vitres des fenêtres. Je crois que le soleil me fera du bien; je me lève, mais bientôt je me recouche, et j'écris à Ca., dont j'ai eu hier la visite, de venir me voir encore; j'espère qu'il pourra approcher de moi; je suis malade et il est médecin.

Quel est mon mal? que vais-je devenir, seul, si loin, en quarantaine? Je ne sais, mais n'importe; on me dit que, de l'avis des gens du pays, le corps de l'homme doit être comme la gargoulette, toujours en transpiration, pour que l'un soit en bonne santé, et que l'autre garde fraîche son eau. Je suis porté à croire que les indigènes ont souvent des idées justes sur la manière dont il faut vivre, et que leur thérapeutique et leur hygiène instinctives ont du bon : je me laisse

donc couvrir d'une triple couverture de laine, lorsque le soleil embrasait déjà l'atmosphère.

La journée a été triste : mes distractions, c'était la visite de Francesco (un maltais attaché au service de la quarantaine), qui m'apporte une tasse d'infusion de menthe; c'était la visite d'un compagnon de prison qui venait me demander de mes nouvelles. Je ne veux pas lire, de crainte de me fatiguer; je ne veux pas dormir, de crainte de passer encore une nuit blanche.

Le lundi, 17 septembre 1866.

Lorsque Ca. . arriva, avec le médecin de la quarantaine, le docteur Ab., j'étais levé.

— Vous venez un peu tard, mais je ne vous en remercie pas moins. Auriez-vous pu entrer dans ma chambre?

— Oui, dit Ca., mais avec un soldat à ruban jaune, et sous la condition de ne pas vous toucher, de ne pas approcher trop de votre lit.

— Et comment alors, prenez-vous le pouls du malade?

— On peut guérir sans cela, dit Ab.

— Ou bien, dit Ca., si je vous avais touché, je serais resté pour faire quarantaine avec vous.

— Cela vaut mieux, dit un de mes compagnons, présent à cet entretien, cela vaut mieux que ce médecin qui ne vous touchait qu'avec sa canne.

— Après tout, c'est peut-être un nouvel instrument de diagnostic.

Je suis très-sensible à ce dévouement que me promettait Ca., en cas de besoin, et qui ne fut pas sans influence pour me remettre le moral. Mais en dehors de la position exceptionnelle où je me trouvais vis-à-vis de Ca., n'est-il pas odieux de condamner des passagers bien portants à vivre dans des conditions hygiéniques aussi mauvaises, et de les mettre à une journée de tout secours; il faudrait un médecin attaché à la quarantaine et toujours prêt à répondre au premier appel, mis hors la loi, en raison des services qu'il doit rendre, ou même condamné, sauf indemnité, à partager toutes les rigueurs de notre réclusion : au prix que nous payons, nous pourrions avoir chacun le luxe d'un médecin résident.

— Comprenez-vous ce qu'ils disent, tous ces sauvages?

— Non, pas un mot; mais il n'y a rien d'étonnant à cela, c'est la première fois que je viens en Égypte, et il n'y a pas encore plus de 48 heures que nous avons débarqué.

— Moi, je suis en Égypte depuis 18 mois et je n'entends rien à ce baragouin.

— C'est un tort, parce qu'un homme qui sait plusieurs langues vaut à lui seul, on l'a déjà dit, plusieurs hommes.

— Croyez-vous donc que ce soit facile de se faire à ces sons durs et rauques?

— Non, mais je crois qu'un peu de patience doit suffire. Il me semble qu'en présence d'une langue étrangère, je suis comme un enfant qui n'a pas encore balbutié les premiers mots de sa langue maternelle et, comme lui, j'écoute. L'enfant vit d'abord d'une vie intellectuelle toute passive, et raisonne peu; mais bientôt, par la force sympathique de son instinct, il fait ce qu'il voit, et il dit ce qu'il entend; geste et parole, ne sont chez lui qu'une imitation perpétuelle. Eh bien, l'homme, doué d'une raison plus puissante que l'instinct, doit faire comme l'enfant, et reproduire les sons qu'il a entendu émettre.

— Cela est peut-être possible pour la langue italienne, ou la langue espagnole, mais cela n'est pas vrai pour la langue arabe.

— Je sais bien qu'on trouve un secours puissant dans les comparaisons que l'étude antérieure des langues anciennes permet d'établir; je sais bien que l'italien ou l'espagnol sont dérivés du latin comme le français, je sais bien aussi que toutes les langues indo-

germaniques, qui paraissent s'éloigner davantage du latin, ont néanmoins dans le sanskrit une communauté d'origine qui permet de retrouver les racines et leurs dérivés.

— D'accord, mais il n'en est plus de même des langues sémitiques, surtout pour nous autres français : si notre langue est la langue de la diplomatie en raison de sa précision, songez un peu à la richesse plantureuse et exubérante de la langue arabe qui a, dit-on, jusqu'à cent mots pour désigner le cheval. Ici l'imagination étend partout son domaine, et il y a entre cet idiome et le nôtre, le même abîme qui existe entre les deux architectures et les deux civilisations.

— Ce n'est qu'une difficulté de plus : l'éducation pour être plus longue, n'est pas impossible; il ne faut pas désespérer de la puissance des facultés assimilatrices de l'homme; l'homme est toujours le *Simius homo*. Et je ne saurais admettre qu'il me soit refusé d'analyser les sons que j'entends, de reproduire moi-même ces sons, en les combinant, et d'arriver à comprendre ce que l'on me dit, à exprimer ce que je pense. Si je devais rester seulement six mois en Égypte, je commencerais, dès ce soir mes études.

Le mardi, 18 septembre 1866.

Mme D. est indisposée depuis hier soir. Le docteur Ab... vient la voir; il entre dans sa chambre, en fait le tour, et s'en va, en disant : « Si madame le désire, elle pourra prendre un peu de thé. »

Une nouvelle quarantaine arrive : ce sont les passagers du *Lloyd* de Trieste; ils ont comme nous sept jours de détention. Nous ne pouvons pas communiquer avec eux, et comme il n'y a qu'une cour pour les deux groupes, ils ne sortent de leurs chambres qu'accompagnés d'un soldat, qui surveille tous leurs mouvements.

Deux personnes viennent au parloir ensemble : un seul soldat les accompagne; l'une veut s'en aller, l'autre veut rester. Que fera le soldat?

Au déjeûner, on nous a servi des bananes; on croirait manger un bâton de cosmétique.

Une discussion entre des soldats : ils criaient, ils hurlaient, un officier arrive au bruit; il est vêtu d'un vrai pantalon, autrefois blanc, et d'une tunique, qui semble sortir de la boutique d'un revendeur, tant elle est fraîche. Il veut sans doute les mettre d'accord et leur imposer silence; il crie plus fort qu'eux, et reçoit des répliques que commentent quelques gestes d'une vivacité énergique.

— Eh bien, voilà des soldats qui ne craignent pas de répondre à leur supérieur.

— La parole ici n'est rien ; le serment même par Allah n'a pas de valeur ; tout ce qui se dit n'est qu'un jeu, qu'une plaisanterie; la discipline ne commence qu'avec le courbatch.

— C'est comme en Amérique, où, entre citoyens, le revolver est le seul argument sérieux.

Le mercredi, 19 septembre 1866.

Un nouveau malade ! On craint que ce ne soit le choléra; on envoie chercher le médecin en toute hâte.

Si l'on n'a rien à faire, on a, par contre, le temps de causer. Un de nos grands sujets de conversation et de discussion, c'était le choléra : nous ne pouvions en parler comme médecins, mais nous avions peut-être quelque compétence au point de vue général de la civilisation ; en tout cas nous étions mieux que personne en mesure d'apprécier les désagréments que nous causait la quarantaine.

— Si tout système préventif doit supposer la notion exacte du mal auquel on veut parer, la quarantaine suppose la connaissance de la nature et de l'origine du choléra. On l'ignore, on discute même pour savoir s'il est ou non contagieux, et on peut dire qu'il y a autant de faits pour la contagion que contre la contagion.

— En admettant le fait de la contagion, reste la question du mode de propagation. Est-ce par les miasmes ? Est-ce par le transport de corpuscules animaux ou végétaux, par le contact cutané, par les linges, par les navires, par les déjections, par l'air, par les nuages cholériques ? Tout cela peut servir d'agent au fléau ; mais on ne sait à cet égard rien d'absolu, puisque souvent l'enquête la plus minutieuse n'a pas

pu permettre de découvrir une relation quelconque de cause à effet entre l'apparition d'une épidémie, et les différentes circonstances qui l'ont précédée.

— En tout cas, de deux choses l'une : la transmission a lieu ou bien par contact matériel, ou bien à distance, par le milieu atmosphérique ambiant.

Si la contagion a lieu par contact matériel, comment se fait-il qu'hier, en allant prendre mon bain de mer, un de ces soldats à bandoulière rouge, qui nous gardent et nous regardent sans nous toucher, m'ait demandé par geste du feu pour allumer sa cigarette, et m'ait prié de déposer mon cigare sur la balustrade de l'escalier qui nous conduit à la mer, pour le prendre quand je serais éloigné de quelques pas! Cela avait-il suffi pour écarter tout danger?

— Autre fait : un officier, qui n'était pas en quarantaine et qui venait sans doute en inspection, se promenait dans notre cour; il laisse tomber à terre le tourneau du chibouk qui lui sert de canne, ou de la canne qui lui sert de chibouk; je m'en aperçois, je l'appelle, je me baisse pour ramasser l'objet; il me répond par un geste de prière et de menace à la fois, pour me demander de ne pas y toucher. Il le ramasse lui-même : le sable de la cour foulé par nos pieds ne pouvait-il pas être un agent de transmission? Et lui, en se promenant au milieu de nous, n'a-t-il pas touché un mur où l'un de nous s'est appuyé?

— N'en est-il pas de même de tous ceux qui, pour notre approvisionnement, sont obligés de se trouver en contact, soit avec les gens de notre service, soit avec les paniers qu'ils manient ?

— Si, au contraire, la contagion se produit par transport atmosphérique, comment la simple barrière du parloir, gardée par quelques soldats, peut-elle arrêter les miasmes au passage? Croit-on donc que l'on a fermé la porte au choléra en nous parquant ici comme un troupeau ? Le choléra ne peut-il pas entrer à Alexandrie, en compagnie des parents et des amis qui font visite aux prisonniers? Les lettres mêmes, malgré la fumigation, la monnaie, malgré l'immersion dans le vinaigre, sont-elles assez purifiées pour ne plus être suspectes ?

En supposant que l'on en vînt à plus de rigueur encore, que l'on supprimât toute communication, jusqu'où faudra-t-il aller ? L'intendance sanitaire pourra-t-elle fixer les courants atmosphériques qui ne connaissent ni soldats, ni parfums, ni vinaigre, et arrêter les nuages, comme Josué arrêtait le soleil.

— Tout cela serait bien plaisant, si ce n'était profondément triste. Je comprends la quarantaine de maison en maison, comme je l'ai vu pratiquer au temps de la peste; ici, c'est burlesque et ridicule.

Une quarantaine telle qu'elle devrait être faite, dans l'acception rigoureuse du mot, est impossible;

ce serait condamner les voyageurs à mourir de faim. Une quarantaine telle qu'elle est faite n'a qu'une efficacité très-contestable, et si elle n'offre que peu d'avantages au point de vue de la sécurité publique, lorsqu'elle ne laisse pas subsister tous les dangers de la contagion, elle présente de graves inconvénients au point de vue de la marche des affaires et des intérêts de la civilisation.

Je crois qu'il y a là pour l'Égypte, moins un préservatif matériel, qu'une satisfaction morale donnée au fanatisme de la religion et au fanatisme de la peur : le peuple croit au choléra et surtout à la triste réalité des ravages qu'il laisse derrière lui, parce qu'il a vu le fléau de près ; il croit à l'efficacité des quarantaines pour arrêter le choléra ; et cette conviction le console et le rassure, d'autant plus que le soin de prescrire et de faire observer les règlements n'appartient pas au gouvernement égyptien, trop faible et trop facile, mais bien au conseil d'intendance composé des consuls des puissances signataires du traité de 1840.

— Je plains sincèrement l'Égypte des malheurs qu'elle a éprouvés ; mais je me plains encore plus de payer si durement pour elle un semblant de sécurité. D'autant qu'il me paraît que l'on manque de logique dans cette question. Au lieu de vouloir empêcher l'importation du choléra d'Europe en Égypte, au lieu de chercher à fermer les portes d'Alexandrie au fléau,

retour de Marseille, ne vaudrait-il pas mieux commencer par empêcher l'exportation d'Égypte en Europe, arrêter l'invasion avant que le fléau aborde à Suez, et le contenir dans l'Hedjaz?

C'est là qu'est, selon moi, le nœud de la question.

Vous ne pouvez faire que tout bon musulman n'aille en pèlerinage, au moins une fois en sa vie, au tombeau du Prophète, à Médine ou à la Kaaba de la Mecque. Tolérant par nature, je serais tenté de dire, au nom de la liberté de conscience, en parodiant deux vers célèbres :

> Qu'on puisse aller, même à la Mecque :
> Ainsi le veut la liberté.

et j'avoue que je ne suis pas plus offensé de voir les serviteurs de Mahomet se mettre en marche, à l'époque du Ramadan, vers la ville sainte, que de voir des chrétiens aller faire leurs dévotions à Notre-Dame-de-Fourvières ou à la Salette.

— Il y aurait de plus une difficulté très-grande à vaincre, pour retenir ces émigrations périodiques : les préjugés du sentiment national et religieux donnent trop de prix au titre de Hadji (pèlerin) pour que l'on puisse songer à leur barrer le chemin, de même qu'aux temps de la ferveur chrétienne, surtout au moment de la première croisade, on n'aurait pu arrêter sur la route de Jérusalem les bandes qui suivaient Pierre l'Ermite, et qui marchaient à la conquête du tombeau

du Christ. Ici, l'enthousiasme religieux ne s'est pas encore calmé, comme en Occident : il est toujours vivace, et n'est pas près de s'éteindre.

— Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher; que les pèlerins compromettent donc leur santé, si tel est leur bon plaisir. C'est très-bien, et je ne crois pas qu'il faille aller à l'encontre; mais qu'ils compromettent la santé d'autrui, c'est différent.

— Eh bien, on ne les laissera rentrer, que s'il n'y a pas d'épidémie.

— Non, ce serait encore laisser exposées à de trop grands dangers l'Égypte et l'Europe.

En voici la preuve: en 1865, le bruit s'était répandu que le choléra sévissait dans l'Hedjaz. Des médecins furent envoyés à la Mecque par le gouvernement égyptien pour vérifier le fait, et ils rapportèrent les nouvelles les plus rassurantes sur l'état sanitaire des pèlerins : la libre pratique fut accordée à Suez, et le choléra ne tardait pas à prendre possession de la vallée du Nil.

Est-ce à dire qu'il faille, par excès de prudence, à la première alarme, tuer jusqu'au dernier pèlerin? c'est le procédé que l'on a suivi dans certaines épizooties, et c'est la mesure que l'on a proposée pour arrêter le progrès de la rage chez la race canine. Mais ce remède héroïque serait barbare, et il se trouverait certainement en Europe une nation pour protester contre ces

violences, au nom des droits sacrés de l'humanité et de la civilisation. Et puis, où s'arrêterait-on dans l'application de ce système ? Ne pourrait-on pas proposer d'exterminer la race humaine pour empêcher la guerre et pacifier l'univers ? Je crois qu'il suffit de laisser agir la nature.

L'inclémence du climat, qui fait succéder à l'ardeur du jour la fraîcheur de la nuit, les privations sans nombre que le pèlerin doit subir pendant le voyage et pendant le séjour à La Mecque, l'insalubrité entretenue par la vermine qui couvre le corps du pèlerin et que le fanatisme défend de détruire, les miasmes s'exhalant des sacrifices qui signalent les derniers jours du Baïram, sont autant de causes qui, en temps ordinaire, en dehors de toute épidémie, font mourir un cinquième des pèlerins.

— C'est toujours un danger de moins.

— Quant aux autres, ceux qui survivent, et qui veulent rentrer dans leurs foyers, je les forcerais à ne pas s'embarquer à Djeddah, qui n'est qu'à douze lieues, ou deux nuits de marche, de La Mecque.

Autrefois, avant que la vapeur fût venue troubler en Orient les solitudes des mers et des déserts, et porter au milieu de cette immobilité séculaire son activité puissante, les pèlerins allaient à La Mecque, tantôt par terre, tantôt par mer, à la voile, poussés par les vents du nord qui dominent dans la mer Rouge, mais

ils revenaient toujours par terre, dans la crainte de rencontrer, soit les vents contraires, soit le calme plat. Aujourd'hui, la philanthropie peut-être, la spéculation assurément, prêtent à l'exercice légitime des pratiques religieuses d'un autre âge, un moyen de locomotion qui n'était pas fait pour elles, et les navires de Compagnies anglaises et égyptiennes vont chercher à Djeddah les pèlerins, pour les débarquer plus rapidement, soit à Suez, soit sur la côte occidentale de la mer Rouge.

Eh bien, je rétablirais l'ancien régime, je forcerais les pèlerins à reprendre la route de terre : le désert, le plus puissant des cordons sanitaires, purifierait tout. Les pèlerins, épuisés par les maladies et par les fatigues, tomberaient en route et mourraient dans la peau d'un hadji, d'un saint homme ; ils seraient sauvés, au point de vue de leur croyance, ce qui est un honneur. Cette contrainte aurait peut-être aidé un peu l'œuvre de la nature et aggravé les dangers du pèlerinage, mais l'Egypte et l'Europe seraient à l'abri d'une invasion du choléra, que nous ne connaissions pas auparavant. D'un autre côté, ceux qui, plus robustes, pourraient résister à cette épreuve, à laquelle leurs pères étaient soumis, et ne resteraient pas en chemin, ceux-là rentreraient dans leurs foyers sans que l'on eût à concevoir aucune crainte à leur égard ; ils en auraient été quittes pour une perte de temps ; mais si le temps est le seul capital de l'Arabe, et s'il

n'en est pas avare, le temps est moins précieux encore pour le hadji qui a conquis la vie éternelle.

Le jeudi, 20 septembre 1866.

Le malade d'hier fait toujours le sujet de nos préoccupations ; le médecin n'est pas encore venu.

Un nouveau convoi de prisonniers : ce sont les passagers de la Malle anglaise. Le mélange des trois quarantaines dans une même cour présente quelques difficultés, au point de vue des communications. Les derniers arrivés sont accompagnés dans toutes leurs pérégrinations au milieu de nous, par des soldats, qui portent leurs chaises : il ne doit pas y avoir plus de confusion entre les chaises qu'entre les voyageurs des diverses quarantaines. Si, par inadvertance, nous touchions une personne ou un objet soumis à une quarantaine postérieure à la nôtre, nous serions obligés de subir une prolongation égale au temps de détention qui reste à courir, pour la personne ou l'objet suspect.

Arrive le docteur Ab. ., il n'aime pas qu'on le dérange; il crie, il gesticule, il se plaint d'être appelé trop souvent; il entre dans la chambre du malade, ne le regarde que de loin, refuse de s'asseoir, annonce que ce ne sera rien, « si monsieur le désire, dit-il, on pourra lui donner une tasse de thé. » — C'est comme pour le malade précédent. Le thé est la panacée universelle : si elle ne fait pas de bien, elle ne fait pas de mal.

Un inspecteur de l'intendance vient visiter la quarantaine. Il se plaint de ce que l'on n'arrose pas assez la cour; il trouve mauvais qu'il y ait à terre des papiers; il est beaucoup plus frappé de ces petits détails que de l'insuffisance de notre installation, au point de vue de la nourriture et du logement.

Le ciel est sans nuage, d'une pureté monotone, d'une limpidité implacable; si encore il pleuvait, ce serait une distraction.

Je lisais ce matin les *Scènes de la Vie orientale*, par Gérard de Nerval.

Nous n'avons pas ici cette variété d'aspects à défrayer la plus sublime rêverie qui faisait trouver charmante au poëte la quarantaine de Beyrout.

La campagne que nous voyons des fenêtres de nos chambres est aride et desséchée. C'est une suite de carrières à chaux; le palais du Mex, notre voisin, est en ruines ; dans le lointain, Alexandrie et le port apparaissent comme un point noir.

Un dromadaire anime le paysage; mais il est immobile, et comme de pierre; son corps sinueux, au pelage terne, gris et fauve, se détache à l'horizon sur l'azur du ciel. On dirait la lanterne magique ou les ombres chinoises. Il se met en marche, il allonge sa tête à l'extrémité de son long cou tendu, il avance à la fois les deux jambes du côté droit, et il tourne gauchement l'épaule et la cuisse de l'autre côté, de façon à répéter la même manœuvre en sens inverse; il a une allure balancée, mais égale et sûre. Il vient passer sous nos fenêtres, il tourne vers nous sa tête grave et mignonne et nous regarde en ouvrant de grands yeux : il a l'air bon enfant. Comme chargement, il porte deux sacs de menue paille, sur un bât, formé de deux barres de bois longitudinales en parallèles, liées à deux fourches, qui sont supportées par des coussins rembourrés et qui s'élèvent au-dessus de la bosse.

Après nous avoir visités, l'inspecteur passe la revue du poste des soldats qui nous gardent. L'officier s'y reprend à plusieurs fois pour compter ses soldats alignés à peu près; ils causent et rient dans les rangs, sans comprendre la grandeur de leur mission.

Un arabe en prière : la prière doit être faite cinq fois par jour, avant le lever du soleil, à midi, entre le midi et le soir, au coucher du soleil et enfin à l'entrée de la nuit; les conditions requises sont l'état de propreté, la décence dans les vêtements, et la direction du corps vers La Mecque.

L'ablution, qui répond à la première condition, n'est jamais chose difficile, en raison de la quantité de fontaines établies de tout côté dans les villes ; c'est une excellente pratique. Le Coran confond la loi religieuse et la loi civile, et Mahomet, comme Moïse, a fait quelquefois de la religion un moyen de l'hygiène.

En quarantaine, le bassin établi au milieu de notre cour suffit à toutes les exigences; d'ailleurs on peut suppléer au défaut de l'eau et se purifier en se frottant de sable, ce qu'on est toujours sûr de trouver, plus facilement encore que l'eau.

Après l'ablution, l'Arabe étend par terre un petit

tapis ou un vêtement, il se place dessus et se tient debout, la tête tournée vers La Mecque; il élève les deux mains, les place sur ses joues, entr'ouvre les doigts, et porte le pouce vers la partie inférieure de l'oreille; il met la main droite au-dessous et à gauche du nombril, sans regarder autour de lui; il fixe les yeux sur la place qu'il touchera de son front lorsqu'il baisera la terre; il s'incline, en penchant horizontalement la tête et le corps, et en posant les mains sur ses genoux; il se prosterne, la face contre terre, et touche le sol de son front; il se relève, en tenant les jambes droites et le haut du corps presque horizontal; il reste un instant assis sur ses genoux, les yeux fixés sur la place de son cœur, les mains posées sur les cuisses; il fait une nouvelle prosternation; il se redresse entièrement : il n'a pas bougé le pied droit, même lorsqu'il a baisé la terre. Voilà une première période, un premier verset de ses litanies. Puis, il recommence et recommence encore; il termine par une salutation à droite et à gauche à ses anges gardiens.

Il a fait tout cela, d'un air convaincu, en récitant des prières dont je regrette bien de n'avoir entendu ni le son ni le sens.

Un autre Arabe s'est installé sur la margelle du bassin.

Je raffine peut-être trop, je pousse un peu loin l'amour de l'analyse ; il est vrai que j'ai noté tous les gestes de l'Arabe en prière, j'ai sténographié ou photographié, si l'on veut, tous ses mouvements ; mais,

... que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

a dit La Fontaine. Que faire ici? La quarantaine est un triste gîte. Lire et jouer aux cartes, causer et dormir, c'est bien ; mais je ne suis pas venu si loin dans ce seul but, j'aime à regarder, à écouter, à me rendre compte de ce que je vois et entends ; je suis de loisir et ce n'est pas le temps qui me manque pour ces sortes d'études. Il faut à tout homme en ce monde une passion ou une occupation. On nous a raconté qu'un prisonnier sut trouver un charme infini dans les mille riens qui composent la vie d'une fleur ; nous sommes prisonniers aussi, et nous n'avons pas de fleurs.

Le vendredi, 21 septembre 1866.

Voilà notre dernier jour qui commence.

A. Bey, qui est arrivé par le *Lloyd*, vient s'installer, en face du cercle où nous nous tenons, avec sa

chaise et avec son gardien, immobile derrière lui, pour le surveiller, lui et sa chaise. Il parle du choléra et de la quarantaine ; il demande que, pour en dégoûter à jamais Marseille, on décrète la quarantaine de terre et on établisse un cordon sanitaire qui empêche de passer une barrique d'huile ou une caisse de savon ; les Marseillais seraient alors moins difficiles sur les questions de libre pratique.

Une requête arrive adressée à M. Dussaud par les voyageurs des troisièmes : « Nous sommes couchés tous sur une planche, disent-ils, et nous ne mangeons que ce que nous pouvons acheter, c'est-à-dire peu de chose. Une femme, débarquée seule avec quatre enfants, n'a pas un sou pour payer les frais obligatoires du séjour, ni pour faire le voyage du Mex à Alexandrie, et d'Alexandrie à Port-Saïd, où elle se rend pour retrouver son mari, attaché aux travaux du canal. »

Une souscription fut improvisée aussitôt ; mais quelle misère, et combien la quarantaine, pénible pour nous, est dure pour ces malheureux !

On nous annonce la visite du médecin, qui vient s'assurer de notre état sanitaire, et s'informer s'il peut nous être permis sans danger d'entrer à Alexandrie. On nous fait ranger en file, et l'inspection dérisoire à laquelle nous sommes soumis, consiste dans l'appel de nos noms plus ou moins écorchés et dans le salut que nous rendons de la main ou du chapeau; quant au côté sérieux, il n'en faut pas parler. Le médecin ne nous touche pas, il ne nous regarde même pas de trop près, nous sommes encore en quarantaine.

Après le dîner, pour célébrer l'heure de la délivrance qui approche, je propose d'allumer un feu de joie avec les débris de caisse contenant les provisions qui nous ont été apportées, et de danser tout autour, en rond, à la manière des sauvages. Mais le directeur de la quarantaine craint que le feu ne se communique, il envoie quelques soldats pour éteindre la flamme; un d'eux est frappé par un des passagers sur lequel il avait porté la main; nous faisons voler en l'air les débris enflammés et un gardien trop zélé à maintenir l'ordre, reçoit sur le bras un tison ardent qui brûle son vêtement et sa peau. L'incendie s'apaise faute d'aliment, les cris cessent, le calme revient, et les chants commencent pour se prolonger assez tard dans la nuit.

Le samedi, 22 septembre 1866.

Tout le monde est sur pied dc bonne heure : la douane arrivc en long cortége, et chacun cherche à obtenir pour la visite de ses bagages un tour de faveur.

Je n'ai aucune inquiétude sur la confiscation possible d'objets prohibés, ni sur le payement éventuel des droits ; je n'aime pas assez les colis encombrants pour porter avec moi des inutilités, et, n'ayant plus qu'une trentaine de cigares français, reste de ma provision, je ne m'étais pas donné la peine de les cacher, je les avais laissés à découvert dans ma malle. Lorsque les douaniers m'honorèrent de leur visite et me demandèrent d'ouvrir ma malle, le chef de la bande en prit deux, sans doute pour les regarder; il les flaira, fit le geste de les mettre dans sa poche et me dit sous forme d'interrogation *Baghisch?* Je savais que *baghisch* voulait dire cadeau et j'accédai à son désir, content d'en être quitte aussi vite, et tout heureux de faire, pour la première fois, et à si bon marché, la connaissance du seigneur Baghisch. On dit que c'est le plus riche des pachas d'Égypte, comme monsieur Tout le monde est le plus spirituel des français.

Mais voilà que toute la cohorte des suivants imite l'exemple de son chef, et s'empare des cigares, en me

répétant toujours *Baghisch?* Un d'eux, plus habile à parler notre langue et plus difficile sur la qualité des cigares me demanda s'ils étaient bons! L'impertinent! Je ne pouvais que laisser faire et je n'eus bientôt plus un seul cigare, ils avaient allégé d'autant mon bagage.

Ils tenaient donc à garder quelque souvenir de moi.

Quelques-uns de mes compagnons donnèrent le baghisch, en argent, pour quelques objets grevés de droits d'importation.

Nous sommes libres! nous sortons de notre cachot! il est vrai que nous n'étions pas coupables, mais seulement suspects; la prison préventive n'en est pas moins une prison.

Nous montons en voiture, et nous voilà sur la route d'Alexandrie : nous passons devant le palais du Mex qui tombe en ruines, nous longeons des carrières abandonnées au milieu d'une atmosphère de poussière qui nous aveugle, à travers des chemins défoncés, sous un soleil déjà brûlant. La campagne est nue et triste, quelques chameaux, quelques chasseurs courant après un moineau égaré peuplent seuls ce désert.

Après le lac Maréotis, le paysage s'anime, il devient moins aride : çà et là des dattiers, des champs de ma-

raîchers qui forment toujours la ceinture verdoyante d'une grande ville : c'est une culture forcée. — Puis, les ombrages du palais de Gabari ; les cahutes où végète le fellah, bâties au niveau du sol, sur les ruines des Ptolémées ; le champ de Course, où les élégants viennent chercher dans la belle saison un supplément de poussière et de soleil ; le chemin de fer et le canal Mahmoudieh ; il y a là une gradation dans ces symptômes d'une civilisation presque européenne : nous touchons aux portes d'Alexandrie.

Alexandrie.

Un de nos compagnons, M. B. habite depuis longtemps l'Égypte, et il a sur le pays quelques idées qui ne manquent peut-être pas de justesse.

— Si, en Angleterre, vous êtes invités, dans toutes les gares de chemin de fer, à prendre garde aux pickpockets, cette recommandation est plus utile encore ici : je puis dire qu'en Égypte la population se divise en deux classes, les voleurs et les volés. Mais ce ne sont pas les indigènes qui justifient cette classification, les fellahs sont au fond de mœurs honnêtes et douces ; ils ont plutôt peur de leur voisin que désir de lui nuire ; ce sont les Grecs, les Maltais, les Levantins, les Turcs, et toute cette tourbe malfaisante d'étrangers, de Rou-

mis, qui se sont fait une douce habitude de s'abattre sur ce pays, comme une nuée de vautours.

Défiez-vous surtout du Maltais. Il porte un gros bonnet de laine, et de longues boucles d'oreilles; il est presque toujours en bras de chemise, avec une ceinture rouge, qui s'enroule plusieurs fois autour de sa taille, et qui soutient un large pantalon de toile à voile, retroussé en bourrelet jusqu'aux genoux. Voilà son costume. Quant à sa fonction, il est portefaix, il représente en Égypte le Savoyard de France, mais sans aucune des qualités qui font de ce type un modèle de probité : il a, au contraire, tous les vices : il est brutal, voleur, au besoin assassin, et il peut être considéré comme responsable de presque tous les crimes qui se commettent ici.

Nous traversons le quartier arabe, dont les remparts de boue desséchée tombent sous la pioche des démolisseurs, et dont la physionomie pittoresque me rappelle Tanger. — Nous suivons la rue Mahmoudieh, que domine le fort Caffarelli, et nous arrivons à l'hôtel Abbat.

Ma première sortie fut pour la place des consuls : c'est un centre, comme le Strand à Londres, ou la rue

de Rivoli à Paris. C'est de là que l'on part, c'est là que l'on revient.

La place n'a aucun caractère, ni égyptien, ni même oriental; elle a plutôt un air européen. Elle forme un immense rectangle, orné d'arbres et de fontaines; elle sert de promenade et de Bourse en plein vent; elle est surtout une sorte de tapis vert, autour duquel sont assemblés, comme en un congrès perpétuel, tous les consuls des grandes puissances, qui représentent à la fois la politique et le commerce; les consulats, les hôtels, les constructions à colonnades qui bordent la place, les boutiques des tailleurs, les magasins de modes, les bazars, plus exotiques que nationaux par leur installation et par les produits qu'ils exposent, feraient croire que l'on n'est pas loin des boulevards de Paris; ajoutez à cela les costumes de tous les peuples et en particulier notre frac, toutes les langues, et surtout la nôtre, nos mœurs, nos usages, jusqu'aux becs de gaz, aux enseignes et aux affiches.

Je vais avec M. V... et M. Ce..., voir les aiguilles de Cléopâtre; M. Ce... a déjà habité Alexandrie, et il nous donne à entendre qu'il serait malséant de marcher à pied, et qu'il est de toute nécessité de prendre une voiture ou un âne. La curiosité me portait à préférer l'âne, le respect humain me faisait hésiter.

— Ce n'est pas, dit M. Ce.., l'âne patient et résigné, méprisé et maltraité, tel que vous avez pu le connaître à Montmorency; ce n'est pas l'âne à l'air triste, à l'allure pesante, aux mouvements rétifs; c'est presque une jolie bête, au poil doux et luisant, à la taille élevée, à la tête haute, aux yeux vifs, à l'attitude fière, à la démarche assurée; il adopte pour allure habituelle le galop, et il jette gaillardement devant lui ses jambes fines, en soulevant sur son passage des flots de poussière. Que dirai-je de ses qualités morales? Il est sobre, il est laborieux, car il commence sa tâche à six heures du matin, et ne se repose qu'à sept heures du soir. Ici la civilisation l'a peut-être un peu gâté ; mais c'est surtout au Caire que vous l'apprécierez, et que vous sentirez combien il rend de services en raison du peu de largeur des rues dans la ville, et de l'absence des routes dans la campagne.

Quant à l'ânier, il est facile de le reconnaître à son vêtement simple et léger : il porte un caleçon qui ne dépasse pas le genou, une blouse de toile bleue qui s'arrête au-dessus du genou et une ceinture fortement serrée autour des reins; pour ne pas gêner ses mouvements, il relève les larges manches de sa blouse, et les noue par leur extrémité en les rejetant derrière ses épaules et en les maintenant par une corde qui se croise sur la poitrine et sur le dos; il n'a pour coiffure que le tarbouch ou même le taki. Ainsi vêtu,

et armé d'une badine de palmier, qu'il passe souvent derrière le dos, sous la corde qui retient ses manches, il court, pieds nus et jambes nues, pendant de longues heures derrière son âne, l'encourageant par sa voix, l'excitant par quelques mots d'amitié, le frappant rarement, car il a plus de tendresse pour sa bête que nos cochers de fiacre n'ont coutume d'en avoir pour leurs chevaux. Mais s'il lui suffit souvent de parler à son âne pour être compris de lui, il pousse par intervalle des sons gutturaux, ou même des cris aigus, à l'adresse des passants pour les prévenir de garer leur tête ou leurs jambes. Il sait causer, souvent dans plusieurs langues, ayant fait son éducation avec les étrangers; et lorsqu'il sait chanter, il faut profiter de ses talents pour lui demander la ballade de l'ânier.

C'est une profession d'enfants et de jeunes gens, mais cette vie en plein air leur ouvre l'esprit et leur développe l'intelligence : plus d'un, après avoir été simple conducteur, est devenu, par son activité, propriétaire d'ânes. Méhémet Ali avait pris parmi les âniers les élèves de ses écoles.

Ils forment entre eux une corporation qui passe pour une des plus nombreuses et des plus puissantes.

Quant au prix de leurs services, le tarif est de un franc par heure, et, s'ils ne sont pas satisfaits, ce qui arrive toujours, ajoutez-y quelques coups de cour-

batche; l'Arabe, même enfant, ne croit à la justice que si la force l'accompagne.

Il n'en fallait pas tant pour me décider. Il y a ici des places d'ânes comme chez nous des places de voitures, ou plutôt, il y a des ânes partout. De tous côtés, les âniers nous appelaient en criant, pour nous vanter les mérites de leur bête et nous donner un spécimen de leurs connaissances variées : « Good baudet, — bon baudet, — le mien, marcher comme le *Peluse* (c'est le nom du meilleur marcheur des paquebots des messageries), — le mien, comme le diable, — le mien, comme le télégraphe. »

Une fois notre choix fait, nous nous dirigeâmes à travers les quartiers européens, qui manquent de caractère, vers les Aiguilles de Cléopâtre. C'est ainsi que l'on nomme deux obélisques qui se trouvaient autrefois à Héliopolis, et que la reine fit amener à Alexandrie pour en décorer le Césarion. Mais, depuis, ces blocs de granit ont failli encore changer de place et de destination, quoiqu'ils pussent paraître immeubles ou tout au moins immobiles par nature. L'un des deux obélisques fut donné par Méhémet Ali à l'Angleterre, qui recula devant les difficultés de l'enlèvement et du transport; l'autre à la France, qui préféra le refuser,

pour aller en chercher un jusqu'à Louqsor, en remontant le Nil.

Les deux monolithes sont donc encore en place, aujourd'hui; mais, l'un debout, l'autre couché et caché sous le sol, tous deux, aussi mal défendus contre les injures du temps et les vagues de la mer qui montent presque jusqu'à eux, que contre les sacriléges de la barbarie civilisée.

Un Anglais, qui visitait ce monument en même temps que nous, désirait en emporter un morceau comme souvenir : cet obélisque n'a-t-il pas été donné à son pays, et ne peut-il pas en détail orner les collections particulières, comme il aurait décoré une des places de Londres. Le digne compatriote de lord Elgin, avait pris soin de s'armer d'un ciseau à froid et d'un marteau; mais il fut condamné à être respectueux malgré lui et ne parvint à détacher que quelques éclats microscopiques, de la poussière impalpable de granit.

Même dans cet état d'abandon, même livré à tous ces outrages, le vieux débris de l'antique Alexandrie n'est-il pas mieux ici que sur les bords de la Tamise? N'aurait-il pas eu, à Trafalgar square, plus encore que sur la place de la Concorde, la nostalgie du ciel d'Egypte? Ou pouvait-il, à Londres, comme l'obélisque de Louqsor, à Paris, aider à ce singulier spectacle qu'a produit le hasard, et que décrivait admirablement un

historien qui nous est cher, lorsqu'il disait : « Cette place, unique au monde, résume toutes les architectures ; au milieu, l'art égyptien ; à droite et à gauche, l'art grec, que représentent plus ou moins bien le Corps législatif et la Madeleine ; ici, l'art romain, avec l'Arc de triomphe ; là, la Renaissance, avec les Tuileries. »

Je n'ai pas l'intention de chercher à savoir ce qu'il y a d'écrit sur l'Aiguille de Cléopâtre : outre que sur l'une des faces, les inscriptions ont presque disparu sous l'action de l'atmosphère chargée de sable et de sel, je n'ai pas étudié les travaux de Champollion et je serais en ces matières presque de la force du père Kircher qui n'y voyait que secrets diaboliques et grimoires infernaux, ou plutôt n'y voyait rien ; mais j'éprouve devant ces blocs gigantesques une impression triste, comme devant la solitude et le silence ; ces signes mystérieux m'étonnent, cette grandeur me paraît froide et sans charme, tandis que, devant la colonne Trajane, les visiteurs les plus ignorants, les plus étrangers au sentiment de l'art ou aux notions de l'histoire, comprennent ou croient comprendre tout ce qu'il y a d'imposant dans la majesté des souvenirs : il semble que la gloire de Rome leur apparaisse dans toute sa splendeur.

Notre promenade se prolonge jusqu'aux palmiers de Ramlé, mais un parc et des maisons de campagne sont choses trop modernes et trop vulgaires pour nous attirer et nous retenir longtemps.

Nous rentrons en ville et nous allons faire un tour au bazar et à la ville Arabe, que le matin même nous avons traversée.

Dans la ville Arabe, on pourrait se croire bien loin de la place des consuls, quoiqu'elle en soit à deux pas. Les rues sont étroites et tortueuses, mais sombres et fraîches, calmes et presque désertes; une femme long voilée, à peine plus vêtue qu'il ne faut, avec sa chemise bleue, montrant seulement ses yeux, grandis et mis en relief par un cercle noir qui entoure la paupière; une troupe d'enfants, plutôt nus qu'habillés; une file de chameaux, à l'allure grave et solennelle; un musulman se rendant à la prière. Quant aux monuments, il n'en faut pas chercher : l'extérieur des mosquées est misérable et plus d'une de ces maisons aux rares ouvertures, qui ne semblent plus habitées, laissent s'écrouler un pan de muraille. Tout est silencieux, la ville semble endormie.

La vie reparaît quand on approche du bazar ; il y a toutes les industries au bazar, ou plutôt toutes les industries ont leur bazar; je n'en finirais pas, si je commençais à les énumérer, d'autant que, si j'en crois M. Ce.., je verrai mieux que cela encore au Caire.

Une conversation entre deux voisins de table.

— L'Egypte qui marchait autrefois à la tête du monde, semble avoir reculé, ou du moins être restée en place quand, autour d'elle, tout allait en avant. Mais à qui la faute? aux maîtres qui ont dominé dans le pays.

— Ne croyez-vous pas, au contraire, que les puissances européennes sont seules causes de cette infériorité : on s'efforce de maintenir le *statu quo*, parce que libre, avec tous les avantages que la nature lui a réservés, tenant en main la clef du grand commerce des Indes, elle serait trop puissante, et parce que chacun, sentant bien qu'il ne peut la posséder seul, préfère la voir inutile pour tous, sous la suzeraineté de la Porte, et la tutelle des consulats, plutôt que de permettre à un autre d'y trouver une source de grandeur : c'est là l'explication de la question d'Orient, l'histoire de Constantinople, et la cause de cette haine mal contenue que l'Angleterre porte au canal de Suez. Ce qui fait la faiblesse de ce pays, c'est sa force; ce qui fait sa pauvreté, c'est sa richesse.

Le soir, parmi mes compagnons, les uns, allèrent au café-concert, voir et entendre les beautés faciles

d'Alexandrie, les autres firent acte de présence à la réception du consul de France. Moi je préférai goûter, après quinze jours de privations, les douceurs d'un vrai lit, et non plus d'un lit de prisonnier.

Le dimanche, 23 septembre 1866.

Ma chambre à l'hôtel Abbat est située au rez-de-chaussée, et donne sur la rue. Je m'éveille au son de la musique; c'est une noce qui passe.

On se ferait difficilement une idée du vacarme; les uns raclent et grattent impitoyablement de leurs doigts effilés un luth à trois cordes, dont les notes aiguës font grincer les dents; les autres frappent un tam-tam (vase de terre, de forme allongée, peint de diverses couleurs et recouvert de parchemin), dont les ronrons sourds et monotones sont destinés à produire l'effet d'une basse continue; d'autres soufflent à pleins poumons dans un instrument en roseau, qui rend du bruit plutôt que des sons, et qui, d'ailleurs, comme fausseté de tons ne laisse rien à désirer; la foule du cortége fait entendre des chants, dont le mérite semble consister à n'être que des cris assourdissants : il faut ajouter que chacun joue pour son propre compte, comme s'il voulait vous forcer à l'entendre seul, et vous priver du plaisir d'entendre son voisin.

Si ces gens là aiment la musique, ils s'en font une singulière idée, puisque, pour eux, la quantité remplace la qualité.

Je vais, seul, me promener au hasard, en marchant tout droit devant moi. La rue Franque traverse l'Heptastadion; on nomme ainsi l'isthme formé par les atterrissements, qui a fait de l'île parallèle à la côte une presqu'île, et qui, à peu près désert avant Méhémet Ali, est aujourd'hui couvert de constructions : c'est la ville Turque, tandis que le quartier européen s'étend depuis le centre de l'isthme jusqu'aux Aiguilles de Cléopâtre.

A travers des ruelles tortueuses et des maisons en décombres, j'arrive au Port Neuf; il est exposé aux vents de l'est et du nord; il n'est protégé que par le môle où s'élevait le phare des Ptolémées, où s'élève le phare moderne, qui ne rappelle en rien les merveilles de l'ancien, dit-on, car une sentinelle m'empêcha d'approcher.

Je longe la côte, qui fait face à la pleine mer, et qui forme une crique; puis, je redescends, après avoir franchi la pointe ouest de la presqu'île, en suivant les contours du Vieux Port, qui seul, sur la côte d'Egypte, offre l'abri d'un bassin vaste et profond aux vaisseaux de haut rang; c'est là que nous avons débarqué ; c'est

là que mouillent les stationnaires des puissances européennes, veillant sur leurs nationaux, et toujours prêts à recevoir à leur bord les consuls.

La presqu'île, qui a reçu le nom de Ras-el-Tyn (cap des Figuiers), et qui forme avec l'Heptastadion les deux ports adossés l'un à l'autre, renferme l'arsenal de la marine, un hôpital pour douze à quinze cents malades, et le palais du vice-roi, le palais nº 1; car le vice-roi, quoiqu'il réside rarement à Alexandrie, a trois palais, que, pour plus de commodité, on désigne par des numéros, le palais nº 2 étant au Mex, et le palais nº 3, sur les bords du canal Mahmoudieh. C'est ici le quartier du gouvernement, la ville officielle.

Il y aurait beaucoup à dire sur la topographie comparée de l'Alexandrie ancienne et de l'Alexandrie moderne; il faudrait relever cette ville, qui a vu les trois plus grands conquérants du monde, Alexandre, César et Bonaparte, restaurer tous ces palais, dont il ne reste plus que quelques fûts de colonnes brisées, encadrés de force dans de honteuses constructions modernes, réveiller les Ptolémées, Cléopâtre, Proclus et l'Ecole des philosophes : mais tout cela est un rêve; et rien ne subsiste de cette gloire d'autrefois.

A l'inverse de ces villes qui se trouvent à l'étroit dans leurs vieilles ceintures de pierre, et qui, comme des fleuves débordés, se répandent de tous côtés,

Alexandrie n'occupe aujourd'hui qu'une partie de son ancien territoire ; là où vivaient 700,000 âmes, il n'y a plus qu'une population de 100,000 hommes.

Alexandrie n'est plus qu'une ville de commerce et une place forte ; c'est ce que voulait en faire Méhémet Ali.

Pour le commerce, il créait, au prix de 40 millions de francs, le canal Mahmoudieh, qui a sa prise d'eau à 1 kilomètre de la ville de Fouah, et qui, navigable sur un parcours de 15 lieues, débouche dans le Vieux Port ; c'est l'ancien canal de Cléopâtre, ensablé, qu'il faisait creuser en dix mois, de janvier à octobre 1819, par plus de 300,000 ouvriers, n'ayant d'autres outils que leurs mains, et qu'il consacrait au sultan Mahmoud ; il voulait relier Alexandrie au Caire, en obviant aux difficultés que présentait à la navigation le barrage des deux branches du Nil.

Pour la défense, il élevait des remparts, construisait un arsenal, et armait, en quatre ans (1829-1833), sous la direction de M. de Cérisy, une flotte de trente voiles qu'il lançait à la poursuite des Turcs.

Je traverse toute la ville à âne, et je vais à la Colonne de Pompée. C'est comme l'Aiguille de Cléopâtre un bloc monolithe de granit, brun au lieu d'être

rouge, rond au lieu d'être taillé à angles droits, uni au lieu d'être couvert d'hiéroglyphes. Il y a bien une inscription, qui, dit-on, s'y lisait autrefois; mais je ne vois plus qu'un P très-visible, et une seconde lettre, qui peut être prise indifféremment pour un O ou pour un U, tant elle est effacée dans sa partie supérieure; les savants lisent couramment tantôt Publius, tantôt Pollio, tantôt Pompeianus (d'où le nom); au dessous, les ignorants distinguent encore assez nettement les deux premières lettres du mot *imperator*.

Les diverses parties de la colonne sont d'âges différents : le fût est d'un beau galbe et paraît être d'une bonne époque de l'art; il conserve la trace de l'ancien poli; le côté qui regarde le désert a seul souffert des sables soulevés par le vent.

Le reste semble appartenir au Bas-Empire. La base n'a sans doute jamais été terminée. Le chapiteau n'est sculpté qu'en masse.

Comment la colonne de Pompée vint-elle à cette place? On l'ignore.

Les membres de l'expédition d'Egypte y montèrent à l'aide d'une échelle de corde jetée là par un cerf-volant, pour étudier de plus près le monument. M. de Lesseps y monta aussi, pour fraterniser avec des Anglais qui y avaient dressé leur tente et déjeunaient, en contemplant, du haut de ce monument, un peu plus d'eau, un peu plus de sable.

Autour, entre la mer et le désert, tout est ruines, même ce champ des morts qui s'étend à mes pieds et descend sur la pente de la colline; quelques tombeaux reçoivent l'ombre d'un cyprès qu'une touchante coutume prescrit d'arroser, comme un symbole du culte de ceux qui ne sont plus.

D'un seul côté et dans le lointain, la ville, par les terrasses à l'italienne de ses blanches maisons et la verdure des bouquets de palmiers de ses jardins, contraste avec les tons gris de cette triste solitude.

Le soir, sur la place des Consuls, le pied se heurte contre des tas de créatures humaines, étendues à terre ou couchées sur des cages d'osier; ailleurs la police ramasserait tous ces pauvres diables; ici on les laisse dormir en paix; mais la fraîcheur humide des nuits ne doit pas avoir moins d'influence que la réverbération des sables, et les flots de poussière soulevés tout le jour, pour produire ces ophthalmies, si dangereuses qu'en Egypte la moitié de la population est aveugle ou borgne.

Le lundi, 24 septembre 1866.

Je vais au bain avec M. Ce...

Le bain, en Orient, est pour les indigènes à la fois un acte de propreté, un délassement et une partie de plaisir.

Dans une première salle, un bassin de marbre lance un mince filet d'eau qu'il reçoit dans une vasque élégante; tout autour, les entre-colonnements forment une galerie couverte de nattes et garnie de matelas, comme un lit de camp.

Nous quittons nos vêtements et nous déposons notre montre et notre porte-monnaie entre les mains du garçon de bain, qui fait le compte de notre argent devant nous; c'est, dit-on, le seul moyen de ne pas être dévalisé.

Après ce dépouillement complet, nous revêtons une serviette et nous chaussons des galoches de bois.

Dans une seconde salle, la vapeur d'eau circule de toutes parts, et une atmosphère chaude et humide nous enveloppe. Le plafond s'élève en une petite coupole basse; il est étoilé de disques de verre en lentilles, pareils à de gros diamants, et enchâssés dans la voûte, de manière à laisser pénétrer quelques rayons de lumière, tout en empêchant la vapeur de s'échapper. Au centre de la pièce, est un bassin avec jet d'eau chaude, et, dans un petit cabinet latéral, une piscine

d'eau bouillante, où se plongent les indigènes, mais que les étrangers ne peuvent souvent pas supporter, arrêtés au seuil de l'étuve par la chaleur étouffante de la buée qui s'élève et qui suffit d'ailleurs à dilater les pores de la peau : l'effet voulu est produit.

Tout étourdi, je me laisse étendre, puis retourner, sur les rebords du bassin, et je sens un gantelet de crin passer et repasser sur mon corps.

J'arrive dans une troisième salle, où se pratique le savonnage, à l'aide d'une éponge, semblable à une perruque de cheveux crépus, et fournie par la fleur du palmier. Puis vient le tour de la douche d'eau froide, alternée avec une douche d'eau chaude.

Enfin, on me couvre le corps et la tête de nouvelles serviettes et on me ramène dans la première salle, pour subir l'épreuve du massage, qui consiste à frotter le corps à sec, dans tous les sens, et à faire craquer toutes les articulations, pour leur donner plus de souplesse.

Je suis bien fatigué : mais le temps du repos est venu, et je me fais apporter un chibouk, un verre de limonade fraîche et une tasse de café, ce que l'on appelle le « café à la poste » : expression bizarre, vide de sens, si je ne disais que c'est une traduction par à peu près de l'expression italienne *à posta* (fait exprès).

Le café est servi très-chaud dans une petite tasse, sans pied ni anse, que l'on appelle fingal, et que sup-

porte une sorte de coquetier (zarf) finement travaillé, où il y a plus d'art que de matière, comme dans la liqueur il y a plus à manger qu'à boire : car le marc, sur lequel a bouilli le café, remplace le lait et le sucre.

Je me laissai aller au sommeil, jouissant du bien-être infini que tout bon musulman éprouve, lorsque, après le bain, frais et dispos, il se sent la tête libre, les membres souples, et la conscience tranquille.

Je revenais, et ayant quitté ma monture sur la place des Consuls, je rentrais à pied, lorsqu'un membre de cette corporation industrieuse, qui exerce tous les métiers, sans en avoir aucun, et qui fleurit sur toutes les places des grandes villes, un gamin d'Alexandrie, en longue blouse bleue, m'offrit de lui acheter des scarabées : j'en avais déjà vu ; j'en savais la rareté et la valeur; je savais aussi la défiance, dont il faut user à leur égard, comme vis-à-vis de toutes les antiquités : néanmoins j'en demandai le prix par manière de conversation.

— Dix francs, me fut-il répondu.

— Un franc, si tu veux.

Et je le quittai. Il courut après moi, et quand j'arrivai à l'hôtel Abbat, il avait si bien rabattu de ses pré-

tentions que nous étions d'accord; j'avais, pour un franc, un scarabée, faux comme un jeton, j'en suis sûr.

N'aimant pas à rester dans une ville, quand je crois avoir vu tout ce que je désirais voir, je veux quitter Alexandrie, avant que l'ennui, né de l'oisiveté, me prenne, et je songe à organiser mon départ pour l'Isthme de Suez.

Je vais voir M. le comte Sala, secrétaire général de la Compagnie, et sur son conseil, je renonce à mon premier projet de partir par le chemin de fer d'Alexandrie au Caire jusqu'à Zagazig et par le Canal, pour chercher à passer directement d'Alexandrie à Port-Saïd par mer et pour suivre de là tout le tracé du Canal; j'aurai l'avantage de ne point revenir sur mes pas.

— La *Louise-et-Marie*, me dit M. le comte Sala, doit partir demain ou après-demain. La principale fonction de ce petit vapeur est de porter le courrier, des vivres frais, des légumes verts, inconnus sur les plages sablonneuses de Port-Saïd, et destinés aux chefs des travaux, — de plus, du foin et de l'avoine, pour les trois seuls chevaux vivant dans la ville nouvelle, et appartenant à MM. Lavalley et à M. Laroche; mais la *Louise-et-Marie* est hospitalière et prend à l'occasion quelques voyageurs.

Le soir, je fus présenté par mon ami Ca..., au docteur Ar... Je trouvai chez lui une aimable société, j'entendis d'excellente musique, et j'eus la bonne fortune de rencontrer M. J... avec lequel j'avais été en relation à Paris, et qui m'offrit de passer la journée du lendemain avec lui, si la *Louise-et-Marie* ne partait pas, comme tout le faisait supposer.

Le mardi, 25 septembre 1866.

Je vais à la Préfecture de Police, à la Zaptié, avec M. J...., avocat défenseur devant les consulats; je remarque sous la porte et sur les marches de l'escalier, quelques bons types de juges et d'accusés.

Ce n'est pas que j'aie rien à démêler avec les honorables fonctionnaires de ce palais. Voici l'affaire.

Il y a en ce moment à Alexandrie, malgré les quarantaines, quelques cas de choléra; ils se sont produits dans l'Okel, situé près de Tartouch, à la porte de Gabari, qui était autrefois occupé par l'hôpital arabe, et qui aujourd'hui est devenu un immense caravansérail, une cité où sont entassés 1500 individus environ : c'est presque une ville. Pour faire disparaître ce foyer d'infection, on a donné l'ordre à tous les habitants de l'Okel, de quitter les lieux dans les 48 heures,

pour raison de salubrité publique. Un français, client de M. J... qui a établi une blanchisserie dans une partie des étages supérieurs, s'apprête à déménager, forcé et contraint : mais il lui faut une indemnité; il ne réclame que 157,000 fr. : ici, comme ailleurs, demander ne coûte rien.

M. J... va chercher à la Zaptié, M. B... secrétaire du préfet de Police, pour juger du plus ou moins de fondement de la réclamation.

En route, on parle du vrai motif de l'ordre d'évacuer donné si brusquement : ce n'est pas le choléra ; le choléra n'est qu'un prétexte ; le but est de faire disparaître cet Okel, qui n'est qu'un repaire de brigands, une pépinière de mauvais sujets, une sorte de Cour des Miracles : dès qu'un crime a été commis, on a quelque chance de trouver ici le coupable, si on le cherche.

Le chemin que nous suivons prépare bien à ces idées lugubres, et lorsque nous entrons dans la cour de l'Okel, nous voyons de tous côtés, sur le mur, des croix, des noms, des dates grossièrement tracées en rouge, qui veulent dire que là un homme est mort assassiné. Je n'ai pas compté le nombre des inscriptions, mais une surtout toute récente m'a frappé :

† GIURGIO, JUILLET 1866.

C'est prodigieux, ce que nous voyons défiler de chariots, emportant les meubles des locataires, et Dieu

sait ce qu'ils emportent : des paillasses en lambeaux, où il y a plus de vermine que de paille, des tonneaux défoncés, des tronçons de bouteilles, des brindilles de bois, sans compter tout ce qui grouille sous ces débris; je suis bien sûr que rien de cela ne vaut la peine du transport; mais les pauvres gens sont les mêmes dans tous les pays; ils tiennent à leur bric-à-brac sans valeur et à leur saleté; ici d'ailleurs c'est le gouvernement qui paye.

On croirait assister au spectacle suprême d'une ville qui émigre après une capitulation ou un incendie.

Je suis bien loin du blanchisseur; nous allons cependant tous visiter le local qu'il occupait, mais pour moi ce n'est que l'accessoire.

L'Okel est immense : les deux étages forment de grandes salles subdivisées en petites chambres, et où chacun trouve à peine de quoi se tenir debout; on comprend qu'avec ce système 1500 individus puissent y vivre très-mal à l'aise.

Nous montons jusque sur le toit, qui est en plateforme, et nous pouvons jouir d'un beau coup d'œil de la mer, du port, des chantiers qui s'étendent à nos pieds, et des masures infectes qui composent le faubourg de Tartouch.

———

Devant la pharmacie Barbet, à l'entrée de la rue Franque. C'est un lieu de rendez-vous; on vient là causer des nouvelles du jour.

Un enterrement grec : la bière, portée à bras par quatre hommes, n'est pas fermée; le corps est revêtu des habits de fête du mort, le visage est découvert.

Un enterrement levantin : le cercueil, placé sur une voiture, est entouré de banquettes où ont pris place les parents et les amis; les chevaux vont au trot.

Un français est mort aujourd'hui : le pavillon du Consulat de France est en panne.

J'apprends que la *Louise-et-Marie* ne partira pas ce soir.

Je vais me promener avec M. J... au jardin de Moharam-Bey et au jardin de Rosette.

Il ne faut pas chercher ici les pelouses de gazon dessinées avec art, ni les corbeilles de fleurs gracieusement nuancées; ce sont des bosquets touffus, au-dessus desquels s'élèvent, comme des minarets de verdure, le palmier élancé ou le sycomore tortueux. Quant au public, c'est toujours le monde des oisifs et des élégantes, qui se donnent ici rendez-vous, comme ailleurs ils vont au Bois, par genre, pour se donner récipro-

quement le spectacle d'une toilette nouvelle, — venue de Paris par le dernier paquebot.

Ici, c'est le palais n° 2, où est mort Saïd-Pacha.

Là, c'est le jardin Pastré, le jardin Bravais; plus loin, les palais ou les villas de toute la haute aristocratie financière et commerçante.

Le canal Mahmoudieh, que nous longions en voiture, est un peu désert; il ne retrouvera son activité que dans quelques semaines, lorsque le coton va arriver de la Haute-Egypte.

La route est aussi déserte, bien que ce soit l'heure de la promenade; mais le *Péluse* est entré en rade ce matin, et le courrier de France est distribué. C'est un événement qui, revenant périodiquement trois fois par mois, suspend les habitudes ordinaires de la vie, arrête les plaisirs, et fait que tout cède le pas aux affaires; les lettres et les journaux sont la seule occupation et la seule préoccupation.

Le dîner même eut tort, et à peine fut-il terminé, que nous allions en toute hâte, à la place des Consuls, retrouver les amis de M. J...

On causa beaucoup des nouvelles de France, mais ce n'est pas cela précisément que j'étais venu chercher si loin; et j'avoue que je pris plus de plaisir à entendre

raconter quelques anecdotes locales. Les Orientaux sont peu causeurs, mais ce sont, à leurs heures, de charmants conteurs; les *Mille et une Nuits* le prouvent, et ce soir-là, grâce à M. D., j'aurais pu croire que j'assistais aux récits d'une nouvelle Scheherazade.

— Des Arabes avaient tué un français, et les coupables étaient connus, mais demeuraient impunis. Après de longues négociations sans résultat, M. de Beauval, qui était alors consul de France, donna avis au vice-roi que si le lendemain à midi, il n'avait pas obtenu satisfaction, et si une correction publique n'avait pas été infligée aux auteurs du crime, il amenait son pavillon, et se rendait à bord du stationnaire français, avec le personnel du consulat. A onze heures et demie, rien n'a bougé; il semble que l'avis n'ait pas été compris. M. de Beauval fait descendre à terre l'équipage du stationnaire, ordonne aux soldats de se ranger devant le consulat, et s'apprête à quitter son poste, lorsqu'à midi moins cinq minutes les Arabes sont amenés sur la place des Consuls et reçoivent la bastonnade.

— Quelle différence faites-vous entre les mots turc, ottoman, islamite et musulman? On confond souvent

ces noms, on les considère comme synonymes; dans le pays, chacun d'eux doit avoir une valeur propre. — *Turc*, dans la langue vulgaire, est un terme de mépris, en raison même de l'étymologie du mot; dans la langue officielle, il s'applique aux Turcomans, avec un sens restreint, mais exact au point de vue ethnologique et géographique. — *Ottoman* désigne une nation politique qui remonte à Osman. — *Islamite*, *Musulman* ou *Mahométan* désignent une secte religieuse, qui a pour chef Mahomet, de là, le nom de mahométan et pour dogme fondamental la résignation, de là, le nom de musulman ou islamite (dérivés tous deux du mot arabe, *islam*, qui signifie se soumettre).

— Le chameau-dromadaire, ou tout simplement le dromadaire (en arabe *hagin*) est un animal de la même espèce que le chameau commun (en arabe *gemel*.) Ce qui les distingue, ce n'est pas comme on l'a dit le nombre des bosses, c'est l'allure. L'un est le cheval de course, l'autre est le cheval de trait.

L'un est léger, presque agile, fort doux au pas et au trot, plus estimé encore à l'amble; c'est une erreur que de parler du galop du dromadaire, pour exprimer sa vitesse; il peut galoper, c'est vrai, mais il ne saurait soutenir cette allure.

L'autre est épais, destiné à porter de lourds fardeaux et à ne marcher qu'au pas.

Tous deux sont sobres et infatigables, ils n'exigent aucun soin, ils passent volontiers huit jours sans boire une goutte d'eau, sans prendre d'autre nourriture que des noyaux de dattes, ou les brindilles desséchées qu'ils broutent tout en marchant; ils sont vraiment faits pour les solitudes arides et brûlantes de ces contrées; et c'est avec raison que les Arabes les appellent poétiquement « les navires du désert. »

Toute leur force est dans leur bosse. Ceux qui cherchent partout des causes finales ont dit que la bosse du chameau était destinée, dans le plan général de la création, à porter les fardeaux et à servir de siége au voyageur; mais outre que je ne connais pas de siége plus incommode, je serais tenté de croire que les inventeurs de cette explication sont les mêmes qui ont soutenu que le nez était fait pour porter des lunettes, et les doigts, des bagues. Non! le chameau a une bosse qui sert de réservoir à sa provision d'eau; il a en plus une épaisseur suffisante de couche graisseuse, qui lui permet de supporter la faim, en se nourrissant à ses propres dépens, sur ses économies intérieures.

C'est un beau tableau, bien complet et plein de grandeur, qu'un Arabe monté sur un dromadaire en marche: le dromadaire richement harnaché, s'avance d'un pas régulier; l'Arabe, la tête ceinte du turban, le

corps enveloppé de larges draperies flottantes, fièrement campé sur une haute selle, les jambes repliées et croisées sur le cou de l'animal, se laisse aller et suit tout naturellement les mouvements de sa monture.

Quand pour la première fois, on fait connaissance avec ce nouveau mode de locomotion, il est bien difficile de se mettre en selle, plus encore de s'y tenir; il faut une certaine habitude de cet exercice, pour y trouver quelque plaisir. Mais néanmoins, si dans votre traversée de l'Isthme, vous avez une occasion de monter à dromadaire, ne la laissez pas échapper.

— Un banquier français, établi à Alexandrie, appelons-le X..., se fait donner par le vice-roi, en récompense de loyaux services, un terrain sur les bords du canal Mahmoudieh. C'était un baghisch; il y plante un jardin, y bâtit une maison et invite Saïd-Pacha à venir pendre la crémaillère, chez lui.

Le vice-roi, qui acceptait volontiers de dîner en ville chez ses sujets, lorsqu'il savait la table bien garnie, et le dessert amplement pourvu de fruits de France en primeurs, se rend à l'invitation, admire le luxe de la résidence et adresse ses compliments à l'heureux propriétaire; puis, tout en causant, il lui demande s'il consentirait à lui céder sa maison.

X... qui ne cherchait qu'une occasion de faire une affaire, accepte, fixe un chiffre, en estimant sans doute le terrain un peu au-dessus du prix de revient, et le reste en proportion; lorsque le vice-roi, qui ne sait pas marchander, est convenu de payer dans l'espace de huit jours, le banquier demande deux mois pour chercher un autre asile.

Le vice-roi venait voir sa nouvelle résidence. Un jour, la petite fille du banquier, que le vice-roi traitait avec cette affabilité royale qui lui était familière, et qui d'ordinaire courait l'embrasser chaque fois qu'il entrait, oublia ou omit de le faire.

— Tu ne m'aimes donc plus?

— Non, dit l'enfant, depuis que j'ai su que tu voulais nous chasser de cette maison, où j'étais si heureuse, va, tu n'es qu'un méchant.

— Qu'à cela ne tienne; si cette maison te fait plaisir, je te la donne; mais viens m'embrasser.

Le vice-roi avait donné au père le terrain, il avait payé au père le terrain et la maison, et il faisait cadeau à la fille de la maison et du terrain; le banquier avait un palais qui ne lui coûtait rien et qui lui avait rapporté en outre un joli bénéfice.

— J'ai une grande idée, dit un jour au vice-roi un banquier français — appelons-le encore X...., c'est peut-être le même, — c'est de donner des boutons d'argent à tous les officiers de vos régiments : ce sera une mesure digne de votre glorieux règne, et qui assurera la supériorité de vos troupes sur les armées européennes.

— Combien m'en coûtera-t-il? dit le vice-roi, qui aimait bien à connaître le prix des choses.

— Voici mon devis.

— Eh bien, c'est convenu.

Quoique le fait soit assez récent, le régime constitutionnel n'avait pas été inauguré encore en Egypte, et le bon plaisir régnait en souverain absolu.

A quelque temps de là, dans une réception officielle, le vice-roi remarque le mauvais état des boutons qui décoraient la tunique d'un officier.

— Comment! j'ai fait donner il y a quelques mois des boutons d'argent à tous mes officiers, et quelqu'un ose se présenter devant moi dans cette tenue!

— Je ne suis pas le seul, dit l'autre, pour s'excuser; nous sommes tous dans les mêmes conditions : la couche d'argent appliquée sur le bouton est si mince qu'il suffit d'un bien léger frottement pour tout enlever.

Le vice-roi fait venir le banquier-fournisseur et lui exprime son mécontentement.

— C'est que j'ai été trompé moi-même, dit-il, et il s'inclina, sans offrir aucune restitution.

Huit jours après, X... se promenait sous les fenêtres du palais du vice-roi, avec le tarbouch du fellah. Le vice-roi le voit, le fait appeler, et lui reproche sa mise peu en rapport avec sa position.

— Tout le monde sait quelles ont été nos relations ; on doit croire que tu n'as pas pu te ruiner avec moi ; j'ai honte, pour toi-même et pour moi.

— Je suis en disgrâce, dit X... puisque j'ai pu déplaire à son Altesse, et c'est en signe de deuil que j'ai pris cette coiffure.

— Eh bien, oublions tout..... et que veux-tu me vendre ?

C'est bien un homme de l'Orient, ce vice-roi, à l'apathie intelligente, qui sait qu'il est trompé et qui ne veut pas paraître dupe, parce qu'il redoute pour sa quiétude personnelle l'émotion d'un scandale. Mais j'avoue que j'aime mieux la scène classique d'Henri IV et de Sully.

Un collecteur d'impôts part en tournée : dans le premier village, où il se présente, il va trouver le cheik, comme qui dirait le maire, et lui demande, au nom du vice-roi, une contribution de mille piastres.

— Je ne les ai pas.

— Cherche-les.

— Je chercherais cent ans, que je ne les trouverais pas dans notre malheureux pays.

La bastonnade les lui fait trouver, et lui arrache le secret de sa cachette.

Une fois délivré, le cheik assemble ses subordonnés, et n'ayant garde d'oublier son bénéfice qui doit l'indemniser des coups de bâton reçus sur la plante des pieds, il demande, non pas mille, mais bien deux mille piastres; il fait la répartition entre ses administrés, à qui cinquante, à qui cent; il obtient une réponse analogue à celle qu'il avait faite, et continuant à user de représailles, il quitte les fonctions de patient pour prendre un rôle actif, et répète la scène, jusque et y compris la bastonnade, qui ne manque jamais son effet. — Chacun y trouve son compte, excepté les pauvres contribuables, placés au bas de l'échelle administrative.

— C'est notre ancien régime féodal, avec le Jacques Bonhomme, taillable et corvéable à merci, c'est notre système des traitants et des sous-traitants. Mais ce n'est pas encore de sitôt que l'Égypte aura sa révolution de 89.

— Les salaires des employés de tout grade et de tout rang sont considérables ; mais pour toucher ses appointements, chacun remet un baghisch au caissier, chargé du soin de le payer ; de plus, chacun reçoit 50 pour cent en monnaie de cuivre, en piastres qui sont données comme piastres tarif (25 cent.) et qui ne seront plus reprises que comme piastres courantes, (15 cent.)

— Cela diminue singulièrement les salaires.

— Ce grapillage à outrance, élevé à la hauteur d'une institution, cette mendicité organisée et exercée ouvertement, comme un impôt régulièrement assis, font penser aux plus mauvais jours du Bas-Empire. C'est après tout un moyen de compenser les fautes du despotisme ; mais il est vraiment regrettable que toute réaction, lorsqu'elle devient systématique, soit plutôt une vengeance qu'un effort vers le mieux.

Il y a peut-être quelque exagération dans ces récits, et pour le besoin de la cause, la note a peut-être été forcée : la légende est ici bien près de l'histoire et l'imagination orientale brode facilement sur un fait vrai, un conte fantastique; mais je ne serais pas étonné que le fond de ces anecdotes fût réel ; elles sont, en tout cas, pleines de couleur locale.

En mer, le mercredi, 26 septembre 1866.

La *Louise-et-Marie* doit partir ce matin et je m'y fais conduire.

C'est un petit bateau dont la disposition et l'organisation me font regretter le confortable du *Saïd*. Nous ne sommes que trois passagers à bord.

A 10 heures, après avoir reçu le courrier de France pour Port-Saïd, nous nous mettons en route.

La côte disparaît vite à l'horizon.

Le navire semble perdre à tout moment l'équilibre, sans que la mer soit agitée.

— C'est ce qu'on appelle un *rouleur*, dit le capitaine Blanc.

Nous roulons tout le jour, nous roulons toute la nuit.

Le jeudi, 27 septembre 1866.

De bonne heure, je fus réveillé par la chute d'une lampe suspendue dans la chambre où nous couchions et par l'indisposition de mon voisin : tous deux avaient été trop secoués ; je laisse ramasser les morceaux de l'une, éponger les débris de l'autre, et je monte sur le pont.

Ce n'est plus la nuit, et ce n'est pas encore le jour. J'assiste au lever du soleil, en pleine mer. On a trop souvent décrit ce spectacle, pour que je répète ce que d'autres ont dit mieux que je ne le ferais.

Vers neuf heures, j'aperçois les premiers mâts des bâteaux ancrés dans le port, puis la digue que construit M. Dussaud, enfin la ville qui semble sortir de l'eau, tant la côte est basse, tant les maisons sont peu élevées.

Port-Saïd.

Débarqué, il me faut traverser sous un soleil ardent des rues qui n'ont jamais connu d'autre pavé que la fine poussière d'un sable brûlant, et j'arrive au quai Eugénie, qui descend jusqu'au bord de la mer en pente douce et où s'étale l'hôtel Pagnon : J'ai dit « s'étale, » car il se compose de petites maisons, isolées sur quatre rues, qui ne s'élèvent pas au-dessus du rez-de-chaussée.

J'habite le quartier aristocratique; je n'ai qu'à suivre le quai, à longer tous ces élégants châlets de bois, qui s'appellent le cercle, la maison de M. Dussaud, celle de MM. Borel et Lavalley, les chefs de l'entreprise du creusement du canal, et j'arrive chez M. Laroche, l'ingénieur de division de Port-Saïd; je lui porte une lettre de recommandation de M. le comte Sala.

L'arrivée du courrier ne laissa pas à M. Laroche le loisir de me faire lui-même en ce moment les honneurs de la ville; mais il me donna quelqu'un pour me conduire auprès de M. Edmond Lavalley, le seul des deux frères alors présent à Port-Saïd.

— Vous ne pouvez pas avoir de meilleur guide pour visiter les chantiers, les ateliers et les machines; à cinq heures, vous me retrouverez à la Marine : nous continuerons et complèterons la promenade.

Du balcon de ses nouveaux bureaux, installés entre le bassin de l'Arsenal et le bassin du Commerce, M. Ed. Lavalley, aidant sa parole du dessin, me raconta l'histoire générale des travaux de l'Isthme.

Il ne me parla ni de Nechao, ni de Psammiticus, ni de Trajan, ni d'Adrien, ni d'Amrou qui rouvrit le canal, ni d'Almansour qui le referma; il ne me parla ni de Lepère, ni de Laplace, ni de Fourrier, qui suivaient les instructions de Bonaparte; il passa sous silence le père Enfantin et M. Paulin Talabot, pour arriver au jour où Port-Saïd fut fondé par une volonté énergique, le 25 avril 1859.

— C'est de ce jour que date notre histoire.

Il n'y avait ici qu'une lagune, avec un lido formé sur le bord de la mer par une bande de sable de 150 à

200 mètres de large; c'était un chaos, une masse de terre et d'eau, assez semblable à celle qui couvrait notre planète avant la création biblique; il n'y avait ni terre ferme, ni eau liquide, ou plutôt il y avait une eau solide où les barques pouvaient difficilement manœuvrer, une terre liquide où une tente ne pouvait être installée.

Les premiers qui vinrent ici, et du nombre étaient M. le comte Sala et M. Laroche, campèrent quinze jours durant dans une barque. On commença par enlever avec une écope percée de trous la vase que l'on accumulait sur un point du lido; ce fut le premier sol de la première tente.

Peu à peu, on débrouilla le chaos, on mit de l'ordre dans le désordre de la nature, on forma tout à la fois un sol pour les habitations, un chenal pour les bateaux; le sol, qui s'élève aujourd'hui à 2 mètres audessus du niveau de la mer, est couvert de baraques, et même de vraies maisons; le chenal est assez large et assez profond pour que vous ayez pu vous croire à l'embouchure d'un fleuve.

Ici, pour qui vient de la Méditerranée, nous sommes sur la rive droite du canal; d'un côté, le bassin de l'Arsenal et le bassin du four à chaux qui regardent Suez, de l'autre, le bassin du Commerce; derrière celui-ci, s'élève le phare et s'étend le quai Eugénie, où s'enracine la jetée; plus loin, l'église, les bâtiments du

service médical, le quartier arabe et le cimetière.

En face de nous, à nos pieds, le bassin du Port, qui sera la grande voie de passage. Plus loin, en face du phare, le chantier de M. Dussaud et le bassin de la Marine.

— La population de Port-Saïd est aujourd'hui d'environ 8,000 hommes, presque tous européens (grecs, français, triestins, dalmates, etc.,), tous employés aux travaux, soit pour le compte de la compagnie universelle du canal maritime, c'est la minorité, soit pour le compte de ses divers entrepreneurs. Mais il n'y a pas ici cette plèbe oisive et parasite qui pullule ordinairement avec une effrayante fécondité sur le pavé des villes; tout le monde travaille dans un même but, et ce n'est pas ici une ville de plaisir. Si l'on n'avait que des rentes à dépenser, on trouverait facilement ailleurs un pays où la vie serait plus économique et moins pénible.

Il n'y a même de commerce que le commerce indispensable dans un pays qui ne produit rien par lui-même, le commerce des vivres. A tous les hommes de bonne volonté, la compagnie assure le travail, le logement et la nourriture.

Le travail, vous pourrez l'étudier en voyant notre

personnel à l'œuvre et vous pourrez juger vous-même par ce qui a été fait de ce qui reste à faire; il y avait environ 70 millions de mètres cubes de terre à enlever, dont 60 pour notre entreprise depuis les tentatives malheureuses de M. Hardon et de M. Aiton, et 10 pour M. Couvreux. Et cela, sur un parcours de 160 kil. : c'est l'étendue approximative du tracé adopté, bien qu'à vol d'oiseau la distance de Suez à Port-Saïd soit de 130 kil. seulement. Sur ce parcours, notre personnel est d'environ 7 à 8,000 hommes.

Le logement est souvent primitif.

La nourriture est offerte, d'après des tarifs établis, à des conditions assez douces.

— En effet, j'ai copié tout à l'heure une affiche à la main, qui m'a appris que le bœuf français se vendait 3 fr. le kilo, le bœuf italien ou autrichien, 2 fr. 50, et le bœuf syrien 1 fr. 25. Cela paraît très-raisonnable, quand on songe que tout doit être apporté ici par mer.

— Quant au costume, il ne diffère guère du costume des ouvriers européens. Ce qui frappe le plus, c'est le chapeau en moelle d'aloës : le bord postérieur est très-large et retombe sur le cou et les épaules pour les garantir contre les coups de soleil, et de plus des courants d'air habilement ménagés entretiennent autour de la tête une salutaire fraîcheur.

Les salaires sont assez élevés, en raison de la cherté

des vivres et de l'expatriation; une monnaie nouvelle, la monnaie Borel et Lavalley, est née de la nécessité où nous nous trouvions de faire venir de Marseille des navires chargés de pièces de 1 fr. et de 2 fr. pour les appoints de la paye des ouvriers; elle étonnera peut-être un jour les amateurs de numismatique, mais elle nous rend de grands services; elle a cours au Caire, à Alexandrie, à Damiette, à Suez, et sur tout le tracé du Canal, pouvant toujours, à bureau ouvert, être échangée contre un louis.

Arrivé à ce point de son récit, M. Lavalley donna l'ordre de préparer un canot couvert, et quatre rameurs vinrent nous attendre au pied du balcon où nous nous tenions. Lorsque nous fûmes installés dans le canot, M. Lavalley reprit :

— Vous savez que mille difficultés de toute nature sont venues à la traverse du projet de M. de Lesseps ; il a fallu lutter contre les timides, les ignorants, les mécontents, et surtout les envieux; l'entreprise fut de prime abord déclarée impossible; lorsque la possibilité matérielle fut démontrée, de nouveaux obstacles se sont présentés : tous n'étaient pas en Égypte, tous ne dépendaient pas de la nature de l'œuvre; il y avait le terrain de la politique et du crédit financier, plus mo-

bile encore que les sables du désert qui menaçaient de s'ébouler : je ne vous ferai pas l'histoire de cette longue lutte, vous pourrez la lire partout.

Mais il y a deux choses que l'on ne sait peut-être pas encore assez en Europe : c'est d'abord combien le dernier obstacle opposé à la réalisation de l'entreprise pouvait être fatal, et entraîner à tout jamais la ruine du projet, je veux parler de la suppression du travail des fellahs, qui enleva à la compagnie les contingents promis et accordés (environ 25 à 30,000 hommes) ; c'est ensuite comment cet obstacle fut un moyen de salut.

Ce que les corvées n'auraient pu faire qu'au prix de dures fatigues et de lourdes dépenses, nous le faisons sans peine, grâce aux machines, avec 30 hommes au lieu de 400.

Ce qui eut été impossible, même aux beaux temps du despotisme des Pharaons, les engins que nous avons été obligés d'inventer pour remplacer les corvées l'ont fait, le font, et le feront mieux encore lorsque notre matériel sera au complet. Autrefois, il suffisait d'ouvrir un passage pour des barques plates, et par conséquent d'exécuter des terrassements à sec. Aujourd'hui, il faut tracer le chenal pour des navires de toute dimension, c'est-à-dire, donner au canal une profondeur de 8 mètres au-dessous du niveau de la mer, et travailler sous l'eau. Quand l'homme doit s'arrêter

impuissant et vaincu, commence le règne de la machine.

Les travaux ne sont pas encore très-avancés, parce qu'il a fallu construire de toutes pièces, après l'avoir inventé, le matériel qui manquait : il est dejà arrivé en partie, il arrive chaque jour, et nous pourrions presque fixer le moment où tout sera en activité.

Les engins qui composent notre Arsenal sont déjà assez nombreux pour que, chaque machine portant un numéro d'ordre, vous puissiez voir passer devant nous le nº 1414, qui porte notre pavillon bleu et blanc.

Nous visitâmes d'abord les ateliers de forges et chantiers de la Méditerranée, et les ateliers de M. Gouin : c'est à eux que MM. Borel et Lavalley ont cedé la sous-entreprise de la construction du matériel, comme ils ont cedé celle de leurs débarquements à MM. Savon frères.

— Le premier travail à exécuter est le creusement du chenal, et la première machine à visiter est la machine à draguer.

Le bateau porte une charpente armée d'une chaîne sans fin, et la chaîne mise en mouvement par la va-

peur est garnie d'un chapelet de godets qui, descendus vides au fond du chenal, y puisent la vase et le sable, remontent pleins et laissent tomber leur fardeau dans un chaland (bateau porteur ou gabarre à clapets), disposé sur le côté.

Le chaland est un grand bateau plat, construit en fer, et divisé en plusieurs chambres ou compartiments, qui forment des caisses fixes munies de portes à la partie inférieure : d'une extrémité à l'autre, un grand arc soutient d'énormes chaînes fermant les portes.

Le service des chalands attachés à une drague est organisé d'une façon très-régulière et très-économique : dès que le chaland est plein, il quitte la drague, laissant la place à un autre, et s'en va en mer gagner le large, pour se décharger, sans s'arrêter, du sable et de la vase qui l'emplissent (environ 200 mètres cubes) : il suffit pour cela de lâcher les chaînes, les portes s'ouvrent, et le chargement tombe au fond de la mer.

Chaque drague représente une valeur de cent mille francs ; elle produit environ 100 mètres cubes de deblai par heure, et travaille deux jours sur trois, à cause du temps perdu pour les réparations. Il y a, en ce moment, à Port-Saïd, six dragues avec douze chalands : depuis sept mois qu'elles fonctionnent, elles ont enlevé environ 1,400,000 mètres cubes : mais nous avons trente autres dragues échelonnées sur le tracé, nous

en aurons bientôt quatre-vingts, et quand toutes les dragues marcheront, elles enlèveront 2 millions de mètres cubes par mois. Dans notre désir de pousser activement les travaux, nous offrons des primes aux équipes qui donnent le plus fort rendement.

C'est là notre principal outil, mais sur le canal, dans le lac Menzaleh, vous verrez la drague à long couloir, qui est une variété de cette puissante machine, portée à son dernier degré de perfectionnement.

Si M. Laroche ne devait pas en ce moment vous attendre à la Marine, nous partirions avec un chaland pour voir s'ouvrir en mer ces bateaux qui, sauf leur destination, rappeleraient assez le navire à chausse-trappe qui servit à Néron pour faire périr Agrippine.

A cinq heures, j'étais exact au rendez-vous où m'attendait M. Laroche, et, au milieu du chenal, je passais d'un canot sur l'autre, pendant que M. Lavalley s'en allait faire sa promenade quotidienne sur un des trois seuls chevaux vivants qui existent à Port-Saïd : les chevaux-vapeur sont de beaucoup plus nombreux.

— Un bon port, me disait M. Laroche, doit offrir à la fois un passage facile à l'entrée, et un abri sûr au mouillage. Port-Saïd, que d'autres raisons avaient fait

choisir comme tête de ligne du canal, était loin de réunir ces deux conditions : la côte qui forme le rivage du golfe de Peluse est plate, basse, découverte, exposée à tous les vents, et par suite aux endiguements et aux coups de mer.

Là où il n'y avait pas de port, il fallait le creuser, et pousser les travaux de dragage jusqu'à 3 kilom. en mer; pour empêcher que le travail une fois achevé ne fût à recommencer, pour conjurer le danger de l'ensablement du chenal, pour protéger les navires, et former un avant port, on devait moins compter sur la nature que sur l'art, et devant cette plage, qui est une création humaine, on créa aussi deux jetées convergentes; l'une, à l'ouest, partant du quai Eugénie, et arrivée déjà à la moitié de sa longueur future, sera perpendiculaire à la côte, et s'avancera dans la mer sur une étendue de 3,500 mètres; l'autre, à l'est, sur la rive gauche du canal, assez nettement dessinée déjà, sera oblique et aura une longueur de 2,500 mètres : à leur enracinement dans le rivage, la distance est de 1400 mètres, à leur extrémité opposée, l'ouverture laissée par leur intervalle ne sera plus que de 400 mètres. Toutes deux formeront un port presque fermé, où pourront trouver asile tous les vaisseaux du monde.

La jetée une fois reconnue nécessaire, il ne fallait penser pour la construire, ni aux blocs de pierre naturels, puisque tout ici était une immense lagune, ni

aux blocs artificiels de beton, puisqu'il n'y avait ici ni un galet, ni même un caillou. On essaya de mettre à profit les carrières du Mex, et des chalands allèrent chercher à grands frais, de l'autre côté d'Alexandrie, les premiers matériaux : ils servirent à construire à 1,500 mètres en mer un îlot, fait de pieux et de pierres, qui, après nous avoir permis d'opérer nos débarquements, devait être relié à la côte, et continué jusqu'à 3 kilom. 1/2; mais la raison financière fit renoncer à ce mode de construction, et c'est pour suppléer à cette insuffisance que furent installés les chantiers de M. Dussaud, où la jetée se fabrique de toutes pièces.

Ce chantier est grandiose, comme facilité du travail et comme simplicité de l'organisation : un coup d'œil suffit pour en saisir l'ensemble, pour en comprendre les détails et pour suivre toute la manutention des blocs.

Ici, la chaux hydraulique qui arrive du Theil (Bouches-du-Rhône) dans des sacs, et qui est emmagasinée sous d'immenses hangards en planche.

Là, le sable fin, retiré du canal par les dragues, exposé au soleil pour être séché et destiné à retourner à la mer.

Entre ces deux monceaux de matières premières,

un plan incliné avec des rails et une chaîne sans fin permet de faire monter un wagon plein de chaux et descendre un wagon vide de sable, ou *vice versa*. Arrivé au sommet du plan incliné, sur un pilotis de planches, le contenu en est déversé dans des moulins mus par la vapeur, où le mélange s'opère dans la proportion de deux tiers de sable et un tiers de chaux. Puis le fond des moulins s'ouvre et laisse tomber le mortier dans de nouveaux wagons placés au-dessous du pilotis.

Les wagons avancent sur des rails parallèles au plan incliné et coupés par des rails perpendiculaires, pour se vider dans des caisses de bois, servant de moules; les quatre côtés mobiles sont solidement reliés ensemble, mais le fond ne repose pas sur le sol, pour faciliter le séchage du bloc par le courant d'air qui s'établit naturellement et permettre l'enlèvement.

On laisse le bloc dans cet état pendant quelques jours : puis on détache les diverses pièces qui formaient le moule, et quand, après deux ou trois mois, selon la saison, le bloc a atteint la consistance de la pierre, on grave le numéro matricule qu'il doit porter. J'ai vu graver le n° 8,398; il doit y en avoir environ 25,000 et on en fabrique 600 par mois. Le chantier a l'air d'un immense damier.

On fait avancer une grue, mobile sur un bâtis en charpente, qui, mobile lui-même, est armé d'une ma-

chine hydraulique ; on soulève avec d'énormes chaînes de fer le bloc qui, je l'ai dit, ne repose pas sur le sol ; pendant qu'il est suspendu, on approche un wagon qui va et vient sur des rails, le reçoit et le porte jusqu'à un autre système de rails parallèles au premier.

Le wagon descend en pente par son seul poids jusqu'au bord du chenal, à l'entrée du port, en face des premières assises de la jetée ; là, un chaland ponté, portant une charpente inclinée, reçoit trois blocs maintenus par une chaîne puissante.

Chacun de ces blocs cube 10 mètres, pèse 20 tonnes, et est payé à l'entreprise 420 fr.

Nous prenons place sur le remorqueur à vapeur qui doit emmener le chaland en mer.

Lorsque nous sommes arrivés devant la jetée de l'ouest, à laquelle les blocs sont destinés, à une distance d'environ 1,700 mètres de l'enracinement, on détend l'arrêt qui retenait la chaîne : le bloc glisse sur la pente, où il n'était plus maintenu, pour tomber à la place marquée, tandis que le chaland se relève par sa force de flottaison.

C'est ainsi que l'on immerge environ 600 blocs par mois, et l'on peut fixer approximativement le nombre

de blocs et le nombre de jours nécessaires à l'achèvement de la jetée.

Rentrés à Port-Saïd avec le remorqueur, nous montons, M. Laroche et moi, au phare situé à l'entrée du chenal, sur la rive droite.

Là, M. Laroche me fait revoir, comme dans une synthèse pittoresque et animée, le magnifique spectacle dont j'avais admiré les détails.

— C'est avec raison que M. le comte Sala vous a fait commencer par Port-Saïd votre visite aux travaux de l'Isthme : c'est au moins plus logique. Ici, nous avons, pour ainsi dire, notre laboratoire, le générateur de notre immense machine : nous montons tous les engins que nous dirigeons sur le parcours, nous préparons le travail, et nous fournissons les outils. D'ailleurs, n'est-ce pas ici que l'entreprise est née? En marchant de Port-Saïd vers Suez, vous suivrez pas à pas la route que nous avons suivie.

Ce petit coin, perdu et ignoré, entouré de tout côté d'eau salée, lac ou mer, et de sable, n'était rien, et il est devenu le plus grand chantier du monde, en attendant qu'il en soit le plus beau port. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais pareil assemblage de forces vivantes et mécaniques.

Voyez à vos pieds quelle fourmilière! nos ouvriers, nos ateliers, nos chantiers, nos cales, nos engins, notre flotte de dragues, de remorqueurs, de chalands, de porteurs, et comme fond de paysage, quelques navires mouillés au large ou dans nos bassins.

Aucun bateau n'osait approcher de cette côte inhospitalière : nous ne recevions d'abord les vivres et l'eau que par des barques venues de Damiette à travers le lac Menzaleh. Aujourd'hui un navire d'un tirant d'eau de 5 mètres peut entrer à pleines voiles, dans notre port comme dans celui de Liverpool; bientôt les plus gros vaisseaux pourront y manœuvrer à l'aise.

Nous sommes sur l'ancien lido, que le sable de la mer accumulé contre la jetée, étend et prolonge : nous chassons le flot devant nous. Victor Hugo, qui est un poète, et non un savant, a dit :

L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent,
Se disputent l'Égypte : elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

J'en suis désolé, mais c'est faux, et, quoiqu'en veuille l'imagination, le fait brutal est là : dans la lutte des éléments, la terre est la plus forte, et cette conquête pacifique me paraît préférable aux petites annexions européennes qui troublent le repos du monde à prix d'or et de sang : n'est-ce pas faire œuvre sainte, que de voler des voisins, tels que le désert et la lagune.

Le moment du dîner arriva : M. Laroche m'invita à m'asseoir à sa table, à échanger la solitude de ma chambre de l'hôtel Pagnon, contre sa société et sa conversation, — ce que j'acceptai de grand cœur, — et à passer la soirée avec lui, M. Lavalley, son secrétaire, le consul de Damiette, et quelques autres personnes.

On ne se serait jamais cru à huit jours de Paris : on causa de tout, du théâtre contemporain, des courses de chevaux, des questions si vivantes de l'instruction primaire et obligatoire, des bibliothèques populaires, qui fonctionnent à Suez et qu'il s'agit de fonder à Port-Saïd, et aussi des travaux de l'Isthme — c'était bien naturel.

Je me retirai néanmoins de bonne heure. J'étais, je l'avoue, un peu fatigué de ma journée et je devais, le lendemain, partir, dès le matin, pour Ismaïlia.

Ma petite chambre est isolée sur le quai Eugénie : rien ne peut troubler mon sommeil : en face de moi la mer; au-dessus, le ciel étoilé; seul, le veilleur de nuit, allant et venant devant ma porte, faisait retentir son pas sonore sur la chaussée, au milieu du silence et de la solitude.

Sur le canal maritime, le vendredi 28 septembre 1866.

A 5 heures, je suis sur pied; je me rends à la Marine et je monte sur le petit bateau à vapeur, qui fait un service régulier entre Port-Saïd et Ismaïlia; je ne dois peut-être pas arriver à destination avant six ou sept heures du soir : il y a une distance de 76 kilom. à parcourir.

Le bateau est grand comme un canot; mais, aux premières, je me trouve fort à l'aise, en compagnie de l'agent des postes, qui tient lieu en même temps de capitaine et de commissaire du bord, tandis qu'aux secondes, c'est un chaos d'ouvriers, de femmes, d'enfants, de matelas et de paquets, chaos, qui, dans toutes les langues, est synonyme de déménagement : toute cette smala va prendre son campement sur le tracé de l'Isthme.

Nous naviguons sur cette nappe boueuse, qui s'appelle le lac Menzaleh. Le lac s'étend sur une superficie de 40 kilom. carrés et mesure environ 200 kilom. de circonférence: le niveau en est de très-peu inférieur

au niveau de la mer, et la profondeur n'en est pas considérable; les bords du lac sont habités par des arabes icthyophages et de loin en loin apparaissent quelques touffes de salicornes, précieuse ressource pour le premier colon de Port-Saïd, qui sut l'utiliser, soit à faire du feu pour préparer ses aliments, soit à former des fascines pour élever des buttes et soutenir les terres. De tout côté, des bandes d'oiseaux, flamants, ibis et cailles fuient à notre approche, au bruit de la machine.

La chasse et la pêche vinrent souvent suppléer aux difficultés du ravitaillement.

Sans le remblai, créé de chaque côté par le curage de la partie du lac qui est aujourd'hui le canal, nous verrions miroiter au soleil les lagunes, et nous distinguerions, à gauche, Peluse, à droite, les ruines de Tennis et les minarets de Damiette.

Le chenal est étroit, et quoique notre bateau n'ait pas un fort tirant d'eau, on craint un ensablement; nous longeons, sur la gauche, un ilot de vase, qui déjà attaqué par la drague s'est reformé, et qui émerge à fleur d'eau; au-delà, un second chenal, parallèle au premier, et large de quelques mètres, court au pied de la berge.

Ici on a travaillé, les jambes dans l'eau, non pas même à la pelle, mais à la main : on faisait la chaîne pour porter les déblais au talus . l'absence de toute

machine et la nécessité de se mettre activement à l'œuvre réduisaient la compagnie naissante à des procédés de creusement aussi primitifs.

Au kilomètre 14 (c'est ainsi, par un numéro kilomètrique, que pendant longtemps on a désigné et aujourd'hui encore, sur plusieurs points, on désigne les stations), nous atteignons Ras el Ech.

— Il n'y a qu'un homme qui ait compris l'Isthme, me dit un compagnon que nous avions recueilli en route, c'est M. de Lesseps : il a conçu le projet, il a organisé l'entreprise, il saurait au besoin diriger les travaux : c'est le génie de cette œuvre de géant. Il fait beau le voir apparaître partout à la fois, à Port-Saïd, à Ismaïlia, à Suez, comme un général d'armée sur un champ de bataille, toujours galopant, et crevant les chevaux sous lui. Présent en tout lieu, il parle à tous sans fierté, sachant d'un mot relever leur courage prêt à faiblir. A lui seul, il terminerait tout, plus vite que ces grands entrepreneurs, qui ruinent l'œuvre commune et l'empêcheront peut-être d'arriver à bonne fin. Si encore on n'avait affaire qu'à des tâcherons.

Au kilomètre 20, la machine fait de l'eau, grâce au système de tuyaux alignés sur la berge, et dans lesquels l'eau douce, lancée par les puissantes machines de l'usine Lasseron à Ismaïlia, circule à discrétion sur tout le parcours du canal maritime.

Le canal traverse sur une longueur de 44 kilom. le lac Menzaleh, qui commence à la Méditerranée, et qui finit à El Kantara el Kraisne (le Pont du trésor), désigné souvent sous le nom de El Kantara (le Pont).

C'est là, sous le pont, ou plutôt à la place occupée par le pont, que coulait autrefois la branche Pelusiaque du Nil ; c'est là que passait et que passe encore la route de caravanes qui se rendent du Caire en Syrie ; c'est là qu'est la frontière de l'Asie et de l'Afrique. Singulière destinée des choses de ce monde. Ce canal qui joindra deux mers, réunies aux premiers âges de cette terre, et séparées depuis, sans plus mêler leurs eaux, divise aujourd'hui deux continents qui, séparés autrefois, avaient été réunis. Dieu ne fait-il donc pas bien ce qu'il fait et l'homme se plaindra-t-il toujours de n'avoir pas été appelé dans ses conseils.

Nous descendons pour déjeuner, en face d'El Kantara, au campement situé sur la droite du canal, tandis que le village est sur la gauche.

Remontés dans le bateau, nous avions fait à peine quelques tours d'hélice, que nous étions déjà arrivés à cette partie du canal qui traverse le lac Ballah (lac des Dattes) et aux dunes d'El Ferdanne.

Ici, pour exécuter le dragage, on ne pouvait pas se contenter des dragues que M. Lavalley m'avait montrées à Port-Saïd, parce que le voyage du chaland qui transporte les déblais en pleine mer eût été trop long et par suite trop coûteux. Pour remédier à cette difficulté, le génie créateur des ingénieurs dut inventer une machine fournissant un travail plus économique et plus rapide. C'est ce qui donna l'idée de construire les élévateurs et les dragues à long couloir.

L'élévateur est pour ainsi dire une annexe de la drague ordinaire, disposée sur les bords du chenal. Un plan incliné est soutenu sur une charpente en fer, au lieu d'être placé sur le sol; la partie supérieure s'élève au-dessus de la berge, la partie inférieure s'appuie sur un chaland qui flotte au pied du talus; de fortes chaînes saisissent les caisses mobiles, qui, de la drague, sont

amenées pleines de vase, les enlèvent, les font monter le long du plan incliné, depuis le niveau de l'eau jusqu'au sommet de l'appareil; là, les caisses s'ouvrent, se vident et redescendent, tandis que l'élévateur se meut parallèlement à lui-même, pour ne pas accumuler sur un même point toute la masse des déblais.

La drague à long couloir se distingue des autres dragues par l'addition d'un appendice latéral; c'est une gouttière demi-cylindrique, en tôle, où se déversent les godets, au lieu de se déverser dans les caisses mobiles ou dans des caisses fixes.

La hauteur de la drague atteint quelquefois 15 ou 16 mètres, pour que le couloir puisse trouver assez de pente et dominer les berges qui s'élèvent par le fait même du creusement. Quant au couloir, il atteint quelquefois une longueur de 60 à 70 mètres.

Par la seule force de la vapeur, la vase retirée du canal, élevée par les godets de la machine, retombe dans le couloir et glisse sur cette pente légèrement inclinée et toujours lavée par un courant d'eau, que projette une pompe mise en mouvement par la machine à vapeur de la drague; elle se dépose dans le désert, sans le secours d'aucun bras.

Le couloir, soutenu par une forte charpente de fer, qui s'appuie sur un chaland flottant, suit les mouvements du chaland et de la drague de telle sorte que ces trois pièces accolées ne forment pour ainsi dire qu'un

seul engin; soit que la drague se meuve parallèlement à la berge, soit qu'elle marche en avant, les déblais vont toujours s'amasser, au delà du talus, à une grande distance qui correspond au lieu d'extraction, assez exactement pour éviter l'encombrement. Le canal se creuse et le désert s'emplit, sans que l'on ait à craindre de voir celui-ci combler celui-là.

La drague à long couloir est préférable à l'élévateur, comme rapidité du travail et comme économie; néanmoins l'élévateur trouve encore son emploi, lorsque la hauteur des talus, établissant une trop grande distance entre les couches supérieures de la berge et le niveau de l'eau, ne permet pas de se servir de la drague.

Nous atteignons le chantier n° 6, occupé par M. Couvreux.

Le canot s'arrête; il n'ira pas plus loin, de peur que quelque éboulement, causé par notre passage, n'amène un changement dans l'état des travaux, qui ne sont pas encore reconnus et livrés.

J'avoue que je ne regrette pas la température sénégambienne à laquelle me soumettaient l'ardeur du soleil et la chaleur développée par la machine à vapeur de notre canot, mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien la cause même de cet arrêt forcé me paraît peu favorable au succès du canal.

— Eh quoi, dis-je à l'agent des postes, notre petit canot, avec son hélice mignonne, peut, par le remous qu'elle forme, miner les talus et compromettre leur intégrité ! Et quel effet produiront alors les paquebots des messageries impériales ou les vaisseaux de guerre? Le tassement des terres doit-il faire reparaître par-dessous, au fond du canal, la vase? Le sable du désert, soulevé par le vent, doit-il passer par-dessus les berges et combler le chenal? ne sont-ce pas là comme de nouveaux dangers, qui viendront s'ajouter à la répercussion de la vague et qui seront plus terribles encore par leur continuité? Le canal pourra-t-il résister à cette triple action?

— Cette crainte n'est pas nouvelle, et je dois vous dire que depuis notre départ de Port-Saïd, nous avons traversé la partie du tracé qui présentait le plus de difficultés, au point de vue non pas tant de l'établissement que de la conservation du canal. Plus loin, on trouve la roche; ici, on ne rencontre que la vase et l'argile.

Une première réponse aux tristes présages nés de cette constitution du sol fut la décision qui porta à 100 mètres, au lieu de 65, la largeur de l'ouverture des tranchées, sur tous les points où, comme ici, le terrain se trouve au-dessous des plus hautes eaux : la largeur de la nappe d'eau restant d'ailleurs fixée à 65 mètres.

La seconde, fut l'adoption pour les talus du système des faibles inclinaisons.

De cette façon, la berge présente plus de résistance ; la vague se répand sur une plus grande surface, et amortit son choc ; les déblais, que produisent les glissements inévitables du terrain et les ouragans de sable, se répartissent au fond du canal sur une plus vaste étendue. D'ailleurs, on a toujours calculé qu'il faudrait installer des dragues en permanence sur tout le parcours, pour l'entretien des talus et le curage du lit du canal.

Kilomètre 65, au seuil d'El-Guisr.

Nous descendons ; et en attendant la dahabieh, qui, remorquée par des mules, doit nous emmener jusqu'à Ismaïlia, nous entrons, si toutefois la chose est possible, dans la hutte d'un agent de la Compagnie. Ici, son lit suspendu, là, sa garde robe, en tas, par terre ; voilà son mobilier : ce qui occupe le plus de place, ce sont des peaux de bouc remplies d'huile destinée aux machines. Dire que tout cela tient sur trois mètres carrés et qu'un homme vit en outre dans cet étroit espace !

Le seuil d'El-Guisr est le point le plus élevé de l'Isthme : la hauteur maximum est de 20 mètres, au-

dessus du niveau des deux mers, sur une longueur de 12 kilom., c'est la ligne de partage des eaux, c'est la seule digue réellement apparente, jetée entre la Méditerranée et la mer Rouge, puisque en deçà et au delà, s'étendent des lacs ou la place d'anciens lacs.

On ne trouve plus ici les argiles vaseuses du lac Menzaleh : tout est sable, et les talus se dressent à pic à une hauteur effrayante ; de chaque côté ils encaissent le canal : à gauche, ils sont nus et arides ; à droite, ils sont peuplés de machines et dominés par le campement et le village d'El-Guisr.

Nous nous installons dans la dahabieh. C'est une barque dont l'avant est peu élevé sur l'eau et dont l'arrière au contraire présente une sorte de dunette, une cabine que l'on appelle *roof*: c'est le logement du voyageur.

Je me tenais dehors, de préférence, à l'abri derrière la voile latine que gonflait une brise légère ; j'étais curieux de contempler ces tranchées profondes, qui nous valaient un peu d'ombre, de voir les Arabes qui conduisaient les mules et ceux qui restaient avec nous se mettre à l'eau, lorsque nous croisions une barque qui marchait en sens inverse, pour empêcher les cordes de remorquage de se mêler ; curieux aussi d'en-

tendre leurs chants sauvages et leurs rires insensés, ou le bruit qu'ils faisaient, en guise de signal, pour annoncer notre arrivée, en frappant sur une pelle avec un morceau de fer.

Ici finit la partie navigable du canal maritime : à droite, le chalet que la Compagnie a donné au vice-roi, et l'entrée du canal d'eau douce; en face, le lac Timsah.

Nous changeons de direction : nous entrons dans la rigole d'Ismaïlia, nous franchissons les deux écluses construites pour établir une communication provisoire entre le canal maritime qu'alimente la Méditerranée, de Port-Saïd au lac Timsah, et le canal d'eau douce, sans que ce dernier soit envahi par l'eau salée; nous apercevons dans le lointain les toits des maisons d'Ismaïlia.

On me fit remarquer en passant l'usine Lasseron, et son panache de fumée, le chalet de M. de Lesseps, celui de M. Voisin, directeur général de la Compagnie du canal; j'admirai l'élégance de ces résidences, mais je fus encore plus touché de savoir que nous étions arrivés et de pouvoir lire en grosses lettres sur un mur blanc : ***Hôtel des Voyageurs tenu par Noyer.***

Ismaïlia, 7 heures.

Il ne faut pas chercher ici tout le confortable d'un hôtel anglais, mais au désert on s'estime encore bien heureux de trouver cet abri.

J'avais une lettre de recommandation pour M. Ritt, secrétaire général de la direction et ma première parole fut pour demander où il demeurait.

— Place Champollion.

— Il y a donc ici des places et des rues. Trouverai-je aussi une voiture pour me conduire près de lui ?

— C'est là un luxe inconnu, mais d'ailleurs inutile. M. Ritt va venir dîner ici à 8 heures.

— Eh bien, je m'invite à dîner avec lui, et veuillez me prévenir, aussitôt son arrivée.

J'entrai dans le café qui tient à l'hôtel et qui est le rendez-vous de toute cette population bureaucratique (Ismaïlia est le siége de l'administration centrale de la Compagnie) qui éprouve périodiquement, avant chaque repas, le besoin de se réunir autour d'une table, devant quelque apéritif. Je me suis cru un moment dans un café du commerce, sur la grande place, à Narbonne, ou à Quimper : billard au drap sale et rapiécé, journaux froissés et poisseux, tentures algériennes, types et physionomies d'habitués, rien n'y manque : seulement ici l'absinthe est remplacée par le raki.

Lorsque M. Ritt arriva, je me présentai à lui, tout en m'excusant de la liberté que j'avais prise; mais au désert, on n'est pas formaliste.

Le récit de ma journée fit une partie des frais de la conversation : mais je demandai bientôt ma revanche, et lorsque M. Ritt et M. Guichard, autrefois directeur d'El Ouaddi, aujourd'hui agent général des transports, eurent organisé pour mon lendemain une promenade à El Guisr, j'acceptai l'offre de M. Ritt de me faire les honneurs d'Ismaïlia, à 9 heures du soir.

Il n'y a pas encore de gaz dans les rues : mais la lune s'était chargée de l'éclairage.

— La ville, qui s'est appelée Tousoum, en l'honneur du fils de Saïd Pacha, puis Timsah, en raison de la proximité du lac, enfin Ismaïlia pour se placer sous la protection du vice-roi actuel, a été fondée le 27 avril 1862 par M. le comte Sala. C'était alors un coin du désert : aujourd'hui, avec ses 4,000 habitants c'est plus qu'une ville, ce sont trois villes, réunies sous un même nom, et séparées par un espace qui est resté ce qu'il était, le désert : il y a la ville européenne ou franque, la ville arabe et la ville grecque.

La première, la plus importante, occupe le centre. Les rues sont macadamisées comme celles de Paris, sans qu'il y ait jamais occasion de rencontrer cette boue qui ailleurs vous poursuit, même lorsqu'il ne pleut pas

Ismaïlia est la capitale officielle de la Compagnie du

canal, le siége de l'administration centrale, le quartier général de l'armée des travailleurs répandus sur tout le tracé. La nature même des besoins a décidé de l'organisation de la ville franque, qui est comme divisée en cinq quartiers.

A l'extrémité ouest, près du village arabe, les magasins du matériel et les écuries des transports que nous visitons.

Puis, le quartier commerçant, les cafés, les hôtels : car l'hôtel Noyer est le plus beau, mais non l'unique.

Ensuite, le chalet du Bey, qui représente ici le gouvernement du vice-roi, les bureaux de l'administration, le chalet de M. Voisin, le chalet de M. de Lesseps, et la résidence de tous les hauts fonctionnaires; habitations confortables et élégantes, qui, avec leur décoration pittoresque et leur physionomie originale, feraient croire au touriste qu'il se trouve au bord de la mer, sur les côtes de France, à Trouville ou à Etretat.

Enfin, le quartier des ménages. Chaque employé marié reçoit de la Compagnie une maison composée de quatre ou cinq pièces à rez-de-chaussée et un jardin, qui joint l'utile à l'agréable, puisqu'on peut y trouver l'occasion d'exercer ses goûts d'horticulteur, et aussi quelques légumes frais et un peu d'ombrage, qu'on chercherait vainement ailleurs. Toutes ces maisons forment l'enceinte régulière d'une grande place, qui a

reçu le nom de place Champollion, et dont le sol était encore jonché des débris d'un carrousel et d'un feu d'artifice destinés à célébrer la fête du 15 août.

Car on s'amuse à Ismaïlia; ici, on est plus près du Caire et d'Alexandrie qu'à Port-Saïd; on trouve plus facilement à réunir les éléments d'un bal ou d'un concert; on danse, on chante, on joue la comédie; on a pu même réunir jusqu'à dix-sept dames dans une soirée.

Plus loin, est le cinquième quartier de la ville franque, le plus rapproché du village grec; c'est le quartier des garçons, où les employés non mariés reçoivent de la Compagnie une maisonnette et un jardinet en rapport avec leurs besoins, officiellement moins considérables que ceux des habitants de la place Champollion, quoique ce soit peut-être le quartier le plus envahi par ce qu'on est convenu d'appeler le beau sexe.

Après avoir parcouru la ville franque, M. Ritt me conduisit au village grec, dont l'église se détachait sur un ciel pur et brillant; tout était calme et morne, tout dormait.

— Vous allez voir quel contraste dans le village arabe, qui, aujourd'hui vendredi, célèbre son jour de fête.

Le village arabe s'étend sur le bord du canal d'eau douce, non loin de la prise d'eau du canal de ceinture qui alimente l'usine Lasseron.

Sans retraverser la ville européenne, nous longeons

non pas les murailles qui la défendent, mais le désert qui la borde, tout en heurtant parfois du pied des sauvages qui dorment sur le sable, enveloppés dans leur couverture.

Une musique criarde, des chants rauques, des bouges infects et des taudis enfumés, une population misérable et à peine vêtue, voilà ce qui frappe nos yeux et nos oreilles.

Le samedi, 29 septembre 1866.

A 6 heures, je suis réveillé; M. Guichard me prête un cheval pour aller à El Guisr; M. Ritt me donne comme compagnon un employé de ses bureaux, improvisé cavalier; pour guides, nous avons deux saïs, d'après cette coutume générale en Orient, qui veut que les bêtes ne sortent jamais sans un conducteur.

Les chevaux sont à la porte de l'hôtel, mon compagnon est déjà en selle, et les saïs sont prêts, armés de leur badine.

Nous traversons Ismaïlia, et nous rejoignons le pont jeté sur le canal de ceinture; nous ne voyons plus de chemin tracé, nous n'avons d'ailleurs qu'à suivre les poteaux du télégraphe qui va d'Ismaïlia à El Guisr, et

qui de là communique avec Port-Saïd, Alexandrie et la France. A côté de cette suprême merveille du génie humain, de ce témoignage sublime de la civilisation, quelques tamariniers, modestes échantillons d'une végétation misérable, et puis le désert,

Sables que des sables prolongent,

a dit Victor Hugo. C'est la première fois que je me trouve en face de ce spectacle, et le contraste ne fait qu'en augmenter la grandeur.

On peut impunément ici se livrer à toutes les fantaisies hippiques; on n'a rien à craindre des voitures, rien à craindre pour les piétons; le plus grand malheur qui pourrait arriver serait une chute, mais le sable paraît si moelleux.

El Guisr, 8 heures.

Les rues et les maisons régulières témoignent assez que tout a été créé par des européens; les Arabes ont plus d'imagination.

Sans descendre de cheval, nous continuons notre excursion, pour aller jusqu'au chantier n° 6; là est le but et l'intérêt de la promenade.

Hier déjà, je suis passé au pied de ces talus qui constituent la tranchée du seuil d'El Guisr.

Les contingents de fellahs ont commencé le travail, en creusant une rigole de 8 mètres, destinée à assurer une communication entre Port-Saïd et Ismaïlia et à faciliter le transport du matériel.

Après eux, il fallut faire de la rigole le canal maritime, et pour cela lui donner à la fois sa largeur et sa profondeur. A M. Couvreux, fut confiée la mission d'attaquer la berge, à MM. Borel et Lavalley, celle de creuser le chenal.

M. Couvreux a employé d'abord et emploie encore sur quelques points le terrassement à main d'hommes, et le chargement dans des wagons qu'une locomotive entraîne péniblement, en longue file, sur des plans inclinés, étagés dans la tranchée parallèlement au canal, qui déversent dans le désert toute cette masse encombrante, et qui redescendent ensuite.

Mais la nécessité de remanier les sables à la pelle, de les charger sur les wagons, et finalement d'occuper beaucoup de bras étaient autant de difficultés, aggravées encore par le départ des corvées; quant aux ouvriers européens, il ne fallait pas y songer : le climat, quoique très-salubre, use vite des hommes qui travaillent à la tâche et qui ne savent pas ménager leurs forces; de plus, de simples terrassements ne peuvent pas leur donner un salaire assez élevé pour être rémunérateur.

Il fallut donc encore recourir aux machines, et l'excavateur à sec fut inventé.

Cet engin est une drague qui, au lieu de manœuvrer au milieu du chenal s'appuie sur la berge, et qui, au lieu de plonger dans la vase, semble découper en tranches les couches de sable du désert. Les godets servent toujours à élever les déblais, et à les jeter dans les wagons. Il y a là une économie considérable dans la main-d'œuvre.

Nous descendons en suivant les plans inclinés jusqu'au bord du canal, pour mieux voir le travail: du sommet à la base du talus, tout est bruit et mouvement.

Revenus au faîte de la berge, nous apercevons sur la droite du canal, c'est-à-dire sur la rive où nous sommes, les vestiges de l'ancien canal de Nechao, et, plus loin, quelques collines sans nom. — De l'autre côté du canal, se déroule le rideau des petites montagnes et des plateaux de l'Arabie Pétrée qui se continuent jusqu'à Suez, et à la base desquels s'étendent les dunes sablonneuses du désert d'Etham.

Mon cheval, qui n'a sans doute pas beaucoup voyagé, s'habitue difficilement au bruit des locomotives : il prend peur et s'élance à toute vitesse, pendant quelques minutes, sur ce sable ; mais il enfonce, et il ne tarde pas à se calmer.

Le soleil montait à l'horizon, et les voiles et couffis dont nous nous étions garanti la tête ne nous protégeaient plus suffisamment. Nous revenons sur nos pas, en suivant les rails qui courent dans toute l'étendue du chantier Couvreux, et qui viennent aboutir aux ateliers de réparation situés à l'entrée d'El Guisr; car, de même que la vie de l'homme s'use vite, sous ce soleil brûlant, le matériel est facilement hors de service, dans cette atmosphère de poussière.

El Guisr est moins qu'une ville et plus qu'un campement; il y a ici un organisation complète : télégraphe, poste, agence des transports, bureaux de l'ingénieur de la Compagnie et de l'ingénieur de l'entreprise, magasins, logements des ouvriers : tout cela en matériaux légers, parce que c'est un besoin provisoire à satisfaire pendant la durée des travaux; il y a une

église et une mosquée; il y a même, je l'ai du moins entendu dire, un musée d'Histoire naturelle: mais rien de tout cela n'attire mon attention, et pendant les quelques instants qui nous séparent du déjeûner, je vais faire une visite à M. de Gioia, ingénieur de la division centrale des travaux, — une visite intéressée — car je lui demande la permission de me promener dans son jardin, qui passe à juste raison pour une merveille.

L'eau et le soleil sont tout dans la vie de la plante: le soleil, il n'était pas besoin de l'aller chercher bien loin; l'eau fut apportée par l'usine Lasseron: et depuis, le luxe de la plus splendide végétation s'épanouit comme par enchantement dans les parterres de ce petit paradis, conquis, à deux pas du désert, par l'intelligence humaine. Il y a là de quoi rendre fou un botaniste de profession; sur un mètre carré, un pin, un peuplier et un bambou, c'est-à-dire la flore de la Norwége, de la France et de Bourbon: tout cela vit en bonne intelligence, grâce à l'eau et au soleil. Il faudrait être un coloriste par la plume ou le pinceau pour exprimer tout le charme de ce curieux assemblage.

Partout le vert feuillage, partout la fraîcheur, et cela, grâce à un bassin construit au milieu du jardin, grâce aux rigoles qui coupent les plates-bandes et que l'on ouvre et que l'on ferme à certaines heures pour les besoins de l'arrosage. C'est ainsi que les Arabes pratiquaient autrefois leurs irrigations, comme

j'ai pu en juger par les ruines qui subsistent dans la Véga de Grenade, où le système était appliqué en grand; c'est encore ainsi que le font les Arabes de la basse et de la haute Égypte.

Dans un coin du jardin, je vis deux gazelles, aux grands yeux doux et tristes, aux cornes gracieuses, à la tête intelligente, aux jambes fines; on s'en était emparé tout récemment par un stratagème qui ressemble assez à la chasse du faucon : un Arabe prend avec lui sur le dromadaire un guépard, approche autant qu'il peut du troupeau de gazelles, et, dès qu'elles se sauvent, le lance à leur poursuite.

Tout en déjeûnant, — nous étions en assez nombreuse société, ayant accepté de prendre notre repas avec quelques employés de la Compagnie, — on vint à parler de danses et de danseuses, on raconta qu'il y avait en ce moment à El Guisr une troupe de bateleurs, qui, la veille, dans une représentation publique, avait exécuté quelques pas de caractère; désireux de saisir cette occasion pour voir la fameuse danse de l'abeille ou danse du ventre, je les envoyai chercher, et dans une petite salle de l'hôtel, je me donnai le luxe d'une fête improvisée pour moi et tous nos compagnons.

Après les premiers préparatifs, du reste simplifiés par la nécessité d'aller vite, un orchestre primitif, com-

posé d'un tarabouk, d'un tambour de basque et d'une sorte de violon, préluda sur un mode lent et triste; puis le cliquetis des castagnettes de métal se mêla au bruit des musiciens et l'almée fit son entrée en agitant dans ses mains de petites cymbales.

Elle est voilée et vêtue d'une gaze diaphane, que renforce mal çà et là une écharpe bariolée de couleurs éclatantes et nouée négligemment.

— Voici l'abeille, voici l'abeille. — C'est là ce qu'elle chante, me dit mon voisin; car les almées sont à la fois des danseuses et des chanteuses.

Elle commence d'abord par jouer nonchalamment avec l'insecte qui est supposé avoir effleuré sa peau, et qui l'amuse, elle fait voltiger son écharpe, et se drape dans les plis transparents; puis, lorsqu'aux accords monotones des instruments succède un mouvement redoublé, une mesure plus vive, qui finit dans un long crescendo, elle cherche cet hôte acharné, s'impatiente et s'emporte, laisse tomber son voile, son écharpe, sa ceinture pour mieux le trouver; effrayée, énervée, elle se pâme dans les contorsions d'une frénésie extatique et ne s'arrête que, lorsque l'absence complète de costume ne se prêtant plus à un nouveau déshabillement, elle succombe à la fatigue qui a suivi le délire de la volupté.

Tout cela est joué, je le sais; mais il y a là une âpre poésie qui nous enivre.

Je fis la sieste sur la banquette de la salle à manger, et, lorsque je me réveillai, à trois heures, j'allai voir un de mes voisins de table, M. Cuv..., autrefois attaché à l'usine Lasseron, aujourd'hui artiste photographe, un type de bohême, perdu au désert; je ne pouvais manquer cette occasion d'enrichir de vues du canal ma collection.

Nous remontons à cheval, précédés de nos Saïs, dont l'un porte, autour du cou, en bandouillère, mon rouleau de photographies, et nous voilà suivant la grande rue qui s'ouvre en face de la maison de M. de Gioia et qui conduit au quartier arabe d'El Guisr, à la mosquée et au réservoir d'eau douce.

Le tracé du canal forme un coude, nous sommes toujours en face des chantiers Couvreux, et, après un temps de galop qui permet à nos chevaux de se livrer à toutes les excentricités de la fantasia arabe, nous arrivons aux chantiers de MM. Borel et Lavalley, et au chalet du vice-roi, c'est-à-dire, à l'intersection du canal maritime ouvert à la navigation et de la rigole d'Ismaïlia.

Le chalet est désert, il est mal entretenu et n'a jamais été habité, mais il est toujours admirablement situé. Il s'élève sur un monticule qui se rattache au seuil d'El Guisr, par conséquent au point central et culminant de l'Isthme.

Y a-t-il, sur le globe, un emplacement mieux choisi que ce promontoire, où nos chevaux étaient arrêtés, pour avoir pignon sur rue, et quelle rue? L'ouverture d'une voie de communication, comme on dit en matière d'expropriation, donne à cet immeuble une grande valeur et l'intérêt d'une position exceptionnelle.

Devant nous, à nos pieds, le canal maritime qui sera la grande route du commerce entre l'Europe et les Indes, et qui fera de l'Isthme, il y a quelques années encore solitaire et désert, l'un des plus grands centres de mouvement et d'activité du monde entier; la fourche à trois dents, formée par la rigole du plateau des Hyènes, qui se dessine dans le lointain, le déversoir qui conduit le trop plein du canal dans le lac Timsah, et la rigole d'Ismaïlia; entre les deux rigoles extrêmes, le lac Timsah, qui forme comme une longue dépression entre le seuil d'El Guisr et le seuil du Serapeum. Derrière, d'un côté, les lacs Amers et Suez; de l'autre, le lac Ballah, le lac Menzaleh et Port-Saïd.

Pour revenir au lac Timsah, qui s'étend devant nous, après avoir longtemps servi d'asile aux crocodiles, d'où son nom, il s'était desséché, et pendant de

longues années ce ne fut plus qu'un bas-fond sablonneux.

Comment rendre le lac navigable, c'est-à-dire y maintenir l'eau à la même hauteur que dans la rigole? Comment y faire passer les dragues pour les conduire jusqu'aux lacs Amers?

Pour y arriver, M. Lavalley eût l'idée ingénieuse de pratiquer l'opération inverse de celle qui se pratique à El Guisr et d'élever des berges par des remblais au lieu de creuser des tranchées par des déblais, d'inonder le lac Timsah, de former une mer intérieure et d'y laisser séjourner l'eau, assez longtemps pour rendre le sol plus mou, et le métamorphoser en une vase liquide : on pourra alors y faire entrer des dragues à long couloir, dont les godets entameront ce sable détrempé aussi facilement que les nappes boueuses du lac Menzaleh.

On n'avait d'abord reçu dans le lac que le trop plein de la rigole de 8 mètres, pour s'en débarrasser; aujourd'hui on prépare, à 100 mètres de l'intersection du canal d'Ismaïlia, un déversoir de 20 mètres de large, pour hâter le moment où les dragues pourront commencer à travailler.

Nous descendons au bord du canal, nous regagnons l'usine Lasseron qui alimente d'eau douce tout le

tracé du canal maritime et qui est un établissement de premier ordre au point de vue de son absolue nécessité, je ne me permettrais pas de le juger à un autre point de vue. Au désert la faim n'est rien, la soif est tout ; on peut se passer de manger plus facilement que de boire.

A Port-Saïd, pendant quelque temps, une machine distillatoire et des barques chargées d'eau douce venues à travers le lac Menzaleh suffirent ; mais on ne peut entretenir ainsi 15,000 hommes, et les tuyaux de l'usine Lasseron, que j'ai déjà remarqués hier, sont pour le tracé d'Ismaïlia à Port-Saïd ce que le canal d'eau douce a été pour le tracé de Suez à Ismaïlia, la condition première du travail, le moyen d'alimenter ce peuple d'ouvriers et ce monde de machines, de mettre à leur disposition cette grande quantité d'eau dont ils ont un égal besoin, et que ne pouvait remplacer l'eau salée du canal maritime.

Une pompe à feu aspire l'eau dérivée du canal de Zagazig par un canal de ceinture, qui s'ouvre en aval d'Ismaïlia, contourne la ville et vient déboucher ici ; elle refoule cette eau dans des tuyaux de fonte de 15 centimètres de diamètre qui sont placés à ciel ouvert et se continuent jusqu'à Port-Saïd. Il n'y a aujourd'hui qu'une seule ligne de conduite, mais les tuyaux ne restent pas toujours découverts ; ils sont souvent cachés par le sable mobile du désert, et souvent aussi surchargés d'une masse assez considérable

pour se crever; on a établi de place en place des regards destinés à faciliter la recherche et la réparation des avaries; mais ce n'est pas assez : on installe en ce moment une seconde machine à vapeur de la force de 50 chevaux et une seconde conduite qui suppléera à la première en cas d'accident, car si l'eau venait à manquer, si les réserves établies à chaque station dans d'immenses caisses de tôle qui contiennent la provision d'eau de plusieurs jours s'épuisaient, tout s'arrêterait, comme sous la baguette magique d'un mauvais génie.

Nous visitons l'usine sous la conduite de M. Pierre, et je regrette que mon incompétence m'ait privé du plaisir d'apprécier en détail la puissance ingénieuse de ces machines.

Nous visitons aussi le jardin, qui forme un magnifique pendant, quoique plus grand, au jardin de M. de Gioia, à El Guisr. Nous admirons le lotus au doux fruit, qui fait oublier la patrie, et dont Hérodote, les hiéroglyphes et les médailles nous ont conservé les légendes; aujourd'hui comme autrefois, il sert à l'alimentation. Nous sommes témoins d'un curieux phénomène; une quantité prodigieuse de petits poissons s'étaient précipités dans les conduits d'aspiration; ils remplissaient tous les bassins du jardin; beaucoup avaient été coupés et broyés et formaient une sorte de bouillie; beaucoup vivaient encore et frétillaient au soleil, ayant traversé sans accident les ténèbres et les

impasses de la machine; c'était une nouvelle méthode de pêche. On en fit une distribution générale, et le reste fut enfoui dans une grande fosse, à cause de la difficulté de les conserver et des dangers de la putréfaction.

Ismaïlia.

Nous rentrons à Ismaïlia par le village grec, où vit un peuple de marchands, qui approvisionne la ville européenne, et nous terminons notre promenade par une visite au chalet de M. Voisin, dont l'élégance et le confortable ferait presque souhaiter d'être employé dans ses bureaux.

— Sauf la patrie absente, ajoute mon compagnon.

Au dîner, je retrouvai M. Ritt, et les travaux du canal firent tout naturellement le sujet de la conversation.

— Le succès de l'entreprise doit beaucoup à la marche suivie dans l'organisation des travaux; si M. de Lesseps avait voulu commencer par un bout et marcher pas à pas devant lui, il ne serait jamais arrivé à aucun résultat; au contraire, il entame le canal partout

à la fois, à la Quarantaine, à Chalouf, à Timsah, à El Guisr, à El Kantara, à Port-Saïd; il s'impose comme une force vive, appuyée sur une armée de travailleurs, avec laquelle il fallait compter; c'est ainsi que, dans le siége d'une ville, un général ne dirige pas l'attaque sur un seul point, mais sur plusieurs en même temps, certain qu'il sera plus difficilement délogé de toutes les positions qu'il a prises, que du poste unique où il aurait concentré toutes ses ressources.

Lorsque l'ordre arriva d'évacuer les travaux dans un court délai, nous demeurâmes sans bouger; nous nous appelions légion.

— Il semble que rien ne soit encore fait et que, du train dont nous avons marché, nous ne soyons pas près de voir la fin ; mais il faut se rendre compte que, sans les machines, qui donnent un travail régulier et qui ne sont soumises ni aux épidémies, ni aux caprices du vice-roi, on ne pouvait pas aller aussi vite que nous le désirons tous : aujourd'hui on calcule approximativement à quelle époque le travail sera terminé.

Une autre cause de retard, c'est la nécessité où s'est trouvée la Compagnie de tout créer au milieu du désert, et d'assurer le succès de l'entreprise par de longs et dispendieux travaux préparatoires: je citerai comme

exemples, le canal de Zagazig, qui amenait à Ismaïlia l'eau douce en janvier 1862, l'usine Lasseron et le canal d'eau douce.

Au canal d'eau douce, il a fallu employer un personnel considérable, et, s'il n'avait été la condition première de l'entreprise, je dirais qu'il n'a pas, en lui-même, d'une façon directe et immédiate, contribué à l'avancement des travaux. Mais il était destiné à donner de l'eau en abondance aux travailleurs et aux machines, à ravitailler les campements de contingents, à établir une communication facile là où le désert ne permettait pas d'ouvrir une route et à conduire jusqu'à Suez le matériel qui arrivait d'Europe et qui autrement n'aurait pu être transporté sans de trop grands frais. Notez que le canal a une longueur de 89 kilomètres sur une largeur de 15 mètres, et une profondeur de 2 mètres.

Il fallait plus encore; la Compagnie a été obligée de construire l'hôtel, où nous nous trouvons en ce moment; elle devait loger les employés qui arrivent et dont la maison n'est pas encore prête, héberger ceux qui sont de passage, se rendant de Port-Saïd à Suez, enfin donner une hospitalité aussi satisfaisante que possible aux voyageurs qui nous font l'honneur de visiter nos travaux. On aurait payé pour trouver un hôtelier; on se contenta de demander un loyer de 100 francs par mois; depuis on en a élevé singulièrement le taux. C'est un signe de prospérité. En France, on dit que les

loyers augmentent; ils n'augmentent pas aussi vite qu'au désert; mais en tout cas, le maître de l'hôtel ne se plaint pas, et ne cèderait pas volontiers sa place.

— La morale de tout ceci, c'est une foi vive dans le succès de l'entreprise. Et je vous en félicite.

Il est tard, quand nous nous séparons: M. Guichard a bien voulu s'occuper de mon départ pour demain, il a envoyé deux chevaux coucher au relai du seuil du Sérapeum, il a donné l'ordre de préparer une dahabieh qui me permettra de les rejoindre; là, je prendrai un cheval pour monture et sur l'autre j'installerai mon bagage; j'irai dans cet équipage jusqu'au kilom. 45, en m'arrêtant au kilom. 33, pour déjeûner avec M. Larousse, et, à l'Ecluse du kilom. 45, je trouverai un canot qui me viendra chercher de Suez, où j'arriverai dans la nuit.

Sur le Canal d'Eau douce, le dimanche, 30 septembre 1866.

La dahabieh m'attendait à 6 heures; j'ai pour moi 5 hommes et 2 mulets; je voyage presque comme un lord, et je crois que dans notre siècle de chemins

de fer égalitaires, c'est une mode un peu perdue; il faut venir bien loin pour la retrouver.

Nous passons à peu de distance d'Ismaïlia, devant la prise d'eau de l'usine Lasseron, et nous suivons le canal de Zagazig qui s'alimente à la branche Tanitique du Nil, comme il alimente lui-même le canal d'eau douce, et qui relie Ismaïlia au chemin de fer d'Alexandrie au Caire.

La vallée que traverse le canal est perpendiculaire à la vallée de l'Isthme: c'est le sol le plus fertile de l'Egypte, c'est l'ancienne terre de Gessen, que Joseph fit donner aux Israélites; au centre, se trouvait Tell el Kebir, un domaine de 10,000 hectares, que la Compagnie du canal avait achetée au vice-roi, et qu'elle lui a recédée, moyennant 18 millions.

Nous arrivons au point où le canal d'eau douce se soude perpendiculairement au canal de Zagazig.

En même temps que la dahabieh change de direction, il faut que les mules changent de berge : les saïs sont bien vite à l'eau pour faire traverser le canal aux bêtes qui remorquaient la dahabieh et nous entrons

dans le canal d'eau douce construit pour le compte de la Compagnie par les contingents fellahs.

Les bords du canal en contre-bas des berges ont été plantés de tamariniers et de roseaux qui maintiennent les terres et empêchent les éboulements; mais ne sont-ils pas eux-mêmes un danger, lorsqu'ils envahissent le canal jusqu'à arrêter la corde de remorquage?

---

9 heures, seuil du Sérapeum.

Je dois quitter la dahabieh, qui ne peut aller plus loin : les écluses sont fermées, en raison du curage que le vice-roi, devenu propriétaire du canal, fait exécuter, car il s'est chargé de l'entretenir et a promis d'en laisser la jouissance à la Compagnie, pendant toute la durée des travaux.

Heureusement que, pour continuer ma route, je vais trouver les deux chevaux de M. Guichard.

En attendant que tout soit prêt, je vais avec la dahabieh jusqu'aux chantiers du Seuil, qui s'élève à 12 ou 15 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je voulais voir de près les ruines du monument per-

sépolitain retrouvé sous les sables du désert, et surtout les travaux, qui, là, comme au lac Timsah, consistent à inonder, au moyen du canal d'eau douce, les dépressions profondes du sol, pour permettre aux dragues de fonctionner. On craignait que les infiltrations du sable et l'évaporation de l'eau sous un soleil brûlant n'en fissent autant de tonneaux des Danaïdes, mais toute appréhension dut se taire, lorsqu'on vit le sol contenant des particules calcaires se mêler au limon du Nil et former comme un mastic imperméable.

Je reviens au bord du canal d'eau douce. Mon cheval était sellé et mon saïs dispos; mais le second cheval, celui qui devait porter mes bagages, manquait au rendez-vous, et force me fut de partir, en laissant ma valise, derrière moi, à la garde de l'agent du transport; je demandai qu'elle fût acheminée vers Suez par la première occasion qui se présenterait.

Me voilà chevauchant sur la berge, précédé du saïs. J'avais bien besoin de lui : il y avait trève chez les fellahs chargés du curage, et c'est sur la berge qu'ils se reposent en plein soleil.

Il est vrai que les fellahs ne devaient plus travailler au canal et que les contingents avaient été supprimés à la Compagnie, par suite de réclamations fon-

dées sur les apparences d'un juste sentiment de philanthropie, au fond sur la réalité d'une jalousie mesquine : mais du moment où ce n'est plus une Compagnie française qui se sert des corvées, tout est pour le mieux, et le vice-roi peut exploiter comme bon lui semble 15,000 fellahs : 15,000, c'est le chiffre; exploiter, c'est le mot, car si la Compagnie payait les fellahs en monnaie ayant cours, le vice-roi ne les paie qu'en coups de courbatche.

Quoi qu'il en soit, l'eau doit s'écouler presque entièrement dans l'intervalle qui sépare deux écluses, avant que le travail qui s'exécute avec les mains et les couffins puisse commencer; aussi les fellahs se livrent-ils à toutes les douceurs du farniente le plus complet.

Les uns, sans s'inquiéter de savoir qui passe ou ne passe pas, oubliant tout vêtement et toute pudeur, font leurs ablutions dans une eau limoneuse avec toute la ferveur pieuse des musulmans, et tout le sans gêne brutal des sauvages; ils montrent

Tout ce que dérobe
Voile ou robe.

Ailleurs, ils seraient arrêtés, en raison de la simplicité adamique de leur costume, au nom des ordonnances municipales et des lois les plus élémentaires de la décence; mais ici il n'y a pas de gendarmes.

Les autres, étendus sur la berge, dorment, ou me

regardent passer avec de grands yeux étonnés et des rires moqueurs; ils ne bougent pas, avant que le saïs les ait fait lever en les frappant de sa badine; ils se laisseraient plutôt écraser; ils disent peut-être : Allah Kerim (Dieu est grand) et ce fanatisme aveugle, cette idée constante de l'intervention perpétuelle de la Providence et de la destinée, dans les moindres actes de la vie, dans l'abstention même de toute précaution, leur permet de tout abandonner au hasard, sans que personne ait rien à se reprocher.

J'avais hâte d'arriver au kilom. 33; j'espérais y trouver un bon accueil et une tente où me reposer à l'ombre; je pressais l'allure de mon cheval; quant à mon saïs, qui n'était peut-être pas de mon avis, mais avec qui toute conversation m'était interdite, il me faussa la compagnie, soit fatigue, soit désir de partager avec les fellahs les douceurs d'une ablution matinale.

..... L'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour.

Je continuai seul ma route, sans écraser personne, et sans me tromper de chemin : je n'avais qu'à suivre la berge et le bord du canal; mais je trouvais ce trajet un peu long et un peu triste : je ne pouvais communiquer avec le monde extérieur autrement que par les poteaux :

de kilomètre en kilomètre, ils m'indiquaient la distance que j'avais parcourue et celle qui me restait à parcourir.

---

11 heures, kilom. 33.

C'est un campement en plein désert; c'est là que vit sous la tente, la commission dite du curage, qui a pour chefs Ali-Bey, délégué par le vice-roi et M. Larousse, ingénieur de la division de Suez au service de la Compagnie.

L'agent des transports fut surpris de me voir arriver seul, sans le saïs.

— Le saïs doit être derrière moi : il m'a quitté, il y a une heure, je ne sais où et je ne sais pourquoi; mais en tout cas, le cheval appartient à la Compagnie; prenez-le et faites-en ce que bon vous semblera. Je repartirai vers Suez, lorsque la chaleur du jour sera tombée. En attendant, dites-moi où est la tente de M. Larousse.

— Là-bas, à l'extrémité du campement; elle porte à son sommet une bordure bleue.

Je suivis la direction indiquée, au milieu d'une solitude que justifiait la chaleur; d'ailleurs, tout cicerone eût été inutile; j'arrivai enfin.

— M. Larousse, s'il vous plaît?

— Il est parti en tournée ce matin, et ne rentrera pas avant 5 ou 6 heures.

— En son absence, à qui pourrais-je m'adresser, pour obtenir la permission de prendre place à cette table que j'ai vue dressée sous une tente, en traversant le campement?

— Je n'ai pas le pouvoir de vous inviter, et je doute que ce soit possible, d'abord parce que c'est la table des Effendis du Bey, et ensuite parce que nous sommes rationnés pour les provisions; ici, ce n'est pas comme en France, où, lorsqu'il y en a pour dix, il y en a pour onze.

— Ce ne sont pas des Turcs, après tout, que ces Effendis; si j'allais les voir, peut-être m'inviteront-ils?

— Voyez-vous la tente où flotte le pavillon égyptien, c'est là que vous devez vous adresser.

Je retraversai le campement d'un bout à l'autre; je déclinai à la première figure humaine qui se présenta à moi mes titres, et j'exposai ma requête. J'aurais parlé chinois, qu'on ne m'aurait ni mieux ni plus mal compris, car je n'étais pas compris du tout; les gestes de mon interlocuteur me firent voir que j'étais comme Ovide, au milieu des Scythes, un barbare, parce que je n'étais pas entendu de lui, mais son sourire aimable éloigna de mon esprit la pensée de toute mauvaise intention, et me donna courage.

Je me hasardai alors à renouveler ma demande, en invoquant quelques bribes d'anglais dont le souvenir remontait à mon enfance, et je vis aussitôt sortir de la

tente un jeune homme qui me répondit, dans la même langue, que le Bey n'était pas visible, mais que ma qualité de touriste et de Français m'assurait un accueil favorable, malgré l'absence de M. Larousse, et que si je voulais attendre l'heure du déjeuner, je pouvais compter sur l'hospitalité que le désert permettait d'offrir.

Je me retirai, tout en remerciant la langue anglaise du service que je lui devais, là où la langue de mon pays me laissait dans l'embarras : cela pouvait froisser mon amour-propre national, mais la bonne fortune qui m'arrivait me paraissait bien autrement précieuse que le sentiment exagéré d'un chauvinisme hors de saison.

A table, j'avais faim, mais j'avais surtout soif : je ne voyais que la gargoulette classique et je m'estimais encore heureux, en pensant que l'eau est une boisson dont la fraîcheur et la pureté sont proverbiales en Orient, que c'est là le luxe ordinaire des grands festins; ne dit-on pas que si Mahomet avait connu l'eau du Nil, il n'aurait pas quitté la terre et aurait demandé à Allah une vie éternelle pour savourer toujours ce nectar? Ne dit-on pas que le Sultan, le Commandeur des Croyants, s'en fait expédier à Constantinople? Sans être le Prophète ni le fils du Prophète, je me promettais un grand plaisir. Mais quel désenchantement! je

ne vis couler dans mon verre qu'une eau, où je crois volontiers que tous les fellahs que j'ai rencontrés ce matin se sont baignés, une eau qu'aucun filtre n'a pris soin de débarrasser des matières solides qui la surchargent : si encore elle n'était que bourbeuse, mais elle n'est même pas fraîche.

Je fis sans doute une grimace significative, car mon voisin (celui avec qui j'avais parlé anglais, et qui avait étudié la médecine à Edimbourg) me dit :

— Vous n'avez certainement pas les mêmes raisons que nous pour ne pas boire de vin, et vous seriez peut-être désireux de couper l'eau que nous devons, faute de mieux, puiser au canal.

J'avoue que je n'étais pas encore assez musulman pour refuser une offre aussi gracieuse, et j'acceptai : mais seul je fis fête à la bouteille qui me fut apportée, tout en surprenant parmi les convives quelques regards d'envie mal dissimulés, et qui me donnèrent à penser que, sans la présence d'un giaour, ils seraient moins scrupuleux observateurs de la loi du Prophète.

Cependant les plats circulaient : tout occupé que j'étais de répondre aux questions de mon voisin, et de faire honneur au déjeuner, je ne remarquai rien, sinon la façon dont on dépèce un poulet, en tirant chacun un morceau avec les doigts : je ne voulus pas paraître impoli ou ridicule, et je suivis l'exemple qui m'était donné par tous les convives.

Après le café, mon voisin me conduisit dans la tente de M. Larousse et m'y installa pour faire la sieste.

---

3 heures.

Je me réveille; je quitte la tente, en y laissant pour M. Larousse ma carte de visite comme un remerciement de la bonne hospitalité que j'avais reçue, comme un regret de ne pouvoir demeurer plus longtemps, et je vais demander des nouvelles de mon cheval et de mon saïs.

Le saïs est arrivé depuis une heure : il dort; je lui fais donner l'ordre de seller mon cheval, et nous nous mettons en marche pour le kilom. 45, où je compte trouver le canot, qui, d'après M. Guichard, a dû m'être envoyé de Suez.

A droite, les premières pentes du Gebel Geneffe que longe le canal d'eau douce et au pied duquel s'étend le campement du kilom. 33 ; le sol est plat et sablonneux, mais déjà plus résistant, formant même comme un véritable gravier par la masse de petits cailloux qui le couvrent.

A gauche, les lacs Amers : ils se divisent en deux parties, le grand lac, qui a 25 kilom. de long sur 8 à 10 de large, et le petit lac, qui a 15 kilom. de long sur 3 à 4 de large : leur ensemble forme une superficie d'environ 15,000 hectares.

Le canal maritime doit traverser les lacs Amers dans toute leur longueur : et le procédé de creusement sera comme pour le lac Timsah, l'inondation par l'eau de la Méditerranée, puis le dragage.

Pour abréger le chemin, et pour éviter un coude formé par le canal d'eau douce, mon saïs me fait quitter la berge, et prendre à travers le désert, ou plutôt à travers les lacs. Je n'ai garde de m'aventurer loin de mon saïs : je le suis, je ne vois plus les poteaux du télégraphe qui me guideraient en son absence et je redoute les sables mouvants, qui, dit-on, rendent dangereux le passage en dehors des sentiers connus.

Toute végétation a disparu : la mer a passé là ; la nature du sol, formée de couches de sel marin, qui se mêlent au sable et à l'argile, et qui atteignent en certains endroits une épaisseur de plusieurs mètres ; le dépôt de débris coquilliers, qui révèlent au savant la faune de l'océan Indien, tout cela atteste que, à une époque géologique plus récente que celle où les conti-

nents se sont réunis, les eaux de la mer Rouge venaient remplir cette extrême baie du golfe. Le terrain est irrégulièrement déprimé; il est couvert, en certaines saisons, de lacs temporaires qu'y créent les eaux de la pluie; par ce temps de sécheresse, il n'est que raboteux; sous les pas du cheval, il résonne et craque, comme les glaçons friables d'un ruisseau congelé : on croirait entendre :

> Sous les cailloux blancs, les écailles crier
> Sous le ventre des crocodiles.

---

5 heures, kilom. 45.

Voici l'Ecluse à partir de laquelle, en allant vers Suez, l'opération du curage est terminée, et la navigation redevient libre. Le canot qui doit venir à ma rencontre, n'est pas encore arrivé : il n'est même pas signalé.

Heureusement, il y a là un campement de fellahs, non pas oisifs, comme ceux que je vois depuis ce matin, mais en plein travail; ils grattent la berge de leurs doigts crochus comme les dents d'un râteau, ils emplissent avec leurs mains repliées, le couffin qui contient la valeur d'une pelletée de terre, ils le placent sur leurs épaules, ou le portent devant eux; ils remontent le talus, en laissant tomber en route la moi-

tié de leur fardeau et se déchargent du reste dans le désert. On dirait une fourmilière : ils sont 1,500 hommes sur une étendue de 300 mètres ; pressés, serrés les uns contre les autres, comme en un tas, ils doivent se gêner réciproquement ; la science de l'ingénieur est ici encore dans l'enfance : mais on se prend à penser à la puissance d'un effort même minime multiplié par un nombre considérable de bras, et on se souvient que l'Egypte ne doit pas à d'autres procédés les Pyramides et le canal Mahmoudieh. Un Saint-Simonien n'a-t-il pas dit que le travail en commun centuple le produit?

Les fellahs, il faut leur rendre cette justice, ne s'arrêtent jamais : ils vont toujours, encouragés, moins peut-être par une ardeur naturelle, que par les coups de courbatche, qui leur sont distribués à tout propos, et même hors de propos.

A l'extrémité du campement, je vois donner la bastonnade.

Voici le fait.

Un fellah avait dérobé aux ouvriers européens attachés à l'Ecluse une assiettée de riz ; le larcin venait d'être découvert, et le coupable arrêté : la procédure est simple, l'instruction expéditive, et la justice n'attend pas longtemps la réparation qui lui est due.

Le voleur commence par protester de son innocence ; je comprends ses gestes, et je me fais expliquer, par l'agent des transports qui m'avait accompagné, ses paroles : il invoque les choses les plus sacrées, il jure par la vie de sa victime et celle de ses enfants, par sa croyance au Prophète et son espoir de la vie future, que la faute devait être rejetée sur le diable et les génies.

On le fouille; on trouve le corps du délit caché dans une poche ménagée sous sa chemise; sans autre forme de procès, on le condamne à recevoir la bastonnade, et on se prépare à exécuter sur place la sentence. Forcé de céder devant l'évidence et sachant que toute résistance, non-seulement est inutile, mais de plus est contraire à ses principes religieux, il se couche à plat ventre ; deux aides lui attachent les pieds par des courroies sur un bâton qu'ils maintiennent aux deux extrémités à la hauteur de la ceinture; un troisième, vigoureux gaillard à la haute stature, aux bras bien musclés, lève et laisse tomber dix fois un nerf de bœuf, qui résonne en coups secs sur la peau calleuse de la plante des pieds, comme sur une plaque de métal.

Le pauvre diable ne souffle mot : et quand l'opération est terminée, il se redresse lestement, et se dérobe aussi dégagé dans sa marche que s'il sortait du bain.

— Il ne paraît pas qu'il ait beaucoup souffert.

— Non, l'habitude de marcher pieds nus dès l'enfance endurcit le cuir de ces sauvages, jusqu'à leur faire une épaisse semelle.

— Néanmoins, pour une assiettée de riz, le châtiment me paraît bien dur, et hors de proportion avec la faute.

— Peut-être : mais ce n'est jamais un objet de plus de valeur que volera le fellah. Vous pouvez lui confier votre montre, votre porte-monnaie, sans aucune crainte : il ne vous les dérobera pas : il ne peut pas les avoir légitimement en sa possession, il ne peut pas les acquérir, d'abord faute d'argent pour les payer, ensuite, au désert, faute de marchand pour les lui vendre; il ne peut pas davantage s'en débarrasser utilement. Mais du riz, du tabac, de la farine, outre qu'il peut se les procurer, par les moyens licites, il peut plus facilement encore faire disparaître ces objets de consommation journalière, après en avoir tiré tout le profit qu'ils sont susceptibles de donner.

---

7 heures.

Je reviens à l'Ecluse ; mon canot n'est pas arrivé; il est bien en retard ou je suis bien en avance; mais je commence à m'inquiéter de la façon dont en l'attendant je pourrai réparer mes forces. Tant que ma

curiosité était excitée, j'oubliais la fatigue; mais la nuit tombe, les fellahs se retirent, le silence se rétablit; plus rien à voir, rien à entendre; resté seul, je me souviens que je suis en route, depuis 6 heures du matin.

L'agent des transports m'offre de partager son dîner, en compagnie de quelques ouvriers occupés sous ses ordres à la réfection de l'Ecluse. J'accepte, n'ayant pas la liberté de choisir, et je fais honneur au menu tout pythagoricien, qui ne brillait ni par le nombre ni par la variété des plats : une soupe aux pommes de terre, une grillade de pommes de terre et d'oignons, et puis rien. Mais c'était offert de bon cœur, et puis l'appétit est un excellent condiment qui, surtout au désert, empêche de rêver aux dîners de Lucullus.

Mieux vaut être assis que debout, dit un proverbe arabe; mieux vaut encore être couché qu'assis, et après toute une journée passée en plein soleil, je commence à partager cette manière de voir. Mais comment mettre ce précepte à exécution, comment sortir de la théorie, pour arriver à la pratique ?

Si encore mon canot était là !

Je ne songeais pas à demander l'hospitalité aux fellahs, ni à dormir à la belle étoile.

Un des ouvriers m'offrit, il est vrai, de me reposer

sur un coin de matelas, dans la chambre où ils dormaient, à terre une vingtaine pêle-mêle ; mais je refusai : j'aurais préferé n'avoir d'autre lit que la table sur laquelle nous avions dîné et d'autre oreiller que ma couverture de voyage.

— J'ai mieux que cela à vous proposer, dit le chef éclusier : le coche de Suez a ici provisoirement, pendant le curage du canal, son point de départ et d'arrivée ; c'est un service quotidien et régulier ; régulier dans de certaines limites, puisqu'il touche au kilom. 45 entre 10 heures du soir et 4 heures du matin ; mais peu importe ; s'il repart, avant l'arrivée de votre canot, vous le prendrez, vous vous rapprocherez de Chalouf, ce sera toujours autant de gagné : s'il rencontre en route votre canot, vous pourrez facilement changer d'embarcation.

— C'est très-bien, mais en attendant ?

— Forcé de veiller sur la berge jusqu'au moment du départ du coche, je vous offre de vous retirer dans ma chambre et de vous étendre sur mon lit.

— Surtout, ne me faites pas manquer le coche.

— Vous pouvez compter sur moi, d'autant que je serai bien aise de me reposer, à mon tour, quand la consigne me le permettra.

---

11 heures du soir.

Je monte dans le coche ; je suis seul passager ; mais j'ai autour de moi un personnel assez nombreux : quatre arabes, occupés à la manœuvre, deux saïs conduisant les mules, qui sur la berge servent de remorqueurs. Pour mon usage exclusif, j'ai la chambre du coche et je m'installe de mon mieux sur la banquette de bois.

Le lundi, 1er octobre 1866, 1 heure du matin.

On me réveille; on me demande 2 fr. 60 pour prix de mon passage du kilom. 45 à Chalouf. Ce n'est pas cher, pour environ 30 kilom., mais j'aurais préféré qu'on attendît le débarquement pour m'adresser cette réclamation, sauf à me faire payer les intérêts de retard, et qu'on me laissât continuer mon somme.

Je ne profiterai pas de l'occasion pour décrire la solitude morne et triste du désert mêlée à l'obscurité de la nuit ; je sais bien que certains touristes, en pareille circonstance, se croiraient, malgré la difficulté,

dans l'obligation de dire quel est à cette heure l'aspect du paysage, vu d'un œil à demi fermé.

Je me rendors.

Tout-à-coup, j'entends s'ouvrir doucement la petite fenêtre, qui sert de communication entre la cabine et l'arrière du coche où se tient l'arabe chargé du gouvernail; je vois passer un bras noir et velu et après lui un bâton : instinctivement, je porte la main sur un petit revolver que j'ai dans la poche de mon pardessus, et qui m'avait servi à tirer quelques oiseaux sur les bords du canal; j'arme le pistolet; je sens aussitôt qu'il m'est arraché des mains, je le vois déjà tourné contre moi... Je me réveille à ce moment suprême; je me croyais mort; j'avais rêvé; personne n'avait bougé; seuls, la voix des saïs, le trot des mules, le bruissement métallique des joncs frôlés par la corde, le clapotement de l'eau fendue par la proue du coche, troublaient le majestueux silence du désert.

La fatigue avait brisé mes membres; mais la préoccupation de mon canot qui n'arrivait pas, de mon bagage que j'avais abandonné, le sentiment de la réalité de mon isolement avaient surexcité mon cerveau, et j'avais été le jouet d'un affreux cauchemar.

C'est cependant une bien douce sensation que celle

qui succède à l'horreur d'un danger fantastique; il semble qu'on ait conscience de sa résurrection.

---

3 heures du matin.

Je commençais à me remettre de cette émotion et j'étais déjà rendormi, lorsque cette fois, les Arabes envahissent la cabine : ils parlent, mais je n'entends rien de leur langage dont les sons rudes et gutturaux, et non le sens, parviennent seuls à mon oreille; je fais appel aux quelques mots que je connais et dont l'énumération n'est pas bien longue : « taïb Ketir, Mouch taïb, fi, mafisch, » mais je ne trouve dans cet arsenal, rien qui puisse venir à mon secours.

Je crois comprendre à leurs gestes qu'il me faut quitter le coche, et descendre à terre. Mais pourquoi? Où sommes-nous? Est-ce ici Chalouf?

Je mets la tête à la fenêtre : je distingue une écluse, aux lueurs d'une lanterne.

Incapable de parlementer et fatigué de ces réveils successifs, je fais voir dans ma réponse dont ils ne saisissent pas sans doute l'énergie, mais dont ils devinent certainement la pensée, que je suis bien décidé à ne pas quitter la place, sans de bonnes raisons.

Un nouveau personnage arrive : c'est encore un agent des transports de la Compagnie, cette providence

du voyageur, qui sert à la fois d'hôtelier et d'interprète; il s'exprime en bon français :

— Le niveau de l'eau dans le canal est trop bas, pour qu'il soit possible d'ouvrir les écluses, et le coche, ne continuant pas sa route, va repartir au kilom. 45; si vous ne voulez pas retourner sur vos pas, mais bien avancer vers Suez, il vous faut descendre à terre.

— Suis-je encore loin de Chalouf?

— Environ 8 kilomètres.

— Et comment puis-je me rendre à Chalouf?

— A pied, si vous voulez : le chemin est tout tracé, vous n'avez qu'à suivre la berge et les poteaux du télégraphe ; vous ne pouvez pas vous tromper.

— Mais n'y a-t-il pas d'autre moyen de transport?

— Eh bien, montez sur l'une des deux mules du coche; elles vont partir avec les saïs pour Chalouf, en emportant le courrier.

Il était 3 h. 1/2 du matin : rester à l'écluse, m'en aller à pied me paraissent deux alternatives également désagréables; quant à la troisième, je l'accepte faute de mieux.

Les deux saïs montèrent sur la première mule, et je montai sur la seconde, sans selle, sans étrier, sans bride même; il est vrai qu'elle était attachée derrière la première.

A chaque pas, je rebondissais sur la maigre échine de ma bête, et tout endormi encore, j'étais parfois obligé de m'accrocher au cou, pour ne pas tomber.

Le paysage me préoccupe peu, la brume du matin s'étend encore au loin, et l'horizon est indécis et vague ; ces masses noires que j'aperçois, sont-ce des arbres, des collines ou des flaques d'eau? Je ne sais.

Nous n'étions plus qu'à trois cents mètres de Chalouf; je voyais déjà avec bonheur se dessiner, à travers les premières clartés du jour, les cabanes du campement, et je me réjouissais par avance du repos que j'espérais y goûter, lorsque nous nous trouvâmes devant une saignée pratiquée perpendiculairement au canal, pour servir de débarcadère au matériel de MM. Borel et Lavalley: un bac a été disposé au milieu de l'eau et des planches inclinées sous un angle presque aigu, par suite du niveau des basses eaux, relient le bac aux berges.

Pour descendre, tout alla bien, et les deux mules toujours montées par les deux saïs et par moi, toujours attachées l'une derrière l'autre, glissèrent tout doucement et s'arrêtèrent sans encombre au milieu du bac. Mais pour remonter, ce fut bien autre chose : la première mule, qui portait deux cavaliers, essayait en

vain de se tenir sur la planche, où la terre et la rosée formaient une sorte de mastic, et retombait toujours, tandis que la mienne, calme et résignée, attendait que son tour vînt d'escalader le plan incliné.

Un des saïs se décide à descendre : d'un coup de fouet, il force la mule à tenter un dernier effort, mais la pauvre bête, plus courageuse que prudente, fait un faux pas, perd l'équilibre et tombe dans le canal avec le saïs et le sac des dépêches.

Et moi ! ma mule, toujours attachée, était attirée par la corde que sa compagne tendait en se débattant ; elle résistait, mais elle allait céder, quand, me laissant glisser en arrière le long de l'échine de la bête, je me retrouvai assis sur le bac, pendant qu'elle tombait dans l'eau.

J'en fus quitte pour me relever ; et abandonnant à l'un des saïs le soin de repêcher dans le canal, du reste peu profond, son camarade, les deux mules, et le courrier, je continuai, à pied cette fois, ma route vers Chalouf.

Kilom. 72, Chalouf, 5 heures et demie.

J'arrive à l'agence des transports, je donne la nouvelle de l'accident, et pendant que l'on va opérer le sauvetage, je reçois bon accueil de M. Laplane, à qui

j'étais recommandé par M. le comte Sala, dont l'aimable bienveillance me précédait partout et dont le nom m'était le meilleur passeport.

Tout en partageant son déjeuner du matin, je lui racontai mes aventures de la veille, et je lui demandai des nouvelles de mon canot.

— Je l'ai vu passer hier à 2 heures, et j'estime qu'il a dû arriver au kilom. 45 vers 7 ou 8 heures, en calculant la perte de temps nécessitée par le transport à bras sur la berge, puisque le niveau de l'eau ne permet pas d'ouvrir l'écluse.

— Je n'ai rien appris de tout cela, quoique au kilom. 33 l'ordre ait été donné aux arabes du coche d'arrêter tout canot qui nous croiserait.

— C'est que les saïs se seront endormis sur la berge ou bien que le canot aura coulé.

— J'étais donc destiné à prendre un bain, malgré moi.

Nous étions déjà en route pour traverser le campement, organisé sur le même plan que celui d'El Guisr, et pour aller au chantier de Chalouf, où 1500 ouvriers travaillent aux tranchées du canal maritime.

Des difficultés jusqu'alors inconnues dans le tracé de l'Isthme, que je suis depuis Port-Saïd, ont fait inventer un nouveau mode d'exécution.

On ne pouvait établir des lacs artificiels comme au Sérapeum, à cause de l'étendue considérable des dépressions, et de l'insuffisance du canal d'eau douce à les remplir.

On ne pouvait amener jusqu'ici la rigole maritime, puisqu'il fallait ouvrir la tranchée et organiser les chantiers sur tous les points du tracé.

D'ailleurs, il y a ici des bancs de rochers, les seuls qui aient été rencontrés entre Port-Saïd et Suez; ils s'allongent sur une étendue d'environ 100 mètres, et ont nécessité non-seulement le creusement à sec, mais encore l'emploi de la mine.

On enleva les premières couches de sable avec la pioche et la pelle, on continue le travail avec les mêmes outils, mais pour transporter les déblais au sommet des berges, on a établi sur le côté oriental de la tranchée, à 200 mètres de distance, des plans inclinés avec des rails : ceux-ci se rattachent aux lignes qui sillonnent le fond de la tranchée. Au sommet, une locomobile met en mouvement un chaîne sans fin, qui fait tout à la fois descendre les wagons vides et monter les wagons chargés, jusque sur la plate-forme d'où ils se déversent dans le désert.

Le lit aura 22 mètres de large ; on doit creuser ainsi jusqu'à 3 mètres, et la hauteur des berges dominera d'environ 5 mètres le niveau de l'eau : c'est donc ensemble 13 mètres de déblais.

Puis les dragues achèveront dans l'eau de donner au canal sa profondeur, lorsque le banc de roche aura disparu.

Un accident : un wagon se détache sur un plan incliné par la rupture du crampon, il descend avec la rapidité de l'éclair; un homme, un dalmate traversait les rails; il reçoit le coup en flanc, il est foudroyé; il n'a rien vu, rien entendu; il a le bras fracturé, la poitrine défoncée et le crâne ouvert.

Il y a cinq minutes, j'étais passé là.

En revenant sur les bords du canal d'eau douce, M. Laplane me fit remarquer, à l'extrémité des lacs amers, l'ancienne Cambysis avec son monument persépolitain qu'il a eu l'honneur de découvrir, et deux autres vestiges célèbres : l'un subsiste encore matériellement, l'autre n'est plus qu'un souvenir, gardé dans la mémoire des peuples.

Le premier, c'est le canal des Pharaons : la trace en a été respectée par l'action combinée des éléments, multipliée par les vingt siècles qui, depuis son creusement, se sont ajoutés l'un à l'autre, et une partie du lit (30 ou 40 mètres de large sur une lon-

gueur de 3 kilomètres) se confond, en face de Chalouf, avec le chenal du canal d'eau douce, qui n'a dans le reste du parcours que 12 à 15 mètres de largeur.

Le second, c'est l'itinéraire suivi par les Israélites quittant la terre d'Égypte; ils ont du traverser à cette place le canal des Pharaons.

En attendant que le coche de Suez fut prêt à partir, M. Laplane me proposa de me faire monter sur un dromadaire; j'avais exprimé à M. le comte Sala, le désir de connaître la monture du désert, et cet homme aimable avait bien voulu demander que, s'il était possible, il fût donné satisfaction à ma curiosité.

— Nous avons ici en ce moment deux jeunes dromadaires; je vous engage à profiter de l'occasion, d'autant plus que vous ne la retrouverez pas à Suez, et qu'au Caire vous aurez bien d'autres choses à voir. Mais vous êtes peut-être un peu fatigué de votre journée et de votre nuit.

— C'est vrai, mais pas assez, pour refuser de tenter ce nouveau mode de locomotion qui viendra s'ajouter à tous ceux que j'ai déjà expérimentés depuis 24 heures.

Le dromadaire fut amené, et le chamelier, imitant le bouillonnement saccadé de la gorge et le grognement plaintif qui sont habituels à l'animal, lui don-

nant en outre sur les jambes de légers coups de sa badine, lui fit plier les genoux, pour le mettre à la hauteur de la taille humaine.

La selle est en bois et couverte de peau ; elle encaisse, comme ferait un bonnet, la bosse du dromadaire et ne vacille pas.

Je laissai monter d'abord le chamelier pour prendre une leçon; puis, imitant ce que j'avais vu faire, je m'assis.

Aussitôt, le dromadaire se relève avec l'élasticité d'un ressort ; seulement, contrairement aux habitudes du cheval, il se dresse d'abord sur les jambes de derrière, puis sur les jambes de devant. Si je n'avais été prévenu, et si tout en tenant le pommeau de la selle, je n'avais eu soin de me pencher d'abord en arrière, puis en avant, je n'aurais pas pu résister à cette double secousse, et j'aurais infailliblement été lancé en l'air, en exécutant la plus jolie pirouette du monde.

Le dromadaire se met en marche : au pas, son corps semble composé de deux pièces parallèles, le côté droit et le côté gauche, qui avancent alternativement, comme les aiguilles dans un point de tricot; au trot, ce va-et-vient, par sa répétition rapide, dégénère en un balancement bizarre, brisé et brisant, qui imprime au corps un mouvement de rotation et de torsion : je sens comme un roulis intérieur qui ne laisse pas que d'être fatigant, je m'aperçois, en outre, que j'ai la tête à la

hauteur de celle de ma monture : tout cela n'était pas sans me causer quelque frayeur.

On avait beau chercher à me rassurer, on me disait qu'il y a grand avantage à être si haut perché, parce que l'air qui circule à cette distance du sol, est plus frais et plus agréable que celui qui rase le sable brûlant; on me disait que le dromadaire est un animal sacré, qu'on ne ne se fait pas de mal en tombant, et que d'ailleurs le sable est assez doux pour amortir le coup.

J'avais peur que le mal de mer, dont la traversée m'avait épargné les désagréments ne fût sur la terre ferme la récompense de ma curiosité : c'eût été humiliant.

Sur mon désir, le chamelier accourut, et à sa voix, le dromadaire docile au moindre commandement, s'agenouilla pour me laisser descendre.

D'autant que le coche de Suez était prêt, et qu'on m'attendait pour partir.

Le canal des Pharaons est à notre gauche, entre le canal maritime et le canal d'eau douce.

La berge a été coupée : c'est là que doivent passer les dragues de l'entreprise Borel et Lavalley qui iront rejoindre le chenal du canal maritime.

La plaine de Suez s'étend sur une surface d'environ 15 kilomètres : elle n'est supérieure que d'un mètre au niveau de la mer, et, à l'époque des grandes mers d'équinoxe, elle est couverte d'eau, qui la pénètre en outre par les infiltrations du sol : ce sont des lagunes.

Ici le premier travail de creusement du canal s'est fait à sec : il y a environ 350 ouvriers ; bientôt arriveront par Chalouf et par Suez des dragues qui marcheront en sens inverse, jusqu'à ce qu'elles se rencontrent.

A droite, Agueroud, et une dépression entre le Gebel Geneffe et le Gebel Attaka.

Une écluse marque l'extrémité du canal d'eau douce : elle est à 2 mètres au-dessus du niveau des plus hautes eaux, pour éviter l'envahissement de la mer : derrière, c'est la mer, ou plutôt un terrain plat, creusé d'un chenal, que la marée qui varie de 1 mètre 50 à 2 mètres, couvre et découvre incessamment en laissant après elle de grandes flaques d'eau.

Suez.

A quelque chose malheur est bon. Libre de tout bagage, je franchis plus à l'aise les marais et les dunes qui forment l'extrémité du port, je me dirige en droite ligne du côté du chemin de fer et du marché au blé, qu'entourent de hautes maisons blanches, aux bizarres

enseignes ; j'atteins enfin l'Hôtel anglais qui occupe la pointe extrême de la ville, à l'Est. C'est là que je dois descendre.

Cette fois, me voilà arrivé au terme de mon laborieux voyage à travers l'Isthme ; je ne suis pas fâché de me trouver dans un vrai hôtel ; mais j'ai presque honte de mon costume, et après avoir réparé autant qu'il était en moi le désordre de ma toilette, et satisfait aux exigences de mon estomac, n'osant sortir, j'envoyai prier M. Pala, directeur du télégraphe de l'Isthme, de venir me voir, pour lui demander des nouvelles de mon bagage, et accessoirement de ce fameux canot que je n'ai jamais rencontré.

— Je ne sais rien de votre bagage, mais je vais envoyer une dépêche sur la ligne pour m'en informer. Quant à votre canot je puis vous annoncer qu'il est au fond du canal, ou du moins qu'il y est allé ; un accident dont je ne connais pas la cause l'a fait couler à quelques kilomètres de Chalouf, et les reis, après avoir opéré le sauvetage, se sont reposés sur les berges, en laissant sécher leurs vêtements et l'embarcation.

Une heure après, M. Pala revenait me voir.

— Votre bagage est encore à l'endroit où vous l'avez abandonné hier, au seuil du Sérapeum, il y a trente heures.

— Je vous serai obligé de le faire diriger sur Suez à tout prix et au plus vite.

— Permettez-moi en attendant de profiter de notre égalité de taille pour vous prêter un habillement complet, qui vous empêchera de rester prisonnier dans votre chambre.

Il était trop tard pour aller bien loin. Je traverse le bazar, qui, m'a-t-on dit, donne une idée des bazars du Caire; c'est peut-être un parti pris, mais je crains que cette proposition ne soit vraie dans les mêmes limites que cet autre axiome : les boulevards de Melun annoncent les boulevards de Paris.

Aux ateliers des Messageries impériales.

250 ouvriers environ travaillent, soit à terre, soit à bord des bâtiments mouillés dans les rades, pour réparer les avaries que chaque voyage fait éprouver à la flotte de la Compagnie. Dans ce personnel, il y a beaucoup de Français : ils viennent de la Seyne à Suez, avec un engagement de trois ans, et trouvent ici un logement assuré à des conditions très-douces, et des appointements doubles de ceux qu'ils recevaient en France; il y a aussi quelques ouvriers chinois : ils ont été amenés en assez grand nombre par les paquebots des Messageries, on espérait les acclimater facilement, et utiliser tout à la fois leurs talents spéciaux dans les

arts manuels et la modicité de leurs prétentions comme salaires : cependant quelques-uns seulement sont restés : ils sont menuisiers et forgerons de leur état, laborieux et sobres par tempérament ; ils reçoivent 30 piastres par mois, et sont approvisionnés de riz et de thé par la compagnie des Messageries ; ils forment d'ailleurs une petite colonie à part et vivent entre eux.

Les magasins généraux contiennent un spécimen de toutes les pièces qui entrent dans la construction, l'armement et l'ameublement d'un navire, — et en outre, une machine Carré, qui fabrique la glace destinée à être chargée sur les paquebots de l'océan Indien et de la mer de Chine.

A l'hôtel Anglais, la cour reçoit le jour à travers un velarium qui garantit du soleil trop ardent et de la lumière trop vive ; elle est décorée d'arbustes verts, et meublée de tables recouvertes d'une étoffe rouge à fleurs : on dirait le jardin d'un café concert : elle est toujours pleine de voyageurs et d'indigènes, pour lesquels c'est un lieu de rendez-vous.

A table, la nourriture est très-exotique, à la fois indienne et anglaise, mêlée de kari et de pudding ; — derrière nous, des Indiens au teint cuivré, aux longs cheveux noirs et bouclés, aux robes blanches, se tiennent debout pendant le repas, et nous éventent.

Le soir, la ville est obscure faute d'éclairage, peu sûre, parce qu'elle est déserte d'honnêtes gens qui n'osent sortir et se tiennent chez eux, encombrée de cette populace internationale, malfaisante et malsaine, aux figures piteusement sinistres, aux airs impudemment provocants, que toutes les races déposent ici, comme les détritus que la mer en se retirant, laisse croupir dans les bas-fonds des ports.

On dit cependant que l'air est pur, et que Suez est un des points les plus salubres du littoral de la mer Rouge.

Le mardi, 2 octobre 1866.

Ma chambre donne sur la baie de Suez, et la mer a découvert une grande plaine de sable ; au loin, le bassin de radoub, construit par M. Dussaud, et la rade : c'est là que se passera ma journée.

M. Dussaud, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quinze jours, soit à bord du *Saïd*, soit à la quarantaine du Mex, n'est plus ici ; il est reparti déjà ; il est au Caire, afin de connaître le jour choisi par le Vice-Roi pour l'inauguration du bassin. En son absence, son neveu m'offre de me servir de guide.

Pendant que notre départ s'organise, je me promène dans le jardin qui entoure l'habitation, et je cause avec le jardinier qui ouvrait et fermait tour à tour de petites rigoles disposées pour l'irrigation.

— Avant le canal d'eau douce, ce jardin ne devait pas exister, lui dis-je.

— Ni celui-ci, ni un autre; la profession de jardinier à Suez était même inconnue.

Autrefois, c'est-à-dire avant décembre 1863, l'eau douce n'arrivait que puisée aux sources de Moïse et transportée par mer, ou puisée au Nil, et transportée du Caire jusqu'ici, d'abord dans des outres, à dos de chameau, puis dans des caisses de tôle, par le chemin de fer. Aussi, il n'y avait, ni ici, ni aux environs, aucune végétation, sauf quelques herbes égarées dans le sable : il fallait aller jusqu'aux sources de Moïse pour trouver des palmiers.

Aujourd'hui, l'eau douce est à la portée de tous, distribuée à domicile par les conduites qu'a établies la compagnie des Messageries impériales. Ce terrain, qu'il a fallu laver à grande eau pour le dessaler, produit tout ce qu'on lui demande : et cependant la rareté fait encore d'une planche d'épinards une merveille.

M. Ferdinand B... vient me chercher, et, tout en nous dirigeant vers le wagon qui doit nous emmener, il me met au courant de la question.

— Dans les mers des climats torrides, plus encore que dans celles de nos pays, la puissante fécondité de la nature développe, sur toute la partie immergée des coques de navires, une Flore et une Faune luxuriante et plantureuse, qui peut réjouir les naturalistes, mais qui fait le désespoir des administrateurs et des capitaines : ces algues et ces mollusques, par leur adhérence et la résistance qu'ils présentent, retardent a vitesse de la marche, occasionnent une perte de temps et une dépense plus considérable de charbon; il faut donc enlever tous ces appendices, il faut aussi quelquefois changer des pièces importantes, et ce double travail ne peut se faire qu'à sec.

Tant qu'il n'y avait pas de bassin de radoub entre la Seyne et Yoko-Hama, un navire, pour subir ces opérations indispensables, était obligé de rentrer en Europe, en doublant le cap de Bonne-Espérance, et de revenir par le même chemin. Pour éviter ces frais considérables de déplacement, la compagnie des Messageries impériales a voulu établir, à Suez, au point extrême des lignes de l'océan Indien et des mers de Chine, un bassin de radoub : elle a fait commencer le travail, puis a rétrocédé l'opération au vice-roi d'Égypte.

La plage de Suez est basse et plate : pour être as-

suré d'avoir toujours de l'eau, il fallait aller assez loin en mer, et c'est presque en pleine mer que le bassin a été creusé. Les besoins des travaux ont fait construire une jetée qui rattache le bassin à la côte, qui a servi au transport des matériaux et du personnel, et dont les rails, reliés aux rails du chemin de fer du Caire, conduiront jusqu'à bord les voyageurs et les marchandises.

— Jusqu'au jour où il n'y aura plus de transbordement, et où le canal maritime sera ouvert à la navigation.

La jetée a son enracinement à l'endroit même où se trouvait la maison habitée par Bonaparte pendant son séjour à Suez. Nous rencontrons M. Mouchelet-Bey, ingénieur français qui fut longtemps au service du gouvernement Egyptien et qui, dans cette entreprise, a puissamment secondé M. Dussaud. Nous montons avec lui dans un wagon découvert, qu'un âne traîne sur les rails, et nous suivons, sur une étendue de 2 kilom., une route construite par l'accumulation de blocs énormes de rochers et frayée à travers la mer.

Le bassin de radoub qui la termine est presque achevé; dans peu de jours, il doit être solennellement inauguré : il aura coûté quatre ans de travail, et une dépense de 9 millions de francs.

Pour le creuser presque en pleine mer, il a fallu,

ouvrir une tranchée, et garantir cette tranchée contre l'envahissement du sable et de l'eau : au premier abord, cette opération paraît impossible, et cependant, aujourd'hui l'état des travaux ne permet pas de croire que ce ne soit la chose du monde la plus simple et la plus facile.

Le bassin a 130 mètres de long et 30 de large, sur 10 mètres de profondeur moyenne : il est entièrement revêtu en pierre de taille des carrières de Cassis.

Pour remplir le bassin, dont la contenance totale est 25,000 mètres cubes environ, on lève les vannes, et la mer étonnée se précipite pour reprendre possession de cet espace qu'elle occupait seule autrefois, et dont l'homme l'a chassée; on épuise, à l'aide de deux machines installées sur le bord, l'eau contenue dans les cloisons des bateaux-portes, qui coulés fermaient l'entrée du côté de la mer, et les bateaux, remontant à flot, viennent se ranger et s'effacer contre les parois latérales, comme des hôtes bien appris; on hale par les cabestans le navire destiné au radoub et les bateaux-portes, remplis d'eau, reprennent leur place à l'entrée et au fond du bassin; on procède à l'épuisement du bassin, et le navire reste bientôt à sec, soutenu par des étais.

Tout est prêt : la frégate égyptienne à vapeur *l'Ibrahimieh* et le *Taka* sont en rade et attendent l'arrivée du vice-roi ou de ses représentants, pour en-

trer dans le bassin au premier signal : la fête de l'inauguration, à laquelle je n'assisterai pas, trouvera son principal intérêt dans l'exécution de la manœuvre que je viens de décrire.

Mais, une fois le bassin de radoub terminé, on ne s'arrêtera pas là : M. Dussaud doit construire un bassin de débarquement qui se dessine déjà, et qui portera le nom de bassin de l'Arsenal, un port et un avant-port, qui mettront les navires à l'abri des coups de vent.

Nous prenons un peu de repos dans le palais préparé pour le futur directeur du bassin. Quelle vue il aura de son balcon !

Au nord, Suez; au couchant, les sables du désert d'Afrique et les rochers arides du Gebel Attaka que dore le soleil; en face, derrière les plages de l'Arabie, la fontaine de Moïse (Rioum Moussé) qu'entoure un carré de terre sablonneuse où poussent des touffes de roseaux, où s'élèvent quelques palmiers, et où sourdent 7 ou 8 filets d'une eau bourbeuse, puante et saumâtre. Cette verdure et cette eau, que l'on doit, selon la tradition biblique, à un miracle, ont encore le mérite singulier d'être ici seuls en leur genre.

Ce n'était cependant pas assez, selon moi, pour tenter une excursion de ce côté.

Rentré à Suez, je consacrai l'après-midi à visiter les paquebots des Messageries impériales qui étaient mouillés en rade.

Un petit bateau à vapeur fait le service entre l'agence des Messageries et la rade. Le matin, à 7 heures, il conduit les ouvriers qui travaillent à bord, il rentre à 11, repart à 2 et ramène tout le monde à 6 : il aide en même temps au ravitaillement des paquebots et au transport des matériaux de réparation ; de plus, il offre une gracieuse hospitalité aux touristes, du reste peu nombreux.

Le fond du golfe est une plage de sable, dont les contours incertains s'enfoncent dans le désert, pour enceindre un bassin ovoïde rempli de bas-fonds, que la lame couvre et découvre sans cesse. C'est là, dit-on, que Moïse fit traverser aux Hébreux la mer Rouge : j'aime à croire, pour l'honneur du miracle, qu'il y avait alors plus de profondeur que maintenant, autrement il aurait suffi d'attendre la marée basse. C'est là aussi que Bonaparte faillit périr, victime de son zèle et de sa curiosité, lorsqu'il fut surpris par la mer montante, en cherchant les traces du canal des Ptolémées.

Nous suivons un étroit chenal, tracé à travers les bancs de sable, et signalé par des piquets.

A gauche, sur les bords mêmes du canal maritime, la quarantaine et le campement de l'entreprise Borel et Lavalley, qui compte 350 ouvriers. Une modi-

fication apportée récemment dans le tracé primitif permet de contourner une couche de rochers qui n'avait pas moins de 300,000 mètres cubes, et de réaliser une économie de 10 millions environ.

C'est en face du bassin de radoub, que viendra aboutir le canal des deux mers; il se continuera par une double jetée, analogue à celle de Port-Saïd, qui protégera le chenal creusé à l'aide de dragues jusqu'à la distance d'une lieue dans le golfe, et permettra de rencontrer des fonds assez creux pour donner accès aux navires de haut rang; c'est là que sera la limite extrême de ce grand chemin, à travers cette vallée où ont passé tous les noms illustres de l'histoire, Abraham et Joseph, Sésostris et Cambyse, Alexandre et César, le Christ et la Vierge, Amrou et Saladin, saint Louis et Bonaparte, où s'est jouée, presque dans chaque siècle, une des scènes du grand drame de l'humanité, et où se donnera rendez-vous le commerce du monde.

Grimpant à l'aide d'échelles de corde, je visite successivement le *Donaï* et le *Camboge* des Messageries impériales, qui font la traversée de l'Indo-Chine, et le *Bénarès* de la Peninsular and Oriental Company, qui suit la même route.

Je ne veux rien dire contre la discipline et la pro-

preté qui règnent à bord d'un bâtiment anglais, ni me livrer à des études comparées sur les variétés de coupe et de construction des divers bâtiments, mais je ne puis m'empêcher de remarquer la supériorité du paquebot français, au point de vue du confortable, et j'entends ici une installation soignée, recherchée, luxueuse même dans les moindres détails, y compris la *Panka*, éventail gigantesque qui, agité par un nègre, se balance pendant le repas au-dessus de la tête du passager, et qui permet de respirer en mangeant.

Je rentrai à Suez sur le bateau de service, et j'appris avec bonheur en débarquant que mon bagage était arrivé pendant mon absence.

— Suez n'offre pas grand intérêt au touriste : ce que j'ai vu ici de plus curieux, ce n'est certes pas la ville.

— Aussi ne séjourne-t-on pas à Suez : on ne fait qu'y passer : c'est la clef du transit entre l'Europe et les Indes. Il est regrettable que vous ne puissiez voir ici le départ ou l'arrivée de la Malle, ou le passage des pèlerins qui se rendent à la Kaaba de la Mecque ou au tombeau du Prophète, à Médine ; ces mouvements considérables, qui se produisent périodiquement, l'un tous les mois, l'autre tous les ans, présentent un curieux spectacle ; ils font pressentir toute l'importance

de la position géographique de Suez. Que sera-ce, lorsque le canal des deux mers sera le chemin le plus court pour aller de Liverpool à Yokohama?

Je n'avais pas le loisir d'attendre ni l'ouverture du canal, ni l'arrivée des pèlerins, ni même le passage de la Malle, et rien ne me retenant plus, je fixai au lendemain matin mon départ pour le Caire.

Le mercredi, 3 octobre 1866.

Nous n'en sommes plus au temps où le désert qui sépare Suez du Caire devait être forcément franchi à dos de chameau ; j'aurais été peu tenté de suivre une caravane, après mon essai de Chalouf.

Heureusement pour moi, il y a aujourd'hui un chemin de fer, comme entre Paris et le Havre, mais un peu primitif, sous le rapport de l'installation et du service, quoique construit par un Anglais, le lieutenant Waghorn.

Le matériel laisse beaucoup à désirer, et tombe en ruines faute d'entretien; on attend le moment où une machine ne peut plus fonctionner pour songer à la réparer.

Le trajet doit durer 8 heures ; mais il peut durer aussi 14 heures.

Le départ du train est annoncé par l'affiche pour 8 heures 45 minutes et cependant à 10 heures nous étions encore en panne, sur la nouvelle place du marché au blé.

Ce n'est pourtant pas faute aux Arabes en burnous, qui remplissent l'office de conducteurs du train, de se livrer à une discussion animée, et à une pantomime expressive.

On nous enferme. Trois coups de sonnette font croire à un départ prochain, mais un quatrième n'est encore suivi d'aucun effet. On semble n'être pas pressé, et ce n'est certainement pas ici qu'a été inventée la célèbre maxime *Time is money*.

Enfin nous partons.

De Suez au Caire, le Désert.

Mais bientôt le train s'arrête. Pourquoi ? Nous n'en savons rien. Nous ne voyons plus Suez, nous ne voyons pas encore poindre à l'horizon la plus petite station ; de tout côté, le sable du désert ; à gauche, sur le premier plan, l'ancienne route des postes de Suez au Caire et la forteresse d'Agerout; sur le second, les

dernières pentes du Gebel Attaka, ou montagne de la Fenêtre, ainsi nommée à cause d'une grande ouverture qui découpe l'azur du ciel ; à droite, le Gebel Geneffe.

Nous nous remettons en route.

Le tracé du chemin de fer n'offre à la vue aucune de ces merveilles, tunnel ou viaduc, qui, s'ils augmentent les dépenses de premier établissement, étonnent et enchantent le touriste qui n'est pas seulement pressé d'arriver, et qui prend plaisir à admirer les surprises d'un site imprévu, et la puissance de l'homme révélée par ces œuvres d'art défiant la nature. C'est sous cette impression que j'ai traversé les Alpes, en chemin de fer, par la route du Sömmering, entre Vienne et Trieste.

Ici, quelques rampes et quelques remblais insensibles, pas de tranchées, à cause des difficultés qu'aurait présentées le soutènement des sables.

A 11 heures 1/2, nous nous arrêtons encore ; cette fois, c'est une station ; elle n'a pas de nom, elle n'est désignée que par un chiffre kilométrique. Un arrêt ne

suffisant pas toujours pour faire croire à l'existence d'une station, je ne l'aurais pas remarquée, sans une inscription en caractères gigantesques, (*for ladies*) qui tire l'œil et qui signale un de ces raffinements du confortable britannique ; mais les ladies manquent, et les femmes arabes ne prennent pas tant de précautions.

Sur toute la ligne, il n'y a qu'une voie ; aux stations, comme ici, il y en a une seconde qui sert de garage, en cas de besoin ; c'est là que l'on peut attendre plusieurs heures pour laisser passer un train venant en sens contraire et signalé par le télégraphe.

On se fait une fausse idée du désert, quand on le définit simplement une vaste plaine basse, couverte de sables arides et nus. C'est vraiment une mer, coupée par de petits monticules pierreux, de larges dunes mouvantes, qui ondulent comme des vagues; et les Arabes, en l'appelant « un océan sans eau, » ont, dans une vive et poétique image, exprimé une idée vraie.

L'œil ne trouve aucun objet où se reposer, de même que le pied n'y laisse aucune trace ; il règne ici un silence de mort, une tristesse solennelle, une solitude terrible.

Par intervalles, une végétation rabougrie, qui montre, ça et là, quelques arbustes épineux, le lentisque et le tamarinier, oubliés au milieu de ces espaces désolés; un vautour ou une gazelle qui fuient au bruit de la machine, encore nouveau pour eux; une caravane qui fait halte à l'heure de midi, et dont l'ombre se projette sur le sable, comme sur le transparent des ombres chinoises.

Une station. Nous prenons un chargement d'Arabes qui semblent émigrer : ils emportent avec eux leur mobilier et leur garde-robe; tout cela tient sur la tête d'une femme : l'homme considèrerait comme au-dessous de sa dignité de descendre au rôle de bête de somme; c'est bon pour la femme.

Un progrès de la civilisation : c'est une troupe de mendiants et de mendiantes, qui court le long des wagons, en demandant le baghisch. Ici, un vieillard aveugle se fait remorquer par un enfant relié à lui par un bâton, dont ils tiennent chacun une extrémité et qui leur sert de trait d'union; là, une femme, cachant sa figure sous un long voile noir, laisse s'ouvrir sa chemise bleue et montre son sein nu, en tendant la main.

Il semble que je soie devant la bouche d'un four; je respire un air chargé d'un sable ardent; je me sens la gorge sèche, la tête lourde, les membres brisés : cependant les doubles fenêtres du wagon sont fermées.

Que serait-ce, si l'on était en février, à l'époque du Kamsin, si

L'on entendait mugir le simoun meurtrier.

On dit qu'alors la coquille d'un œuf n'est pas impénétrable au souffle du désert.

Il n'y a pas de buffet aux stations; la pluie de poussière calcinée qui tombe peut et doit seule nous nourrir, comme la manne suffisait aux Hébreux, dans le désert.

Nous sommes entre deux miroirs de sable, l'Arabie et la Lybie qui, dans leurs reverbérations, absorbent toute l'humidité que laissent évaporer la mer Rouge et le Nil.

Là-bas, dans l'atmosphère brillante et brûlante, au milieu de ces steppes immobiles et mornes qui s'appellent la vallée de l'Egarement, un paysage enchanteur

se dessine ; une pente douce s'élève ; sur la colline une forêt de palmiers se balance et se reflète dans un lac qui resplendit de lumière à ses pieds, et dont une brise légère ride la surface, en faisant scintiller les mille facettes de ce diamant tremblant; on ne sait où finit la terre, où commence l'eau, mais ce doit être, en tout cas, quelque oasis, quelque lieu de délices, plein d'ombre et de fraîcheur.

Ce n'est qu'une illusion de nos sens abusés, c'est le mirage.

Cette belle nappe d'eau, c'est le bleu azuré du ciel, dont l'image réfléchie vient jusqu'à l'œil, portée par les couches inférieures de l'air plus échauffées que les couches supérieures ; ces palmiers, ce sont des nuages ; ces collines, ce sont les vagues éternelles de sable que le vent agite et renouvelle ; cette oasis, c'est un rêve qui s'évanouirait bien vite si on allait à lui, ou plutôt qui reculerait toujours devant les pas du voyageur inquiet.

---

3 heures.

Toute cette verdure qui nous entoure nous annonce que le Caire est proche ; à droite, Héliopolis, dont l'obélisque se perd dans la cime des palmiers ; à gauche, le Mokattam aux crêtes blanches et nues, la Citadelle avec ses minarets qui s'élancent jusqu'au ciel, et dans le

fond, les Pyramides dont la masse solennelle se dresse et se détache sur la longue ligne des sables lybiques.

Nous ne sommes déjà plus seuls : 30 ou 40 âniers, venus au-devant du train, galopent côte à côte avec nous ; tout en perdant du terrain, ils nous font des offres de service, et cherchent à s'assurer un cavalier pour leur baudet.

Le Caire.

Je quitte le wagon : la voiture qui me conduit à l'hôtel Auric, où je dois descendre, me fait traverser un souvenir de l'antiquité, sans transition, à deux pas du télégraphe et du chemin de fer, ces deux merveilles de l'industrie moderne; je puis me croire transporté, dans le temps et dans l'espace, bien loin de toute notre civilisation; je rencontre cette éternelle bucolique, que les peintres et les poètes ont célébrée et que rêve l'imagination la plus ardente ; j'assiste au spectacle de cette vie, à la fois simple et poétique, que menaient les habitants de cette terre, aux premiers âges historiques du monde.

Ici, un pasteur nomade, couvert de son burnous de laine, d'un blanc gris-jaunâtre et sale, qui renvoie les rayons du soleil, fait boire ses troupeaux ; là, des Arabes, affairés par extraordinaire, achètent les provisions

de la route, du froment, des lentilles, des oignons pour les voyageurs, des fèves cassées pour les bêtes de somme ; çà et là, des chevaux entravés broutent autour des tentes; des dromadaires et des chameaux, accroupis sur leurs longues jambes pliées, présentent leur dos pour recevoir celui qui doit les monter, ou la charge qu'ils doivent porter; un Nubien s'incline, pour que son épaule serve de marche-pied à quelqu'une des femmes de son maître.

A la porte du Transit (Bab el Hadid) la vision disparaît : j'entre dans l'enceinte du Caire, et bientôt dans le quartier européen.

L'Esbekieh, que je longe a, presque l'air d'un jardin anglais, et l'hôtel Auric est un hôtel confortable, où j'ai le plaisir de me retrouver en pays de connaissance, avec quelques compagnons de la traversée à bord du *Saïd*, et de la quarantaine du Mex ; d'abord le maître et la maîtresse de la maison, puis, M. G... qui n'a pas fait comme moi l'école buissonnière de Port-Saïd à Suez, et qui est venu directement d'Alexandrie au Caire.

Je demande à aller à la citadelle.

J'aime toujours, lorsque j'arrive dans une ville qui

m'est inconnue, monter sur un point élevé d'où je puisse jouir d'un vaste panorama, de même que j'aime à lire la préface d'un livre. Dans les deux cas, je crois qu'une première vue d'ensemble permet de mieux étudier ensuite les détails.

Mais je n'ai pas la vanité de penser que je pourrai me conduire seul, dans ce dédale proverbial de rues étroites et tortueuses qui n'offre pas de point de repère, au milieu de cette cohue tumultueuse où personne ne pourrait me dire mon chemin.

Ici, comme dans toutes les villes de l'Orient, les juifs vont seuls à pied; les hauts dignitaires montent à cheval; les touristes anglais ont la réputation de prendre une voiture : mais c'est là une exception, autrefois princière, aujourd'hui seulement ruineuse et inintelligente. Il y a 50 ans, il est vrai, on ne comptait au Caire que deux ou trois carrosses; grâce au progrès de la civilisation on en trouve plus qu'on ne voudrait, mais ce mode de locomotion, outre qu'il est très-dispendieux (la moindre course se paie 5 francs), présente cet inconvénient, selon moi, très-grave, de ne pas laisser le voyageur pénétrer partout où la curiosité peut l'appeler.

Ceux qui ne sont, ni juif, ni grand seigneur, ni Anglais, c'est-à-dire tout le monde, et moi en particulier, s'accommodent de l'âne : des femmes, enveloppées dans les plis bouffants de leur vêtement, et même des

beys adoptent philosophiquement et religieusement la monture du Prophète.

Je connais déjà les ânes d'Alexandrie : je veux apprendre à connaître ceux du Caire, d'autant que, si j'en crois les on-dit, les ânes du Caire sont les premiers ânes du monde.

Une voiture passe, un saïs court en avant; il est élégamment vêtu, il porte une veste finement soutachée d'un galon d'or, une large ceinture aux couleurs éclatantes, des manches et des pantalons bouffants, en belle toile blanche.

Je choisis un ânier de tournure modeste; il porte un vêtement d'étoffe grossière et de couleurs ternes; mais il a la figure vive, l'air éveillé; il sait quelques mots de français et d'anglais : j'espère trouver en lui non-seulement pour ma bête un conducteur, mais encore pour moi un cicérone et un drogman ; et je lui promets que, si je suis satisfait de l'allure de l'âne et de l'intelligence de l'ânier, je les prendrai tous deux plusieurs jours à mon service.

Le Mousky est la grande rue du quartier franc; elle a plus encore que l'Esbekieh un faux air européen ; elle est large, ce qui est déjà très-peu oriental, et serait inondée de soleil sans les nattes et les planches qui

relient le faîte des maisons; elle est commerçante surtout, et, dans ses deux rangées de boutiques, étale les étoffes et la faïence d'Angleterre, les draps d'Allemagne, les savons de Marseille et les modes de Paris.

Tout cela ne m'arrête pas longtemps : j'ai hâte de quitter cette contrefaçon de la rue Vivienne et de Regent's Street; je veux plus de couleur locale, et je suis servi à souhait, lorsque, après la rue Franque, j'arrive à ce labyrinthe qui s'étend jusqu'à la citadelle : ce ne sont que passages voûtés et sombres ruelles : souvent les balcons de deux maisons parallèles et opposées se touchent presque.

Il règne ici un pêle-mêle étourdissant de voix, de couleurs, de physionomies, de costumes.

Ce spectacle est un peu confus pour moi.

Ce n'est pas mon âne qui m'occupe; je me suis fait à son allure, qui varie à tout moment, et qui passe du galop à l'arrêt le plus complet; je n'ai d'ailleurs pas besoin de l'exciter; je laisse mon ânier se charger de l'affaire, je le laisse pousser sa bête, la pincer, la frapper, émettre pour elle du fond de la gorge un son rauque et dur, ou bien crier au voisin : « Guarda, reglak, smalak, minak; » j'ai bien assez de m'occuper de moi-même, si je ne veux pas me broyer le genou ou le pied contre les murailles des maisons ou le fer de l'étrier d'un passant, me jeter dans une file de chameaux, et permettre à ma monture de s'embarrasser les jambes

dans les tas de chiens endormis au milieu de la rue.

Mais je suis étourdi de tous ces bruits, ébloui de toute cette fantasmagorie : je n'entends rien, je ne vois rien, je suis comme ahuri.

Je retiens au moins cette idée, c'est qu'il n'y a là rien de convenu, rien de vulgaire, aucun spécimen de cette uniformité monotone et grandiose qui fait le bonheur des édiles parisiens ; au contraire, une variété d'aspects originale, un imprévu bizarre et charmant, une poésie pittoresque : tout cela est devenu bien rare dans nos grandes citées, tout cela s'en va chaque jour devant un amour exclusif d'une régularité égalitaire, qui fait tomber tout ce qui dépasse son niveau inflexible et irrespectueux.

Aujourd'hui, j'ai hâte d'arriver à la citadelle et de jouir du panorama de la ville, avant le coucher du soleil.

J'entre dans l'enceinte par la nouvelle chaussée, et pendant que Saïd (c'est le nom de mon bourriquier) garde sa bête, je traverse la cour des ablutions, et je pénètre jusqu'à cette plate-forme, d'où je puis enfin contempler à l'aise le spectacle qui s'offre à moi.

A mes pieds, la ville, qui s'étend en forme de croissant, les coupoles et les minarets des mosquées étincelantes de blancheur, les terrasses des maisons basses, les rues grouillantes et bruyantes; puis, tout autour de la cité vivante, la cité morte, le silence et solitude;

le désert où s'élèvent les tombeaux des Mamelusk, et les tombeaux des Kalifes ; — à gauche, Héliopolis et son obélisque ; — à droite, le grand aqueduc qui amenait l'eau du Nil jusqu'à la citadelle, à travers les ruines du vieux Caire ; Gizeh et ses gourbis infects ; les Pyramides jetées là comme des îles dans cette mer de sable aride ; — à l'horizon, la chaîne lybique ; — derrière moi le Mokattam — au milieu du tableau, le Nil, qui se détache comme un long ruban noir sur toute cette vallée dorée par les derniers rayons du jour, le Nil, mystérieux, comme le pays qu'il arrose, comme les civilisations antiques qu'il a fait naître sur ses bords, et dont il garde seul le souvenir, mystérieux par sa source dont il n'a pas encore trahi le secret, et par le double bienfait de ses atterrissements qui ont formé le sol de l'Égypte et de ses inondations périodiques qui le renouvellent : sans lui les géologues nous disent que l'Égypte n'aurait jamais existé, sans lui l'Egypte cesserait de compter au nombre des pays habités, et le désert se continuerait sans oasis, de la côte de l'Atlantique jusqu'au rivage de la mer Rouge.

Ce spectacle n'est cependant pas sans tristesse : c'est toujours le même fleuve, qui porte partout où il passe la même fécondité ; c'est toujours le même azur, qui resplendit éternellement dans la sérénité immuable du même ciel ; les mœurs, les institutions, les monuments gardent l'empreinte de leur antiquité et subsistent, con-

servés comme ces momies qui peuplent les tombeaux; et cependant pour amener ce pays à l'état d'abaissement où il gémit, il a suffi de la religion de Mahomet et de la politique des Turcs.

Mahomet qui se croyait le continuateur d'Abraham et de Moïse, des prophètes d'Israël et de Jésus, et pour qui le Coran n'était qu'un corollaire de l'Evangile des Juifs, Mahomet joignait à cette conscience de sa mission, les qualités et les défauts de sa race : des instincts violents, comme ceux des bêtes du désert, une foi abrupte, comme les montagnes de l'Arabie, une imagination brillante, comme les paysages de l'Orient; c'était un enchanteur, qui s'enchantait lui-même, et qui tenait sous le charme tous ces peuples, doués d'une nature sensible, mais pleins de superstitions et de préjugés, d'ignorance et de vanité.

Avec la fantasmagorie de la vie future qu'il avait, comme nous autres simples mortels, de bonnes raisons pour ne pas connaître, et dont cependant il révélait le secret, en décrivant jusqu'au moindre détail les jouissances infinies du paradis, il entraînait les fidèles loin, bien loin de la réalité : arrivé à ces hauteurs idéales, entre ciel et terre, il faisait miroiter devant leurs yeux les splendeurs de ces délices et de ces voluptés, il nourrissait leur pensée de longs espoirs, il berçait leur énergie avec de doux rêves, il endormait leur dignité sur le *mol oreiller* des séduisantes

chimères, il étouffait l'âme, pour ainsi dire, par avance, sous une avalanche de roses.

Il escomptait l'avenir : en échange de la promesse d'un bonheur éternel, il obtenait facilement l'oubli de la vie présente, si misérable, si fugitive et désormais sans valeur; il faisait lâcher la proie pour l'ombre.

La résignation devient alors le fond de la doctrine; une imperturbable et torpide prostration est érigée en vertu; à l'activité humaine est substituée une sorte de passivité végétative, et ces fanatiques, plongés, par la dépravation du sentiment religieux, dans un mysticisme inintelligent, n'ont ni la conviction profonde, ni le calme menaçant du philosophe stoïcien, ni la foi ardente, ni l'abstraction extatique du martyr chrétien; ils ne savent plus que dire : *Fais de nous ce que tu voudras.*

Quant aux Turcs, partageant les croyances du peuple qu'ils avaient vaincu, mais le dominant par le prestige d'une éducation politique faite en Europe, au contact des nations plus civilisées, ils ont eu facilement raison de ces hommes qui ne savaient plus vouloir et qui n'avaient plus assez de force pour résister; ils les ont tenus et les tiennent courbés sous leur joug despotique.

J'avais déjà quitté la citadelle, et je reprenais en compagnie de Saïd le chemin de l'Esbekieh, que ces pensées me poursuivaient encore.

En Orient, il n'y a pas de table d'hôte. J'eus la bonne fortune d'être invité à m'asseoir à la table du maître de l'hôtel avec sa famille, avec M. G..., et avec deux ou trois Français qui résidaient au Caire.

Le repas eut un caractère tout européen, et par le menu, et par la cordialité qui s'établit bien vite entre les convives.

Tout en racontant les aventures de la veille, il fallut bien causer un peu des projets du lendemain.

— Hier, j'étais à Suez; dans huit jours je serai peut-être à Jérusalem.

— Déjà! mais comment pourrez-vous tout voir ici? Il faut d'abord vous reposer; vous devez en avoir besoin.

— Mais à quoi bon me reposer? Ce n'est pas pour m'enfermer dans une chambre que je voyage; je ne me sens pas encore assez Arabe pour me contenter d'une vie contemplative, et je veux pour chaque jour un but d'excursion; si je me prends parfois à regretter que l'homme soit condamné par sa nature à dormir pen-

dant la moitié de sa vie, je suis plus porté encore à me faire tort à moi-même de quelques heures d'un sommeil inutile, lorsque, en voyage, j'ai si peu de temps à consacrer au spectacle de tant de merveilles.

En tout cas, je quitterai le Caire, lundi matin au plus tard, pour m'embarquer le même jour, à Alexandrie, sur le paquebot de la côte de Syrie; j'ai donc quatre jours à passer ici : par où dois-je commencer?

— Voici le programme que je vous propose, me dit M. P..., attaché à la mission militaire française. Demain, les Pyramides; vendredi, le vieux Caire, Boulak et Choubra; samedi, Héliopolis et Matarieh, dans la matinée; dans l'après-midi, les mosquées; dimanche, une promenade à travers les rues et les bazars, sans que la solemnité du dimanche chrétien soit un obstacle, par la bonne raison qu'ici ce n'est pas un jour de fête.

— Vous parlez de demain, mais vous ne parlez pas de ce soir.

— Eh bien, ce soir, je vous offre de faire un tour dans les cafés.

Le Boab s'arma de la lanterne en papier qui, en France, pendant nos fêtes publiques, forme le principal motif d'illumination pour les fenêtres de nos maisons, et qui ici devient une nécessité, en raison de

l'absence complète non-seulement de gaz, mais même de réverbères : un grand seigneur aurait fait allumer un machalla, sorte de réchaud en fer, bourré de résine et fixé à l'extrémité d'une longue perche.

Je ne saurais dire exactement où je vais, ni où je suis; tout frais débarqué dans cette ville, je me laisse conduire et je n'ai garde d'interrompre mon guide, préférant l'écouter, sans lui poser quelque question au moins inutile.

Nous arrivons enfin devant une petite boutique, tout encombrée de la foule des consommateurs, et nous entrons, sans que je puisse deviner si c'est par la porte ou par la fenêtre.

Il n'y a dans la décoration rien qui rappelle ce que notre imagination raisonneuse et logique dans son ignorance, nous fait rêver au seul nom de café d'Orient : aucun rapport, même le plus lointain, avec ce feu d'artifice de dorures semées à profusion, de couleurs chaudes et vives, de lumières éclatantes, dont nous aimons à nous éblouir.

C'est une chambre d'environ six pieds carrés, voûtée bas, nue, enfumée et sombre; une veilleuse pendue au plafond et nageant dans une huile trop odorante, éclaire de sa vague lueur et de son rouge reflet les faces brunes des indigènes, qui prennent un aspect diabolique; un fourneau sur lequel se prépare le café est placé dans un coin; des bancs de bois et des cages

en branches de palmiers garnissent la muraille intérieure et le devant de la boutique ; voilà le mobilier, dans sa simplicité toute primitive.

Quant au public, ce sont des musulmans graves et immobiles, les jambes repliées sous eux ; ils restent là, de longues heures : d'une main, ils tiennent le zarf (coquetier), qui supporte le fingal (tasse) et hument à petite gorgée un café brûlant, dont le lait et le sucre n'ont pas altéré l'essence et auquel le marc ajoute plus de saveur ; ils prennent quelquefois ainsi jusqu'à 20 ou 30 tasses dans une seule journée ; le peu de force de cette liqueur et son bas prix autorisent un abus, qui, chez nous, ruinerait la bourse et la santé.

De l'autre main, ils égrennent un chapelet aux cent grains, en marmottant entre leurs dents les cent noms d'Allah ; ou bien ils soutiennent le chibouk, dont la fumée, aspirée par moments avec une solennelle lenteur, s'élève en blondes spirales.

— Qui sait? L'usage continuel du tabac doit contribuer à leur donner cette froide et flegmatique indifférence, qui est peut-être le grand secret de la vie.

— Un proverbe arabe dit que le café et le tabac sont les coussins du sofa de la volupté ; mais ce ne sont pas cependant les seuls plaisirs que l'on goûte dans ces petites boutiques où se passe une grande partie de la journée du musulman ; et si les conversations, roulant sur les affaires ou les nouvelles, sont rares, si les jour-

naux et les cartes sont inconnus, parce que tout cela, constituant une fatigue par la nécessité du mouvement et l'exercice de la volonté, ferait oublier les habitudes de calme et de taciturnité, les récits des conteurs et les concerts des musiciens sont des passe-temps d'autant plus agréables, qu'ils sont plus passifs.

Dans un autre café, dont la décoration et l'assistance étaient en tout point identiques à celles du premier, un de ces poètes ambulants, qui ont leur type immortel dans Homère, débitait d'un ton nasillard un récit interminable, dont je n'avais pas entendu le commencement, et dont je ne voulais pas entendre la fin, mais auquel, du reste, je ne comprenais rien.

— Ce sont, me dit M. P..., des récits fantastiques et merveilleux, comme *les Mille et une Nuits*, des légendes amoureuses et guerrières qui roulent sur les exploits des ancêtres, des hymnes en l'honneur du cheval, etc.

— En somme, rien d'humain, rien de réel, rien de pratique.

Dans un troisième café, c'étaient des musiciens : ils étaient là une dizaine, placés sur une sorte d'estrade, devant la porte, et chacun d'eux faisait le plus de bruit possible sur son instrument : c'était un gros tambour monté sur une caisse de cuivre, — un hautbois criard,

un pandero (tambour de basque), — un petit tambourin, formé d'un simple vase de terre sur lequel une peau est tendue, — une guitare, dont les cordes sont chatouillées avec une plume ou pincées avec les doigts, — une viole, dont le coffre est formé par la moitié d'une noix de coco recouverte de peau de poisson, dont le manche d'ébène est incrusté d'ivoire, et dont les deux cordes résonnent sous l'archet tenu par le musicien d'une main renversée, tandis que l'autre main soutient l'instrument posé verticalement sur la cuisse.

— Ces instruments sont demeurés ce qu'ils étaient autrefois, et ces airs sont anciens : on n'en fait plus de nouveaux.

— Ce n'est pas leur antiquité que je serais tenté de reprocher à ces dissonances, ce n'est même pas l'absence de mélodie et d'harmonie, c'est la pauvreté de l'expression : il n'y a là, ni simplicité, ni précision, rien qui provoque un sentiment joyeux ou triste, rien qui rappelle le goût délicat d'un virtuose, ni même l'instinct musical d'un batelier de Venise ou d'un montagnard du Tyrol : c'est un chant dur et froid, incorrect et insipide, bien fait pour rendre toute la monotonie et la langueur de l'Orient, et je crois cette musique merveilleusement propre à entretenir les peuples dans cet état de douce somnolence qui fait ici le charme fatal de la vie, et qui ne leur permet pas de s'élever au-delà des jouissances éphémères de la matière.

— J'aurais désiré vous conduire à un café de Hachischins. C'est ainsi que l'on nomme ceux qui font usage du Hachisch, soit en le mangeant, soit en le fumant; mais le mot sert à qualifier aussi les hommes sans principes, dont la vie morale et physique s'use par ce poison, comme en Angleterre, par l'alcool, en Chine, par l'opium, et je ne croirais pas prudent de nous aventurer, sans un kawass, dans les bouges où se cache cette misère; d'autant que, pour la rencontrer, il faut aller du côté du vieux Caire ou tout au moins près de la mosquée de Sidi Morostan.

Je pourrai toujours vous donner quelques petits pots de madjoum, sorte de bouillie composée de feuilles et de fleurs de cannabis, additionnée de sucre et d'aromates. Vous en goûterez, si vous le voulez, à loisir.

Le jeudi, 4 octobre 1866.

J'ai eu quelque peine à décider M. G... à m'accompagner aux Pyramides.

— Venir au Caire, sans faire l'excursion des Pyramides, ce serait aller à Rome, sans voir Saint-Pierre, à Grenade, sans visiter l'Alhambra.

— Mais, l'excursion est-elle possible? le déborde-

ment du Nil, qui ne décroît pas encore d'une manière sensible, n'est-il pas un obstacle?

— Non, puisque les fils d'Abd el Kader y sont allés, il y a deux jours. Saïd, connais-tu l'ânier qui les a conduits?

— C'est Mohammed.

— Eh bien, va le chercher.

Mohammed nous donna les meilleurs renseignements : en somme, la promenade n'offre aucun danger, elle est seulement plus longue que d'ordinaire ; nous devons compter environ six heures pour traverser le Nil à l'aller et au retour, mais nous pouvons être rentrés le soir à l'hôtel.

— Je pars, même seul.

— Je pars aussi.

Lorsque le prix fut fixé, 40 francs par voyageur, y compris tous les frais de barque, d'âne, d'ânier, de guide et surtout tous les baghisch, Mohammed se chargea de trouver deux ânes supplémentaires, outre le mien, et de se procurer la monnaie nécessaire pour les frais de la route ; Saïd empila dans un sac une bouteille de vin, du pain et de la viande froide, destinés à notre déjeûner, des cornichons et de la galette de doura destinés aux bourriquiers, sans compter la nourriture des baudets.

Nous traversons les plantations d'Ibrahim, et le vieux Caire, bâti sur les ruines de Fosta; tout cela m'enchante, mais le galop de nos montures m'empêche de rien voir; nous n'avons pas de temps à perdre, si ce soir nous ne voulons pas rester en route.

Au port du vieux Caire, sur les bords du Nil, pendant que Mohammed cherche une barque, Saïd nous montre l'île de Roudah, qui s'étend devant nous, et l'endroit où le Mégyas permet de suivre aux époques de l'inondation, les mouvements du niveau du fleuve.

Mais je prends plus de plaisir encore à contempler ce spectacle nouveau pour moi des physionomies.

Des femmes sont accroupies devant leurs corbeilles de fruits ou de légumes.

Des marchands promènent des tiges de sorgho ou de cannes à sucre, hautes de 10 à 12 pieds, qui présentent, de distance en distance, des nœuds, et s'épanouissent à leur extrémité pour former une fleur en épi ou un fruit en grappe : elles servent à la nourriture du fellah.

Des bateliers crient et gesticulent pour nous inviter à les suivre.

Des dahabiehs, qui s'appellent kandjes ou barques du Nil, sont amarrées au rivage; elles comprennent, à

l'arrière, une vaste cabine qui sert à la fois de salle à manger, de chambre à coucher et de salon, et qui est surmontée d'une dunette, protégée par une tente; à l'avant, sur un espace ponté, le fourneau où seront préparés les repas du voyageur, des bancs où s'installeront les rameurs, et le mât muni d'une antenne supportant une voile triangulaire.

Lorsque Mohammed revint, avec une barque, nous y prîmes tous place, quatre bipèdes et trois quadrupèdes.

Le Nil est large : on croirait voir un bras de mer.

Gizeh.

Nous débarquions, une demi-heure après, à Gizeh.

Nous remontons sur nos ânes; nous suivons, l'un derrière l'autre, ces ruelles étroites, envahies par l'eau, encombrées par les ruines de constructions misérables, et par des tas d'enfants.

Les enfants sont laids, chétifs et malingres, nus ou mal couverts de haillons; leur cou est épais, leurs bras et leurs jambes sont grêles, leur corps n'a pas été souvent lavé (les ablutions ne sont peut-être pas de leur âge), leurs paupières chassieuses et leurs faces barbouillées sont continuellement assaillies par les mouches qu'ils ne prennent pas la peine de chasser.

Les plus vifs sautent et gambadent, les plus hardis

tendent la main en demandant le baghisch; ce doit être instinctif.

Nous arrivons au bord d'un canal et nous le traversons sur un bac; au-delà, nous longeons la plateforme de la digue, qui préserve tant bien que mal Gizeh; nous n'avons devant nous que l'immense lac formé par le Nil débordé, et les Pyramides.

A droite, quelques forêts de palmiers émergées; c'est la seule végétation qui s'offre à nos yeux.

Sur les talus de la digue, une quantité considérable de bécasses et de bécassines, de pluviers et de vanneaux, de cailles et de perdrix nous regardent passer au galop, sans prendre la peine de fuir, ni même de se cacher à notre approche; ils se rangent seulement pour nous faire place; ils semblent nous narguer et ricaner dans le sable.

C'est que l'indigène laisse le gibier croître et multiplier en paix, grâce à la misère qui ne lui permet pas d'acheter un fusil, grâce à la nonchalance de son caractère qui répugne aux exercices violents, grâce aussi peut-être à ses idées religieuses qui lui enseignent que, comme lui, les animaux doivent comparaître au jugement dernier.

Une troupe de six ou sept ibis marche devant nous, d'un pas lent et mesuré; ils tendent leur cou et leur tête dénudés, allongent leur bec arqué, presque carré à la base, arrondi et obtus à la pointe. Ils ne s'effrayent pas,

ils ont comme conscience de leur importance et de leur dignité. Les anciens Egyptiens leur accordaient la puissance singulière de tuer les serpents ailés, et leur attribuaient la fécondité du pays, tandis que l'ibis arrivait parce que la terre était fertile et la région salubre : on prenait la cause pour l'effet. Mais les oiseaux en profitaient et en profitent encore, vivant en paix, à l'abri derrière cette poétique légende.

Au-dessus de nos têtes, volent quelques flamants roses, et planent quelques vautours.

Nous laissons nos ânes sur la digue et nous confions à Saïd le soin de veiller sur eux; puis, nous montons avec Mohammed dans une troisième barque.

Nous naviguons sur des champs naguère cultivés, recouverts aujourd'hui par l'inondation; aussi arrive-t-il souvent que les raïs sont obligés de se mettre à l'eau pour pousser la barque ensablée. Ce fut le seul incident, souvent répété, qui marqua notre traversée.

Nous étions là depuis deux heures, exposés en plein soleil, et voyant toujours devant nous les Pyramides, sans pouvoir croire que nous approchions, lorsque la barque ne trouvant plus assez d'eau, touche le fond une dernière fois; nous sommes arrivés, ou du moins, nous ne pouvons pas aller plus loin.

Les bédouins des Pyramides, qui nous avaient

aperçus de loin, qui nous avaient suivis de l'œil, comme des vautours leur proie, étaient venus à notre rencontre : ils relèvent leur burnous blanc, entrent dans l'eau, courbent le dos, relèvent la tête, nous offrent, en guise de selle, leurs larges épaules, pour traverser les dernières flaques d'eau, nous reçoivent et nous déposent sur le sable.

Une dernière pente conduit au plateau sur lequel sont assises les Pyramides et qui les protége à tout jamais contre l'inondation.

Nous montons avec peine; nous sentons sous nos pieds un sable brûlant, où nous enfonçons; autour de nous, une atmosphère chaude qui nous enveloppe; ce n'est que sur les premières assises de la grande Pyramide, que nous goûtons l'ombre et la fraîcheur qui nous paraissent comme des sensations nouvelles et inconnues, tant il y a longtemps que nous en sommes privés.

Les Pyramides.

Depuis ce matin je n'ai cessé de voir les Pyramides, qui n'ont pas quitté l'horizon; et je les voyais déjà hier, quoique éloigné d'elles de dix lieues; mais c'est au pied seulement qu'on a le sentiment de leur grandeur colossale et qu'on peut, sinon comprendre leur but, du

moins analyser l'impression que leur masse énorme fait naître dans l'esprit.

On a tout dit sur les Pyramides : le nom supposé de leur auteur, le mode de construction employé, la pensée, ou sérieuse ou frivole, qui en a été le prétexte, ont été l'objet de dissertations qui, je crois, n'ont prouvé qu'une chose, c'est qu'on ne sait rien — rien de certain au moins.

Etait-ce des tombeaux qu'on avait intérêt à défendre contre la main sacrilége des hommes, l'envahissement du désert ou l'inondation du Nil? voulait-on leur confier la dépouille des rois, et assurer à tout jamais l'immortalité de ces âmes royales, par la conservation éternelle du corps?

Etait-ce, comme l'a soutenu M. Fialin de Persigny, une digue jetée aux portes du Delta pour arrêter l'invasion des dunes sablonneuses du désert, et pour fortifier artificiellement la brèche que laisse ouverte la région du fleuve sans eau, entre la chaîne des lacs de Natron et le Fayoum?

Etait-ce un monument scientifique destiné à servir à la démonstration perpétuelle du système géométrique ou à tenir lieu d'observatoire astronomique?

Etait-ce des tablettes gigantesques sur lesquelles devait être tracée l'histoire des Pharaons?

Doivent-elles leur origine aux caprices de cette fille de Chéops, qui se fit donner une pierre par chacun de

ses amants, ou à la reconnaissance de Rhodope, qui, comme Cendrillon, perdit ses sandales, et qui fut épousée par le Pharaon amoureux de celle qui se chaussait si finement?

Etait-ce les greniers d'abondance bâtis par Joseph pour garder le blé (πυρος) destiné à alimenter l'Egypte pendant les sept années de disette?

Etait-ce un temple consacré au soleil (πυρ) ou destiné à garder les livres du destin?

Je ne sais, mais je croirais volontiers, de prime abord, que toutes les étymologies grecques sont trop modernes pour être vraies; en tout cas, elles montrent bien le caractère léger et accapareur de ces hommes d'esprit qui, désireux de reculer dans la nuit des temps l'antiquité de leur race, auraient volontiers voulu faire passer les Egyptiens pour leurs ancêtres.

Si la destination des Pyramides est inconnue, leur destinée à travers les siècles ne l'est pas moins : on ne sait même pas à quelle époque la grande Pyramide fut ouverte et visitée intérieurement, pour la première fois.

En présence de cet amoncellement de pierres, qui, au dire de Bonaparte, représente un million cent vingt-huit mille toises cubes, ou un mur de 4 toises de haut et d'une toise de large sur une longueur de 563 lieues, ce qui frappe, c'est la tristesse grave et solennelle de ce monument : par sa base large et solide, il ex-

prime l'idée de stabilité et d'immobilité, qui faisait le fond de la religion et des mœurs ; par sa masse, il atteste l'orgueil tout-puissant d'un despote qui estimait assez peu l'argent et la vie de l'homme pour jeter à tous les vents cette double richesse ; il atteste aussi l'abaissement profond d'une caste qui ne savait plus que courber la tête, et exécuter les ordres insensés d'un tyran et d'un grand-prêtre, la servilité d'une race pour qui la royauté était avant tout un sacerdoce, et qui accordait au fanatisme religieux ce qu'elle aurait peut-être refusé au respect du souverain.

Il ne faut pas chercher ici l'enthousiasme naïf et l'élan mystique d'un peuple vivant par la religion et pour la religion, ni le sentiment du beau et de l'utile, qui pousse une nation à décorer sa demeure.

Je causais de tout cela avec mon compagnon ; mais notre conversation était sans doute sans intérêt pour les bédouins, qui sont les concierges des Pyramides ; ils considèrent ces monuments comme leur chose, et savent retirer de leurs fonctions tous les bénéfices qu'elles comportent ; ailleurs, cela se passe ainsi : pourquoi en serait-il autrement dans la patrie du baghisch ?

Ils nous pressaient de commencer l'ascension, et il semblait que nous nous devions à eux.

Après le premier mouvement, où l'esprit se livre tout entier à une admiration dont il n'est pas le maître, les instincts d'historien et d'artiste, d'archéologue et de philosophe, que nous portons en nous, se taisent, pour laisser notre pauvre machine s'effrayer devant ces

Monstrueux degrés
Faits pour des pas de six coudées.

Et dire qu'il y a 203 assises, de la base au sommet; il est vrai que la barbarie de l'homme et le sable du désert en ont réduit le nombre, l'un ayant abattu les derniers, l'autre ayant caché les premiers.

Je me remets, plein de confiance, aux mains de quatre bédouins, dont les bras nerveux et les jambes musculeuses sont de nature à me rassurer : deux me prennent les mains et s'élancent en avant, en m'entraînant à leur suite; deux me poussent par derrière.

Je me soulève ou plutôt je suis soulevé; je pose le pied sur chacun des gradins placés en retrait les uns sur les autres, sans ciment ni fer, et débordant de 10 pouces environ; trouvant sur chaque arête un point d'appui, j'exécute un mouvement continuel de levier.

L'ascension est sans danger, dans ces conditions, grâce aux bédouins ; mais, grâce à eux aussi, elle est plus pénible; ils croient de leur devoir de vous faire sentir combien le secours de leur force et de leur agilité est précieux ; ils vous fatiguent à plaisir, pour vous montrer que sans eux vous ne pourriez pas aller plus loin ; ils ressemblent à ces gens qui ne peuvent vous rendre le plus léger service, simplement, sans en exagérer l'importance, sauf ensuite à en mieux faire valoir le prix.

Il est vrai que le seul accident dont on garde le souvenir est arrivé à un Anglais qui avait cru de sa dignité de refuser leurs services.

Quant aux bédouins, ils courraient volontiers : ils montent le plus naturellement du monde, comme s'ils étaient sur une grande route; ils causent, ils me racontent, comme ils l'ont déjà raconté sans doute bien des fois, que le sultan Bounaberdi a tué les Mamelouks, et que 40 siècles me contemplent, sans jamais oublier de rappeler la nécessité du baghisch, et surtout du baghisch individuel et personnel, qui ne passerait pas par la main du cheik.

Ils ont même, pour aider aux mouvements, un refrain qu'ils psalmodient d'un ton plaintif, en battant la mesure et en marquant la cadence, dans la langue, ou à peu près, du voyageur qui s'est confié à eux.

Pourquoi l'a-t-on ainsi décapitée? Est-ce par jalousie? n'est-ce pas plutôt par désir d'utiliser des matériaux tout trouvés, dont l'extraction ne présentait plus de difficulté? Cela s'est vu souvent, même ailleurs qu'en Égypte.

En tout cas, ce n'est pas le moment de disserter : il faut promener son regard autour de soi, et le spectacle suffit à faire oublier la fatigue.

Ce qui frappe tout d'abord, surtout en temps d'inondation, c'est le Nil, qui apparaît dans toute sa majesté et toute sa puissance.

Au sud, la vallée est étroite : elle mesure 2,000 kilom. de long, sur une largeur de 5 à 10 kilom., depuis les premières frontières de l'Abyssinie jusqu'à Gizeh. Le fleuve est encaissé par deux plateaux de 40 à 60 lieues de large : à droite, la chaîne arabique, qui dessine sur l'azur du ciel les crêtes blanches et inégales du Mokattam, la vallée de l'Égarement, et les Carrières d'où sont sorties les Pyramides ; à gauche, la chaîne libyque, dont le rempart ondulé fuit à l'horizon : sur le second plan, d'un côté, la mer Rouge, de l'autre, un océan de sable, le Sahara.

Au nord, le fleuve, avant de se jeter dans la mer, s'étale et s'épanouit, comme un bouquet, dans les

— Un, deux, trois, me disent-ils, francés bueno, baghisch bueno, Allah! Allah!

Je ne pouvais modérer leur ardeur, et j'avais toujours de la peine à obtenir quelques temps d'arrêt, qui semblaient m'être accordés par faveur.

Mon front ruisselait de sueur, ma respiration était haletante, lorsque je fus apporté brisé, au sommet.

Mon compagnon, M. G..., s'était arrêté au milieu de l'ascension : entouré de ses quatre bédouins qui le pressaient de continuer, il se refusait à faire un pas en avant; il redoutait la montée, il redoutait plus encore la descente.

Sans mes instances répétées, il allait abandonner la partie; il reprit enfin sa route.

Lorsqu'il arriva, je commençais à me remettre; j'avais bu à petites gorgées un verre d'eau qu'un enfant avait apporté, et je me promenais sur la plate-forme de long en large, pour éviter un refroidissement trop rapide.

La plate-forme qui a six mètres carrés laisse voir tout ce qui manque à la Pyramide pour être complète.

plaines du Delta, qui, arrosé par mille canaux, forme un grand triangle de 50 à 60 lieues de côté, ayant pour sommet le Caire, et pour base le rivage de la Méditerranée d'Alexandrie à Damiette. C'est là l'Egypte fertile et vivante.

Le pays est encore, comme au temps où Amrou écrivait au calife Omar cette lettre célèbre qui reste toujours la meilleure description de l'Egypte, un désert aride et une campagne magnifique.

A nos pieds:

> Comme une peau de tigre, au couchant, s'allongeait
> Le Nil jaune, tacheté d'îles.

Et les îles étaient d'autant plus nombreuses que l'inondation cachant des campagnes, en d'autres temps couvertes de moissons, laissait émerger çà et là quelques gourbis élevés sur une éminence et quelques bouquets de verdure.

Au fond, les deux ports du Caire, Fosta et Boulak; — derrière, le Caire, avec les panaches de ses palmiers, les minarets blancs et les dômes ciselés et émaillés de ses mosquées qui s'élancent au-dessus de la mer des toits plats et des terrasses inégales; — la Nécropole; — la Citadelle, qui domine à la fois la cité des morts et la cité des vivants; — le Mokattam et ses moulins, qui dominent la citadelle : tout cela doré par le soleil, inondé de lumières, éclairé de tons chauds et vifs,

comme on n'en trouve qu'en Orient; on oublie alors le dédale des rues étroites, l'amas des maisons mal bâties, la misère du peuple en haillons, et on ne garde devant les yeux qu'un éblouissement merveilleux dont le prestige enchante et fait rêver.

Sur la rive gauche du Nil, à côté de la grande Pyramide, les deux Pyramides de Chephrem et de Mycerinus, orientées comme elle aux quatre points cardinaux, et continuant avec elle une ligne diagonale : la première en partie dentelée garde à son sommet un revêtement irrégulièrement interrompu.

A leurs pieds, une quantité considérable de petites pyramides, de débris d'enceintes de temples et de tombeaux; puis le Sphinx.

En avant, par un contraste familier à cette nature accidentée, l'oasis avec sa source et son bouquet de dattiers, qui forme comme une île cernée de tous côtés par une mer de sable.

La vue s'étend au loin : l'imagination vous emporte plus loin encore; c'est Sakkarat, dont le Sérapeum, longtemps caché à tous les yeux, puis découvert par Mariette-Bey, malgré les obstacles que soulevaient devant lui le désert avare et la jalousie mesquine, a été enfin reconquis par le sable, mais non pas sans avoir livré son trésor; c'est la place où fut Memphis, entre Sakkarat et le fleuve : ce sont les Pyramides du Dach-

four, Thèbes, les Cataractes, la Nubie et les sources du Nil.

A côté de cette immensité de l'espace, que l'on peut entrevoir du sommet des Pyramides, l'immensité du temps dont elles gardent le souvenir : 60,000 ans, si l'on en croit Manéthon, 40 siècles, a dit Bonaparte : qu'importe si, pour n'avoir pas lu Manéthon, Bonaparte est demeuré au-dessous de la vérité, il n'en a pas moins donné la formule poétique et brillante d'une pensée dont le sens profond vous trouble et vous émeut.

Et dire qu'il s'est trouvé des hommes assez désœuvrés et assez insensés pour tracer leur nom sur ces pierres : ils n'ont pas reculé devant la tentation sacrilége de mêler leur petite personnalité aussi inconnue qu'inutile à l'éternité des Pyramides et de leur imposer une association infâme : artistes de contrebande, boutiquiers enrichis, Anglais égoïstes, Italiens vaniteux, c'est mal respecter la majesté des grands souvenirs, c'est mal comprendre l'humilité dont on doit être saisi devant le spectacle sublime qui s'offre aux yeux et qui permet de contempler la nature face à face, au milieu de ses plus grandioses manifestations, comme un dieu dans son temple ; en présence de ces monu-

ments, l'homme n'est pas plus que le grain de sable du désert qui les entoure.

Nous étions là-haut depuis quelque temps déjà.

Mon enthousiasme pour le panorama qui se déroulait devant nous, mon parti pris à l'égard des inscriptions, ne pouvaient satisfaire les bédouins, dont les sens émoussés par l'habitude et l'intelligence obtuse ne sauraient s'émouvoir et qui, moyennant un baghisch, se chargent de léguer votre nom à la postérité, pour l'effacer bientôt et le remplacer par un autre.

Afin de réveiller mon humeur rêveuse, et pour arriver à battre monnaie, l'un d'eux nous offrit de descendre la grande Pyramide, de courir les 500 pas qui la séparent de la Pyramide de Chephrem, et de monter jusqu'au sommet de cette dernière; il demandait un quart d'heure et un baghisch de 5 francs.

Nous acceptons la proposition, et le voilà en route : il descend, comme nous descendons un escalier en tenant la rampe, et bondit de gradin en gradin ; il court sur le sable brûlant; il escalade les dentelures de la Pyramide, et déjà il a fait quelques pas sur le glacis, dont les dalles de granit forment le revêtement supérieur, lorsque nous lui donnons par geste l'ordre de s'arrêter; il rebrousse chemin, si tant est que ce soit

un chemin, et vient me chercher pour m'aider à descendre.

Il était une heure; j'avais, il est vrai, laissé ma montre au Caire par prudence, mais les bédouins, experts dans la pratique d'une astronomie primitive qui faisait la gloire de leurs ancêtres, me renseignèrent bien vite à la seule inspection de la hauteur du soleil et de la longueur des ombres.

La descente est plus effrayante que la montée, parce que l'on a devant les yeux la base de la Pyramide : pris de vertige, on n'arriverait pas entier jusqu'au pied ; mais, grâce aux bédouins, le danger disparaît encore, pour ne laisser place qu'à la fatigue.

Sur les quatre guides, deux me précèdent, et deux me suivent.

Les premiers, me serrant fortement les mains, sautent de degré en degré et m'entraînent après eux, tout prêts, si j'avais le malheur de faire un faux pas, à me frapper vigoureusement sur les genoux et à me forcer de m'asseoir; souvent ils vous laissent croire que vous allez tomber; ils comptent que le plaisir de l'illusion leur rapportera quelque baghisch.

Les autres, placés derrière moi, me retiennent par les épaules, et servent de contre-poids.

J'ai les jambes, les bras et tout le corps brisés : il semble que l'on m'ait roué de coups.

Nous ne nous arrêtons que sur la rangée de gradins qui correspond à l'ouverture ménagée en retrait pour permettre l'accès dans l'intérieur de la Pyramide.

Il ne faut pas chercher ici le portique d'un temple grec, qui, tout inondé de lumière, appelle le peuple à la prière, ni le portail d'une cathédrale gothique, qui tout enguirlandé de statuettes et de fleurs, déroule comme un long chapelet ses litanies sculpturales et prépare l'âme à toutes les splendeurs du mysticisme symbolique; ces arrachements de blocs énormes témoignent tout à la fois de la proportion colossale des matériaux employés pour la construction, du soin que l'on a pris de déguiser l'entrée, et de la somme d'efforts qu'il a fallu dépenser pour la découvrir : ici le mystère est partout et dans tout.

On ne se sert plus de torches pour pénétrer dans les galeries obscures; le désir de ne pas dégrader davan-

tage les parois a fait imposer un mode d'éclairage moins primitif, et le prudent Mohammed avait eu soin de se munir de bougies au Caire.

Pour entrer, on se courbe; pour avancer, on glisse; et, dans cette position, sur une pente rapide, malgré les traces profondes laissées sur les dalles par un passage fréquent, on arriverait trop vite au but, si l'on n'était à la fois soutenu et retenu par les bédouins : d'autant qu'il faut quitter bientôt la galerie descendante, qui conduit à la chambre inférieure et qui nous emmènerait, dit-on, au niveau des plus basses eaux du Nil.

Pour changer de direction et dans l'impossibilité de remuer un bloc de granit qui fermait l'intersection de la galerie descendante et de la galerie ascendante, les premiers explorateurs durent ouvrir un chemin à travers la masse même de la Pyramide : aujourd'hui il faut encore pour grimper sur le rocher et rejoindre la galerie supérieure, franchir la distance en mettant le pied dans les mains et sur la tête d'un bédouin, comme sur les échelons d'une échelle.

Le couloir est bas, étroit et raide, aussi difficile à monter que le premier à descendre.

Nous passons devant l'ouverture irrégulière qui a permis à de hardis voyageurs de descendre, suspendus par une corde, dans le puits profond de 180 pieds et d'arriver en ligne droite, par le plus court chemin, à la

chambre inférieure; nous suivons une galerie horizontale, le corps courbé et les mains sur les genoux; nous pénétrons enfin dans la chambre spacieuse et élevée (comparativement au moins) qui a été ménagée dans l'axe central de la Pyramide : c'est la *chambre de la reine.*

Pourquoi ce nom? On n'en sait rien. En tout cas, elle est noire et nue, sans corniche, sans ornements, et même sans ces inscriptions hiéroglyphiques, semées à profusion sur tous les monuments égyptiens.

Je ne fais pas ici un séjour de longue durée; outre que je ne trouve rien à voir, je respire un air rare et méphitique, et je sens parfois l'aile d'une chauve-souris qui me frôle le visage.

Mon compagnon m'avait abandonné; il trouvait que la promenade ne lui rapportait qu'une grande fatigue, sans compensation.

Je veux néanmoins continuer.

Je reviens sur mes pas par le couloir horizontal, je le quitte bientôt pour reprendre un nouveau couloir ascendant, qui continue le premier, mais plus haut et plus rapide : j'arrive à une seconde galerie horizontale; puis à la *chambre du roi.*

Elle n'est occupée que par un sarcophage vide; elle

est fermée de tous côtés, sauf l'ouverture qui sert d'entrée, et sauf quelques trous que l'on croit être destinés à la ventilation ; des blocs énormes forment les parois latérales et le plafond; au-dessus, cinq chambres basses allégent par leur vide le poids énorme de la maçonnerie.

Toutes ces surfaces polies se renvoient l'éclat de nos bougies, pour éclairer un instant leur triste solitude, et bientôt tout rentre dans l'obscurité et le silence.

Je veux rejoindre mon compagnon, et retrouver l'air pur et la lumière du jour; je suis la même série de couloirs, et je franchis, cette fois, en m'élançant sur la tête d'un bédouin, le bloc de granit qui barre le chemin.

Se peut-il que ce soit là tout ? Et que l'on ait ainsi entassé pierre sur pierre, sans autre but final que d'abriter deux chambres? N'est-ce pas seulement une partie de l'œuvre qu'il nous est donné de connaître? N'est-ce pas seulement le faîte du temple que nous visitons? Sous ces frontons massifs, n'y a-t-il pas une colonnade gigantesque, dont nous donnerait l'idée la

colonne de Pompée, et qu'auraient comblée les sables du désert? N'a-t-on pas vu ce modèle réalisé en petit au Tombeau de la Chrétienne près de Tlemcen en Algérie, ou sur la voie Appienne à Rome?

Mais ce n'est là qu'une hypothèse, sans plus de valeur assurément que toutes les autres.

Mon compagnon, et une partie des bédouins m'attendaient à l'entrée des galeries ; ils se reposaient à l'ombre.

Nous nous mîmes en marche vers le Sphinx.

Les Arabes, comptant toujours exploiter ma fatigue ou mon admiration, m'offrirent des statuettes de pierre ou de métal, des scarabées, etc. ; je refusai : je savais trop bien, par ce que l'on m'avait dit de la fabrique de Boulak, que toute cette antiquité était apocryphe, qu'elle datait d'hier, et que, façonnée de toutes pièces sous leurs mains industrieuses, elle ne devait un air vénérable qu'à la précaution prise de cacher quelque temps ces fausses merveilles dans un sol humide.

Un des bédouins me proposa même de faire des

fouilles devant moi : malgré mon indifférence et mon incrédulité, que mes gestes traduisaient mieux encore que mes paroles, il remua un peu de sable, et courut à moi, en me jurant ses grands dieux sans doute que c'était pour moi que ces fétiches voyaient le jour, depuis des milliers d'années qu'ils dormaient dans le sable.

Sur mon refus sans réplique, je suis certain qu'il les aura remis en place, en attendant une meilleure occasion.

Au pied des Pyramides, quelques abîmes béants : ce sont des tombeaux et des temples aux proportions colossales, protégés contre l'envahissement du désert par les Pyramides mêmes, et ornés de bas-reliefs et de peintures, à demi-effacés par le temps.

Les fouilles entreprises pour déblayer la base du Sphinx ont mis à découvert quatre lions, dont un fut vendu à un Anglais, et dont les trois autres ont été depuis cachés par le sable; elles n'ont du reste rien appris : est-ce le dôme d'un temple? Est-ce un rocher naturel dont l'art a régularisé les formes ? On ne sait ; on croit, depuis qu'on a lu le nom de Theutmosis IV, gravé sur le granit, que c'est là son image.

Ce monolithe date des bonnes époques de la sculpture égyptienne.

Mais quelle en est la signification ?

Ce n'est pas un être mystérieux, car c'est là encore un préjugé grec imposé par ce peuple vantard et vaniteux. Les Grecs ne lui ont attribué ce caractère que par une fausse association d'idées : celle du Sphinx, qui avait eu l'Egypte pour première patrie, et celle du mystère, qui enveloppait tout ce pays et s'attachait à tout ce qui en venait.

Ce n'est pas une femme, comme le sont les Sphinx grecs.

Ce n'est pas un nègre, ainsi qu'on l'a dit : le type africain domine dans ses traits ; mais il était peint en rouge et, çà et là, on voit encore subsister des traces de cette couleur indélébile.

Ce fantôme de pierre, c'est le maître, c'est le roi ; malgré les proportions colossales, le contour est pur, l'expression est douce et gracieuse, sereine et paisible, pleine de calme et de repos, pleine aussi d'une majesté singulière ; le regard a une profondeur qui trouble, une fixité qui fascine :

> Il n'est vent de sable au désert
> Qui lui fît baisser la paupière.

Ses yeux tournés vers l'Orient semblent épier l'avenir ; ses oreilles semblent recueillir les bruits du

passé; le nez écrasé a été horriblement mutilé; la bouche, malgré l'épaisseur des lèvres, a de la délicatesse; le seul reproche à lui faire, c'est que la tête, belle de simplicité et de naturel, manque de style, c'est-à-dire de ces lignes droites et hardies, qui donnent tant d'expression aux figures sous lesquelles la Grèce représentait ses dieux et ses déesses, et dont elle ne trouva la divine pureté que dans les marbres de Paros ou du Pentélique.

Nous reprenons le chemin de notre barque, accomgnés encore ou plutôt poursuivis par les bédouins qui cherchent à nous prouver l'authenticité de leurs reliques ; si bien que mon compagnon, M. G... se laisse séduire et achète deux scarabées et un bijou de pierre, qui semble l'agrafe d'un collier.

La même cérémonie qui avait présidé au débarquement se renouvelle pour l'embarquement.

Le vent contraire nous retarda pendant la traversée, et nous n'arrivâmes au vieux Caire que vers 7 heures

du soir ; mais la beauté des soirées d'Orient est proverbiale, et le retour au milieu des décombres de Fosta, dans le labyrinthe obscur des ruelles étroites et des passages voûtés, s'effectua sans encombre.

Il était 8 heures lorsque nous touchions à l'Esbékieh.

A table, un plat singulier : en guise de hors-d'œuvre, du foie de chamelle cru et mariné dans le jus de citron ; c'est excellent.

— Qu'avez-vous rapporté de votre excursion?

— Moi, quelques notes, et un souvenir impérissable du magnifique spectacle qu'il m'a été donné de voir.

— Et en fait de curiosités ?

— Absolument rien, je n'ai pas été aussi confiant que M. G...

— Moi, j'ai rapporté deux scarabées, l'un petit et merveilleusement travaillé, l'autre très-gros, sans aucune inscription : de plus un ornement de pierre découpé à jour, qui peut servir comme boucle de ceinture ou comme broche.

— Montrez, dit M. A...

Il prit son couteau et entama les scarabées aussi facilement qu'une amande.

— Voilà une épreuve infaillible; tout cela est faux. Et combien avez-vous payé ces antiquités de rencontre?

— Cinq francs par scarabée, un louis pour la troisième pièce.

— Vous avez été volé indignement.

— C'est Mohammed qui m'en a garanti l'authenticité; il a même payé les bédouins, et je dois lui rembourser le prix convenu.

— Eh bien, Mohammed, reprends tout cela, tu le rendras à celui qui l'a vendu, et s'il t'arrive à l'avenir de guider ainsi les voyageurs à qui nous te recommandons, tu perdras notre confiance.

Lorsque Mohammed fut parti, et que l'affaire fut arrangée, on causait encore de l'incident.

— Ce serait une profanation indigne, si ce n'était d'abord une duperie infâme.

— Au fond, soyons indulgents pour ces pauvres diables! Cette vente au détail de tout ce qui a été le culte en même temps que le travail de leurs ancêtres, est le plus clair du bénéfice qu'aura rapporté à cette race l'immense et laborieuse accumulation de granits qui a occupé, dit-on, 100,000 ouvriers pendant 20 ans, et coûté la vie à tant d'hommes.

— Et d'ailleurs, combien de fois n'a-t-on pas vendu en France la canne de Voltaire ou la plume qui signa l'abdication de Fontainebleau ?

Le vendredi, 5 octobre 1866.

Ce matin, j'ai fait une infidélité à Saïd : c'est sans lui que je suis allé en voiture avec le prince Z... à l'école de médecine de l'hôpital militaire de Kasr el Aïni, rendre visite au docteur Mechmet-Ali Bey.

Nous traversons les plantations d'Ibrahim-Pacha.

— Avant Méhémet Ali, il n'y avait là qu'un amas de décombres et de débris, une décharge publique, qui était pour la ville un danger incessant d'insalubrité; le grand Pacha, pour assainir tout ce quartier, fit planter des massifs de dattiers et de sycomores, qui prêtent au chemin un ombrage dont, à cette heure, on commence déjà à sentir tout le prix.

— Vous croyez donc que Méhémet Ali était convaincu de l'influence de l'hygiène publique sur le bien-être des peuples, et que de plus il s'inquiétait des intérêts de ses sujets?

Je sais bien qu'on a voulu en faire un philosophe socialiste, épris d'un beau zèle humanitaire; mais,

pour moi, c'était un Arabe de la vieille roche, le dernier des Arabes, sinon par sa naissance, du moins par sa destinée, comme le sultan Mahmoud, avec moins de de génie, était le dernier des Turcs ; il était trop barbare pour savoir qu'introduire dans les mœurs des habitudes d'ordre et de propreté, inspirer à tous l'amour du beau, c'est marcher à la conquête du progrès ; il était trop despote pour se préoccuper du bonheur de ses peuples. Tout cela lui importait peu,tout cela était lettre morte pour lui, puisqu'il avait la mauvaise habitude de tout confisquer à son profit, propriété foncière et autorité politique.

— Et cependant, moins ignorant que les autres hommes de sa race des choses européennes, il avait compris toute la force de nos institutions, il avait en particulier senti l'importance de notre centralisation militaire et administrative.

— C'est vrai, l'éducation avait fait de lui un barbare déguisé ; mais on aurait pu lui appliquer tour à tour les épithètes de « comediante » et « tragediante » comme le pape Pie VII à Napoléon, si nous en croyons Alfred de Vigny.

Mahmoud pour assurer sa souveraineté, exterminait les janissaires (1826); Méhémet Ali massacrait les mamelouks (1811); Mahmoud voulait reconstituer à son profit l'empire d'Orient, Méhémet Ali (il y aurait là un curieux parallèle à tracer entre ces deux rivaux)

rêvait de réorganiser à son profit le vieil empire arabe pour l'opposer à l'Europe. Sans penser à modeler l'Égypte sur l'Europe, convaincu que le musulman ne se ferait jamais à notre civilisation, qu'il y a un monde entre les caractères des deux races, comme entre les climats des deux contrées, il songeait à refaire l'Europe sur le plan qu'il s'était tracé : c'était un idéal tout oriental, plein de despotisme et d'absolutisme.

Il comptait que ses tentatives d'importation européenne devaient être des instruments de domination, un moyen et non un but, et il s'instruisait à notre école, pour nous combattre avec nos propres armes; il savait par l'expérience du passé que les Arabes pouvaient franchir les Pyrénées.

Il oubliait que si les Arabes, poussés par un fanatisme aveugle furent de grands conquérants, pendant cette période de l'histoire de l'humanité où la force brutale était toute-puissante, leur règne était fini, le jour où la force morale des idées triomphait.

Pour en revenir à ces plantations, elles ne sont dues, je crois, qu'au désir de Méhémet Ali de faire disparaître toute trace de l'antiquité, même les ruines, afin que tout datât de lui seul.

Nous longeons le palais d'Ibrahim-Pacha, situé en face de l'île de Roudah : peu remarquable sous le rapport du style, il présente une façade irrégulière, où se mêlent l'architecture européenne et l'architecture asiatique, et pourrait déplaire aux amateurs de l'art classique; mais, assis au bord du Nil, entouré du paysage des plantations, fondu dans l'air, le ciel et l'eau, il semble répondre aux besoins et aux nécessités de la vie orientale, la fraîcheur et l'ombre.

Je ne décrirai pas Kasr el Aïni; qu'importe que j'aie assisté à la sortie des malades, que j'aie visité les salles de l'hôpital et la pharmacie! J'aime mieux dire le gracieux accueil que j'ai reçu de Mechmet Ali-Bey.

L'hospitalité consiste dans la présentation d'une tasse de café qu'un petit fourneau de terre portatif permet de préparer instantanément, et dans l'offre d'un chibouk, que le boab m'apporta tout allumé, en introduisant devant moi l'embout d'ambre, dont il ne s'était pas servi.

Je n'eus garde de refuser.

Mollement couché sur les épais coussins d'un divan, je voyais l'île de Roudah étendre devant les fenêtres son rideau de verdure, comme pour masquer les ruines de Fosta, je voyais le Nil rouler ses eaux rapides au

pied des murailles, et je sentais que mon esprit se laissait gagner à l'inertie. Combien il serait facile de devenir musulman, s'il suffisait d'oublier notre vie où le travail est une volupté, le mouvement une jouissance !

Mon désir de tout connaître, malgré le peu de temps dont je disposais, m'engagea à reprendre ma route : je voulais voir au moins la place où se tiennent les fêtes du Khalig, puisque je ne pouvais y assister, et j'étais heureux d'avoir pour guide le prince Z... qui avait été témoin des dernières fêtes, il y a cinq semaines.

— La crue des eaux du Nil, produite par les pluies torrentielles de l'Abyssinie commence à se faire sentir au Caire vers la fin de juin pour durer ordinairement jusque vers la fin de septembre, époque à laquelle elle atteint son plus haut degré d'élévation ; cette année est presque exceptionnelle, puisque le Nil n'a pas encore baissé, puisqu'il monte encore, et que vous avez eu une si longue traversée à faire en barque pour aller aux Pyramides.

Le Nil avait été consacré deux fois dieu par l'antiquité, qui l'avait fait dieu du ciel et des enfers : aujourd'hui le Nil est encore dieu, et la terre est son empire ; partout où il passe, il porte avec lui l'abondance

et la richesse, sous forme de moissons; mais ses largesses sont trop précieuses pour être abandonnées à son seul caprice; c'est un dieu en tutelle, c'est un père prodigue, dont les enfants règlent la dépense, pour l'empêcher de faire un mauvais usage de sa grande fortune, et pour lui ôter autant que possible la liberté de nuire.

Pour ne permettre au Nil de déborder qu'à jour fixe, dans la mesure voulue et suivant un emploi déterminé, des digues et des canaux d'irrigation ont été ménagés, de façon à forcer le fleuve à faire des économies, à se maîtriser, et à se répandre également sur chaque partie du territoire.

A l'époque de la crue, on consulte le Nilomètre ou Megyas, que vous avez dû remarquer en allant à Gizeh, et qui, en raison de son utilité même, pourrait être mieux entretenu; on le consulte à chaque heure du jour et de la nuit, comme les oracles de l'antiquité, mais les oracles ne parlent jamais bien clairement, et les prédictions du Nilomètre ne se laissent pas toujours deviner avec leur sens exact, surtout lorsqu'elles subissent, selon les besoins du moment, le contrôle administratif et les corrections officielles de l'autorité. Aussi est-ce avec une attente pleine d'angoisse que se passe cette saison; on ne vit pas, on ne dort pas; on est toujours en éveil, prêt à apporter à la digue un couffin de terre, qui par lui-même n'est rien, mais

qui, en raison du nombre considérable des travailleurs, représente une montagne.

C'est ici la prise d'eau du canal qui traverse le Caire, le Khalig.

Chaque année, en août, on construit à cette place une digue de terre qui, très-large à sa base, ne présente plus au sommet qu'une largeur de 3 mètres, et qui s'élève à 8 mètres au-dessus du niveau des basses eaux, à 5 mètres au-dessus du niveau du lit du canal, à 1 mètre au-dessus des bords du canal.

Lorsque les eaux ont atteint une certaine hauteur, le chef de la police, el Oualy, coupe la digue : le Khalig se remplit, un premier canot franchit la passe, suivi de toute une flottille pavoisée, et la fête nationale du pays se célèbre, à l'aide de toutes les démonstrations bruyantes en usage dans les solennités européennes.

Le vieux sol de l'Égypte va se refaire une jeunesse.

Au vieux Caire, notre voiture circulait mal ou plutôt n'avançait pas, à travers un amas informe de huttes et de décombres, où il n'y avait plus qu'un sentier à peine tracé ; force nous fut de descendre, et deux ânes — la providence de ces dédales — nous conduisirent jusqu'au pied des arches de l'aqueduc destiné à porter

l'eau à la citadelle ; c'est une ruine gigantesque, qui n'a rien de remarquable que sa grandeur.

Revenu à l'Esbekieh, j'emmène Saïd à Boulak, et au musée Égyptien ; je comptais beaucoup sur une lettre de recommandation que je portais à Mariette-Bey pour me rendre la visite plus instructive et plus intéressante.

Je regrettai l'absence du maître, d'autant que je ne trouvai là personne à qui parler français, et que je fus contraint, en vertu du règlement, de laisser à la porte mon âne et mon ânier, peu compétent après tout en ces matières. Livré à moi-même et au guide imprimé qui me donnait une nomenclature un peu aride, je ne sentis pas revivre sous mes yeux, comme je l'avais espéré, cette antiquité égyptienne, pleine d'une mystérieuse grandeur, et j'emportai de ma promenade à travers les salles silencieuses, une autre impression que celle que m'aurait laissée une parole brillante, rendant la vie à tous ces débris.

Je vais peut-être calomnier ces nobles souvenirs des anciens âges, parce que je ne les comprends pas ; mais toutes ces statues de bois ou de granit, ces sarcophages, ces bas-reliefs, ces papyrus, ces scarabées, et ces mille ornements d'un luxe déjà très-recherché, me paraissent

plus imposants par leur antiquité, qu'admirables par leur beauté; ils témoignent du degré de civilisation auquel atteignait un peuple qui consacrait à ces travaux une vive intelligence et une adresse instinctive; ils attestent la puissance merveilleuse de ces ouvriers inconnus, mais ils n'inspirent que du respect, et pas d'enthousiasme; tout étonne, rien n'émeut, rien ne parle au cœur; cette immobilité n'est pas dans nos mœurs: ces grandes figures raides, ces longs corps tout d'une pièce, ces membres collés au tronc, semblent se rapporter à un ordre de sentiments et d'idées qui nous sont étrangers, et que rien ne rattache à notre physionomie mobile, à notre gesticulation active, à notre pantomime sympathique. Je sens qu'aucune passion ne m'empoigne et ne me remue jusqu'au fond de l'être; je reste froid devant ces bas-reliefs, je deviendrais difficilement amoureux de ces statues transies; je comprends que ce n'est pas ici qu'est née la fable antique de Pygmalion et Galathée, qui représente, sous une forme saisissante et gracieuse, ce grand principe de l'art, que le sculpteur doit animer la matière et faire passer son âme dans le bloc de marbre ou d'airain.

Je sais qu'il ne faut rien juger à son point de vue et qu'il faut placer les objets dans leur milieu, pour les bien voir; mais je ne trouve pas là cette naïveté d'un art primitif et s'ignorant lui-même : cette raideur est comme étudiée; ces statues n'étaient pas faites pour

être contemplées par le vulgaire; les initiés seuls pouvaient les voir face à face, et la sculpture hiératique était une des formes de la religion. Le Sphinx est plus vivant; il est d'une autre époque. Aussi cet art de convention n'a-t-il eu aucune influence sur les générations qui ont suivi, tandis que la sculpture relativement moderne des Grecs et des Romains, de l'Italie et de l'Allemagne, en s'humanisant, a eu cet honneur singulier, de jeter dans le courant de la circulation quelque type nouveau, quelque galbe triste ou gai, mélancolique ou enjoué, calme ou passionné, mais toujours vivant, — et à la suite quelque idée nouvelle.

J'irai même plus loin, et sans vouloir cependant passer pour un partisan de l'utilitarisme en matière d'art, je ne vois là rien qui satisfasse ma raison; tous ces vestiges de superstitions disparues me semblent s'éloigner du but de l'art, qui est d'élever l'imagination au-dessus de la réalité, et qui ne devient vraiment grand que lorsqu'à la perfection de l'exécution se joint une pensée belle ou vraie.

L'archéologue peut être content, l'artiste ne l'est pas; on croirait sortir du monde des vivants et voyager dans une cité du passé; on croirait rêver, on ne se sent pas vivre.

Le village de Boulak n'a rien de remarquable en lui-même ; c'est un amas de maisons basses et ruinées, que dominent quelques palmiers et quelques minarets.

Pour me réveiller un peu, j'aurais voulu voir le mouvement du port et la petite flottille amarrée au pied des maisons dont les fondations plongent dans l'eau, et qui élèvent assez haut leurs quatre ou cinq étages. Mais le fleuve, resserré par l'île de Gezireh, ne se prête pas au développement d'un commerce qui grandit chaque jour, et les barques préfèrent s'arrêter au vieux Caire.

J'aurais voulu traverser le Nil et visiter à Embaheh le champ de bataille des Pyramides, mais le fleuve débordé rendait le passage long et difficile.

Je sacrifiai cette excursion, et je rentrai à l'hôtel, désireux que j'étais d'aller dans l'après-midi à Choubra.

Après le Transit, on arrive à cette avenue, si souvent célébrée sous le nom d'avenue de Choubra.

De chaque côté, la route est bordée d'acacias vernis, de caroubiers et de sycomores, qui acquièrent ici un

développement inconnu en Europe; les troncs monstrueux, les branches basses et tortillées comme des serpents, les longs rameaux penchés l'un vers l'autre et traversant la route au-dessus de nos têtes, les feuilles touffues, forment une voûte impénétrable au soleil, et pleine d'ombre : on croirait à un apaisement de la nature ardente de ces climats. Malheureusement la poussière, que soulève la foule des cavaliers et des voitures, trouble ce calme et cette fraîcheur. Malheureusement aussi, il ne faut pas regarder au-delà de ces arbres, car à côté des maisons coquettes et élégantes des beys et des pachas, qui rappellent à l'esprit les villas de l'Italie ou de l'Angleterre, on ne distingue que trop les gourbis humides et infects des fellahs, qui font songer aux huttes des sauvages.

J'ai la curiosité de m'arrêter et de voir de près cette misère.

Tandis que chez nous, le fer et la pierre dominent dans les constructions même les plus humbles du dernier de nos faubourgs, ce sont ici les éléments végétaux qui font tous les frais : il semble que ce peuple qui a bâti pour l'éternité des monuments, qui nous étonnent moins par leur forme que par leur durée, n'ait pas connu l'art de se donner, sinon le bien-être, au moins quelque sécurité.

Le gourbi du fellah est construit en pisé, avec de la boue liquide ou desséchée (c'est là le seul élément

inorganique qui entre dans la construction); de la paille de doura, coupée par morceaux, remplace le moellon; un tronc de dattier fournit le comble; des branches et des feuilles forment le toit: et, comme on a dû creuser, pour trouver la boue qui a servi de mortier, il règne, autour du gourbi, un fossé où l'eau séjourne et croupit, en exhalant des odeurs nauséabondes et des miasmes pernicieux.

Près des habitations, sont les tombeaux, aussi mal construits que les maisons, ayant la même forme et le même aspect, si bien qu'en présence de ces monceaux de boue, il est souvent difficile de distinguer la demeure d'un mort de celle d'un vivant.

A l'intérieur du gourbi, la lumière ne pénètre que par de petites ouvertures pratiquées dans la muraille: les seuls meubles sont la natte, le coussin, le moulin à bras, et c'est là que vivent pêle-mêle, père, mère, enfants et bestiaux.

Il semble que tout ait été frappé d'immobilité, comme sous la baguette d'un enchanteur, et que l'on ait sous les yeux la légende de *la Belle au Bois dormant* mise en action: ce sont les mêmes hommes qu'autrefois; les mœurs sont toujours aussi primitives, la nourriture aussi frugale; le régime, excessivement végétal, n'a rien qui excite le système nerveux et précipite la circulation: de la soupe, que l'on mange en trempant ses doigts dans la gamelle et en les portant

ensuite à sa bouche, un peu de pain de doura, point levé et mal cuit, des fèves bouillies et des oignons crus, des courges, des raves, du sorgho, un peu de poisson, et quelquefois un morceau de viande malsaine. Comme boisson, l'eau du Nil, qui souvent, apportée par l'inondation, séjourne au fond des fossés et n'est pas moins malfaisante que désagréable.

Et voilà la civilisation telle que l'ont faite sur le sol de l'Egypte la religion et la politique qui ont laissé subsister les conditions matérielles de la vie, et qui en ont changé les conditions morales, en réduisant à la misère et à l'oppression cette population vigoureuse autrefois, aujourd'hui presque abrutie.

A Choubra, il ne faut pas chercher la fantaisie gracieuse de ces gazons anglais, dont les ondulations se prêtent à la décoration d'un parc. Le jardin, dessiné à l'italienne, est divisé en compartiments qu'entourent des haies vives, et coupé d'allées sombres et fraîches tirées au cordeau et symétriquement alignées ; je me croirais volontiers à Versailles ou à Postdam, en présence de cette horticulture officielle et despotique qui excite l'enthousiasme des rois et des courtisans.

Chaque enclos est garni d'orangers, de jasmins, de myrtes et de rosiers : on recherche ici les arbres et

les arbustes de l'Europe méridionale, comme nous recherchons, sous nos climats, les fleurs et les fruits des pays chauds; je regrette de ne pas trouver les paysages d'une nature luxuriante, les tableaux d'une végétation plantureuse, les cactus et les aloès, les senteurs embaumées et les couleurs diaprées. L'homme est ainsi fait qu'il lui faut toujours contrarier et corriger la nature, se prendre d'admiration pour tout ce qui vient de loin, d'indifférence pour tout ce qu'il a sous la main.

Au centre du jardin, la même pensée qui a dessiné les allées rectilignes a élevé un palais classique; rien n'y manque : colonnade, portique, kiosques, salons couverts de peintures à fresques et décorés avec toute la recherche d'un goût douteux; au milieu, un bassin en marbre de Carrare, sur lequel se détache une petite île.

Méhémet Ali aimait, dit-on, à se promener en barque sur ces eaux tranquilles, et oublieux des questions européennes, livré tout entier aux instincts de sa nature orientale, il renouvelait, dans le luxe et la volupté, les fêtes nocturnes de la Rome impériale.

Aujourd'hui tout a changé : les cygnes seuls troublent l'eau, où ramaient les Géorgiennes du Pacha, plus blanches que les cygnes, et le dernier fils de Méhémet Ali, le prince Halim, vit ici dans la retraite, presque dans l'exil.

Je savais qu'il aimait l'Europe et les Européens, pour avoir vécu onze ans au milieu de nous, et j'avais pensé mettre à profit quelques recommandations, pour me présenter à lui, mais la promenade des filles du Harem m'empêcha de pénétrer dans la partie du jardin où se trouve le palais du prince.

Je repris le chemin du Caire et je retrouvai avec plaisir les ombrages pittoresques de l'avenue de Choubra.

Le samedi, 6 octobre 1866.

Je vais à Héliopolis et à Mataryeh.

Outre Saïd, j'ai un compagnon, M. S..., un de mes voisins de table à l'hôtel Auric, qui compte déjà quatre ans de séjour au Caire et qui y réussit dans des travaux de génie civil.

Nous sortons par le faubourg Hassaneyn et Bab-el-Nasr (la porte de la Victoire); nous nous trouvons en pleine campagne, ou plutôt en plein désert; les chemins ne sont pas mal entretenus, ils n'existent pas.

Nous laissons à droite l'Abbasyeh, autrefois résidence d'Abbas-Pacha, aujourd'hui Ecole militaire : l'Abbasyeh, comme toutes les constructions modernes, tombe en ruines, quoique toute neuve.

La plaine que nous traversons est cultivée : c'est l'époque où l'on sème le blé.

— On sème à la volée, sans avoir donné à la terre de préparation; on ne labourera qu'ensuite : en avril, on battra la récolte sur l'aire, en faisant écraser l'épi et hacher la paille par des bœufs.

Les instruments et les procédés aratoires sont restés ce qu'ils étaient autrefois, aux temps de Cheops et de Sesostris.

Vous voyez la charrue, la houe, l'attelage du bœuf et du chameau, tels qu'ils sont sculptés ou peints sur les sarcophages, ou sur les parois des chambres sépulcrales et des temples.

Quant aux irrigations artificielles, si elles sont en théorie toujours aussi indispensables, parce que, sans elles, l'ardeur du soleil et la sècheresse habituelle de l'air rendraient le sol stérile, elles reposent encore en pratique sur l'espoir des pluies d'hiver, et sur l'emploi des anciens appareils, le chadouf et la sakieh.

Je profitai de la première occasion qui nous fut donnée pour voir de près ces deux appareils.

Le chadouf se compose de deux piliers en bois, réunis à leur sommet par une traverse, à laquelle est fixée par une articulation de levier une forte perche ; cette

perche porte à l'une de ses extrémités une corde, à laquelle est attaché par son anse un vase ayant la forme d'un chaudron et destiné à puiser l'eau; à l'extrémite opposée, qui est la plus courte, elle est chargée d'un contre-poids; elle se meut à la manière du fléau d'une balance. Pour faire descendre le vase dans l'eau, il faut tirer en bas la corde à laquelle ce vase est attaché, afin de vaincre la résistance du contre-poids; dans le second temps, c'est-à-dire pour élever le vase plein, l'action du contre-poids, qui tend à descendre et par conséquent à faire monter l'autre branche du levier, est d'un puissant secours.

— Souvent, lorsque les berges sont trop élevées, on établit des chadoufs en échelons.

Souvent aussi on simplifie le chadouf qui s'appelle alors *mattalah* ou *mental;* au vase destiné à puiser l'eau est fixée de chaque côté une corde que tiennent deux fellahs : ils balancent le vase, et tantôt le plongent dans le fleuve, tantôt le relèvent pour en verser le contenu dans le canal.

— La sakieh, c'est la norria des Espagnols, importée en Europe par les Arabes : elle consiste en une sorte de chapelet de pots de terre fixés sur une corde sans fin, à distances égales. Le chapelet enroulé autour d'une roue verticale plonge dans l'eau à sa partie inférieure; cette roue armée de dents s'engrène sur une autre roue horizontale que mettent en mouvement des chameaux ou

des bœufs, attelés à un manége. D'un côté, descendent les pots vides, l'ouverture dirigée en bas, et de l'autre montent les pots remplis qui, arrivés au sommet de la course, se déversent dans une sorte d'auge en bois, placée à la hauteur du centre de la roue; de là, l'eau s'écoule dans la rigole jusqu'aux champs qu'elle doit arroser.

— Quand ces eaux auront pénétré dans le sol, ou se seront évaporées aux rayons du soleil et qu'on aura rendu au Nil ce que la terre n'aura pas voulu absorber, on trouvera à la place qu'elles ont occupée un limon bienfaisant.

— Le Nil est moins important au point de vue du commerce et de la navigation, qu'au point de vue de l'agriculture : c'est moins un chemin qui marche, qu'une mine d'engrais.

— Et que sont ces buttes de terre, ces petites colonnes à étroit pilier, ces échafaudages formés de troncs de dattiers, assemblés entre eux par des cordes, qui s'élèvent à 1 mètre ou 2 mètres au-dessus du sol, et qui seuls tachettent, comme autant de points noirs, ces plaines immenses?

— Ce sont les épouvantails. A l'époque où le blé mûrit, un enfant y monte, armé d'une fronde et ap-

provisionné de mottes de terre qu'il lance au milieu des essaims d'oiseaux, prêts à s'abattre sur les moissons.

— Les productions du Nil sont celles de tous les climats (blé, doura, maïs, riz, coton, chanvre, canne à sucre, safran, indigo), grâce à ce que l'année rurale comprend trois saisons bien distinctes, hiver, été, et Nil; grâce aussi aux soins que le fellah apporte à chaque ensemencement et à chaque récolte.

— Il faut avouer qu'avec des éléments imparfaits, le fellah tire encore bon parti du sol; que serait-ce s'il savait mieux cultiver?

— L'agriculture est ici moins un art qu'une tradition; agriculteur par vocation, et confiant dans ses capacités, en raison de la célébrité antique de l'Egypte, le Fellah rejette toute innovation, comme mauvaise et ridicule; il se tient aux errements du passé.

— En ces matières, comme en toute autre, l'expérience aide au progrès, lorsque l'intelligence intervient pour juger et décider; elle n'est plus que la routine, lorsqu'un respect aveugle est le seul guide.

Héliopolis.

Héliopolis est à 2 kilomètres du Caire ; nous y arrivons à travers des bocages de citronniers, d'orangers, des haies de cactus gigantesques qui étalent leurs larges feuilles, des bouquets de palmiers qui balancent leur couronne de verdure.

L'obélisque, le plus ancien, dit-on, des obélisques connus, rappelle seul l'antique splendeur de la ville riche et puissante, et du temple du Soleil; c'est un bloc de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes, qui sont encore visibles de trois côtés et qui ne se distinguent plus sur la face qui regarde l'ouest. Il semble tout triste, au milieu d'un champ, entouré d'arbres, séparé de ses frères, qui sont allés décorer les places d'Alexandrie et de Constantinople.

Un autre souvenir : c'est ici que se décida deux fois le sort de l'Égypte; Sélim en fit une province turque, Bonaparte, une province française.

Mataryeh.

Plus loin, Mataryeh.

Dans un jardin qui appartient à des Cophtes, une source, cachée sous une voûte rocailleuse, où la Vierge lava les langes du divin Enfant; puis un vieux syco-

more (matarea), solitaire au milieu d'une allée où la sainte Famille s'arrêta pour se reposer. Le tronc est énôrme, l'écorce est couverte de croix et de noms; aux branches sont suspendus des chapelets. Est-ce le vrai sycomore de la tradition biblique? Je ne sais, mais il est vénéré de tous, et mon compagnon me dit qu'il ne serait pas prudent de chercher à en emporter un rameau, comme souvenir.

Je renonce à l'excursion de la Forêt pétrifiée, et je reviens à l'Esbekieh; je ne veux pas manquer le rendez-vous, que j'ai accepté pour visiter les mosquées.

---

2 heures.

Je dormais encore, lorsque Saïd vint me chercher, avec le kawass du consulat de France, que le consul, M. Roustan, voulait bien mettre gracieusement à ma disposition, et le kawass de la Zaptié, qui, paraît-il, doit compléter le cortége d'usage en pareil cas ; toutes les exigences du droit international étaient respectées, et ma sécurité assurée, d'autant que les kawass étaient armés jusqu'aux dents : une paire de pistolets à la ceinture, un yatagan au côté.

Une attention délicate de M. Roustan avait fait préparer le laisser-passer pour deux personnes, et je priai le colonel T... qui, revenant de Cochinchine, s'était arrêté quelques jours en Égypte, de vouloir bien m'accompagner.

Nous sommes rentrés seulement à 7 heures, ayant visité nombre de mosquées, de tombeaux, d'écoles, de fontaines, c'est-à-dire tout un côté des institutions religieuses et sociales de l'Égypte; car tout cela se tient.

Outre que je n'ai pas eu le temps de tout voir (il y a, dit-on, trois cents mosquées au Caire, sans compter quarante églises cophtes), je ne puis pas même décrire tout ce que j'ai vu.

Tout en regrettant de ne pas savoir dessiner, convaincu que le moindre croquis donnerait une idée plus nette de ces merveilles que cinq pages de prose, je veux résumer l'impression générale que m'a laissée cette promenade à travers les mosquées.

Je reviendrai ensuite sur l'itinéraire que nous avons suivi, en racontant à ce propos les quelques détails que j'aurai notés.

L'architecture d'un peuple est toujours le reflet de sa littérature, et ces deux modes d'expression gardent

l'empreinte de son génie; elles sont la réalisation matérielle de ses idées et de ses mœurs, elles en forment pour ainsi dire le commentaire vivant. Cela est vrai, je crois, en thèse générale, vrai surtout pour l'architecture sacrée.

Dans les pays musulmans, où le culte est tout intérieur, et presque intime, on ne rencontre pas ces formes grandioses et sublimes, que revêtaient, même extérieurement, les temples grecs ou les cathédrales gothiques, et qui, par leur magnificence, souvent même par leur isolement sur une place où l'on pouvait juger le plan d'ensemble, les signalaient à l'attention de tous, en frappant tous les yeux et tous les esprits; l'aspect extérieur d'une mosquée présente un amas informe qu'enserrent et encombrent des constructions misérables, adossées aux murailles, comme des parasites.

On passerait même auprès de la porte basse d'une mosquée, sans la remarquer, si des coins de l'édifice ne s'élançaient les sveltes minarets, qui portent dans les airs leur galerie circulaire, au parapet de pierre découpé à jour comme une dentelle.

C'est là que se place le muezzin, cette cloche vivante qui appelle les croyants à la prière. Vêtu d'un burnous blanc, tourné vers la Mecque, les deux mains ouvertes et élevées, les pouces dans les oreilles, les yeux fermés, s'il n'est déjà aveugle, pour ne pas voir

ce qui se passe sur les terrasses des maisons où souvent les femmes se tiennent sans voile, il parcourt à pas lents, comme un fantôme, le balcon aérien et lance au loin, à travers le calme et le silence de la ville, la formule sacramentelle : « *La Ilah il Allah, vè Mohammed reçoul Allah.* » Sa voix d'une tonalité étrange, mais d'un éclat mélodieux, produit une impression profonde, qui frappe, j'en suis sûr, les esprits les moins religieux.

Derrière les minarets (il y en a quelquefois trois, quelquefois un seulement), se dessine une coupole basse.

Entrons dans la mosquée.

A la porte, le touriste doit, avant tout, revêtir par-dessus sa chaussure qui a foulé la poussière de la rue, un brodequin de laine rouge, ou déposer ses bottines, pour marcher pieds nus.

Il est vrai qu'il peut garder son chapeau sur la tête, en raison de l'habitude qu'ont les musulmans de ne jamais se découvrir.

Dans une première cour, ou sous un portique, se trouve la fontaine qui sert aux ablutions des mains, des pieds et des oreilles.

Il y a toujours beaucoup de monde dans les mosquées : c'est que la mosquée n'est pas seulement un lieu de prière, c'est aussi un lieu de repos, pour tous les pauvres diables, qui ne savent où abriter leur tête, et qui sont sûrs de trouver là l'ombre et la fraîcheur, qui leur sont chères.

Par contre, ici nulle femme n'entre, si ce n'est aux époques du Ramadan ; la femme n'est soumise ni aux prières, ni aux ablutions ; elle est évidemment regardée comme un être inférieur, puisque la religion semble ne pas exister pour elle.

Le temple est surmonté d'une coupole portée par des piliers ou des colonnes.

Dans l'architecture grecque, un entablement rectangulaire reposait solidement sur une colonnade. Dans l'architecture arabe, comme dans l'architecture romane et l'architecture gothique, toutes trois filles de l'art grec, les besoins de l'économie firent relier les colonnes par une arcade plus ou moins ouverte, mais en tout cas, toujours plus large que l'écartement classique.

Dans le roman, l'arcade demi-circulaire est encore forte et puissante.

Dans le gothique, l'arcade en ogive est plus hardie

et plus élancée ; le caprice domine : on tremble devant ces découpages et ces dentelures et on craint de voir tout s'écrouler.

Dans l'arabe, la variété devient infinie, comme l'imagination des peuples orientaux; tantôt l'arcade prend naissance au niveau des chapiteaux, tantôt au dessus, tantôt elle se prolonge et se raccorde avec les saillies du chapiteau qui la surmonte, tantôt elle s'infléchit et présente l'image de la carène d'un navire.

Des traverses de fer, retenant l'écartement des voûtes d'un pilier à l'autre, sont chargées de lampes, d'œufs d'autruche, etc.

Le plafond forme souvent divers caissons ornés de moulures peintes ou dorées.

Les dalles du sol sont couvertes de nattes de jonc ou de tapis.

Les parois sont tendues d'étoffes qui déroulent leur merveilleux travail et leurs couleurs éclatantes.

Quelquefois, dans un coin obscur, s'élève une chapelle sépulcrale (turbé), entourée d'une grille ouvrée comme une guipure d'or : espèce de volière, où semblent errer, au-dessus de leur tombe, les âmes des morts.

Au fond est le *mirab*, qui représente ce que nous appelons le maître-autel et que décorent souvent les pierres précieuses unies à l'or et à l'argent : il indique à la fois dans quelle direction se trouve la Mecque et

de quel côté il faut se tourner pour la prière. C'est dans cette niche que les softas déposent le Coran.

Une chaire à prêcher, désignée sous le nom de *minnber* est adossée à l'un des piliers, à la droite du mirab : c'est là que l'iman lit les versets du livre saint.

On ne voit ni statues, ni tableaux, ni vases sacrés, ni vêtements sacerdotaux, ni tout cet appareil des églises catholiques qui matérialise la religion ; ici, la simplicité du rite répond à la simplicité du culte.

Mais c'est dans le détail de la décoration et de l'ornementation que le génie arabe a pris sa revanche, et que la fantaisie s'est donné libre carrière.

Mahomet était un iconoclaste, et le Coran défend comme une idolâtrie la réprésentation des figures humaines et de tout ce qui a vie ; les musulmans, fidèles observateurs de ce précepte, n'ont pu cependant résister à ce goût inné chez l'homme, à cette tendance universelle de notre esprit, qui veut façonner toute chose à notre image ; ardents et mystiques, doués d'une imagination vive, mais souvent exaltée et bizarre, d'une grande promptitude de pensée et d'une adresse merveilleuse, ils se sont ingéniés à ne pas reproduire dans son intégralité la nature animée et vivante ; ils l'ont perdue sous une avalanche d'ornements fantastiques que l'on a désignés sous le nom d'*arabesques* : ce sont des tracés géométriques, découpés, contournés, enroulés, entrelacés comme des

filigranes; des lignes, des pleins, des déliés, de longues processions de caractères cufiques, retraçant des versets du Coran, qui rappellent au croyant ses devoirs religieux, la brièveté de la vie, la vanité des biens de ce monde, ou qui énumèrent les cent noms du Dieu tout-puissant (99 surnoms, puis Allah).

Tout cela est rehaussé de tons vifs, combiné en bas-relief sur un fond chamarré, où quatre couleurs surtout, l'or, le rouge, le bleu et le vert, contrastent à la fois, entre elles et avec le blanc de la muraille : c'est éclatant comme une fanfare, net comme un cliquetis, harmonieux comme une symphonie.

Il y a là un goût exquis et un luxe charmant, un art fécond, qui ne ressemble à aucun autre, et un style original dont la rêverie cherche le sens mystérieux; c'est une œuvre de patience et même de génie, s'il est vrai que le génie soit une longue patience; mais ce n'est pas une œuvre de foi, où se révèle l'inspiration artistique et l'enthousiasme religieux.

Le temple grec était l'expression d'une pensée sublime qui revêtait dans la pierre une forme poétique : il était simple comme une tragédie de Sophocle, pur comme un dialogue de Platon, calme comme le Jupiter Olympien, serein comme le ciel de l'Attique; l'idée du beau dominait; la grâce ne venait que par surcroît, et comme un ornement accessoire.

La cathédrale gothique du moyen âge était le sym-

bole d'une ardeur mystique, qui soulevait les pierres et faisait monter au ciel, comme une prière, le dernier clocheton.

La mosquée n'a pas de si hautes visées ; les musulmans vivaient peu dans la réalité des choses, et ils ont imprimé à leur architecture sacrée le caractère fougueux et sensuel de leur fantaisie ; ils ont pris tous les caractères et tous les styles ; ils n'ont pas donné à deux minarets le même jet, à deux coupoles la même courbe, ils ont mis dans leurs mosquées ce qu'il y a dans le Coran, une débauche d'imagination ; ils ont exprimé leur pensée ici, par une fureur d'ornementation, là, par un luxe de fables merveilleuses comme un conte de fée, de figures gracieuses et hardies comme une ode, de maximes sententieuses comme une épopée.

Mahomet, qui n'est pas l'auteur, mais seulement le vulgarisateur et le commentateur du Coran, Mahomet, plein d'enthousiasme religieux et d'ambition politique, savait mettre à profit le mysticisme panthéistique qui se trouve au fond de toutes les imaginations ardentes, pour parler à l'esprit et aux sens, aux sens surtout, d'un peuple grossier, mais passionné pour la poésie ; il leur montrait Dieu partout, dans la solitude du désert qu'il peuplait de Djinns, et dans l'humble plante qui lui révélait Allah, dans les pratiques hygiéniques dont il faisait des pratiques religieuses, dans l'exercice de la médecine qui lui semblait une forme

du culte; il mêlait le sacré au profane, les inspirations les plus élevées de la pensée aux vulgarités des détails les plus intimes.

Dans une religion aussi peu formaliste, le temple de Dieu est partout et le musulman doit à heure dite remplir ses devoirs religieux; cette unité de temps, substituée à l'unité de lieu, pour la prière, et l'obligation de faire des ablutions, ont multiplié les fontaines, qui empruntent un double caractère de nécessité aux pratiques religieuses, tout autant pour le moins qu'au besoin de boire frais.

Parmi les fontaines, sans parler de celles de la cour des ablutions dans les mosquées, les plus belles forment un bâtiment à trois étages.

Le sous-sol est un réservoir alimenté par des citernes que remplit l'inondation annuelle du Nil, ou bien que l'on approvisionne à l'aide de peaux de bœuf portées à dos de chameau.

Le rez-de-chaussée est une salle, ornée de colonnes quelquefois en granit, souvent en marbre, les unes lisses, les autres torses ou cannelées, et plafonnée d'arceaux aux arabesques peintes et dorées; il reçoit le jour de la rue, tamisé par des grilles de bronze, qui ne laissent pénétrer la lumière qu'avec parcimonie, et

établissent un courant d'air perpétuel; il est de plus garanti contre l'ardeur du soleil par un auvent, qui surmonte le rez-de-chaussée et s'avance, comme un vaste chapeau chinois, pour protéger ceux qui viennent puiser l'eau à travers le grillage des fenêtres; souvent on se sert des écuelles de cuivre suspendues aux chaînons scellés dans la muraille; mais avec la conviction qu'il ne faut boire que goutte à goutte, on préfère les siphons, dont l'une des branches plonge dans le réservoir intérieur, et dont l'autre sort en forme de bec; on ne boit pas, on aspire, c'est peut-être une pratique très-salutaire pour empêcher de trop boire.

Je citerai comme exemple la fontaine d'Ismaïl-Bey.

Au-dessus de la fontaine qui désaltère et reconforte les corps, à la place de ce que nous appellerions le premier étage, s'élève presque toujours une grande salle voûtée : C'est l'école gratuite (Kouttab) qui instruit et forme les esprits; il y a là un rapprochement touchant, d'autant que fontaines et écoles doivent presque toujours leur origine à la charité; elles sont créées par des fondations pieuses et entretenues par des legs inaliénables, qui stipulent qu'il sera pourvu à l'approvisionnement de l'eau et à la rétribution des maîtres.

Outre ces établissements, nous avons remarqué en passant dans la rue nombre d'écoles, dont l'aspect ne diffère pas beaucoup des boutiques misérables qui l'entourent, et qui comme elles, étroites et peu profondes, ouvrent leurs portes toutes grandes (on peut dire que c'est vraiment l'instruction publique), sans que la rare curiosité des promeneurs apporte trop de distractions aux écoliers.

Une natte de jonc couvre le sol; au mur, est suspendu un tableau calligraphique où se dessinent suivant une mystérieuse symétrie des versets du Coran.

Le maître d'école, presque toujours un vieillard, est accroupi dans un coin sur un coussin ; il a la dignité d'un sénateur romain; il a la conscience de sa mission.

Les écoliers, habillés d'une longue chemise de toile ou de coton bleu, qui leur descend jusqu'aux talons, coiffés d'un tarbouch qui couvre à peine le sommet de leur tête fraîchement rasée, ont quitté leurs babouches au seuil de l'école, et sont assis, les jambes croisées, sur la natte ; ils ont apporté avec eux une petite planchette enduite d'un vernis blanc, sur laquelle le maître trace les lettres de l'alphabet ou les préceptes du livre saint; ils les copient, graves, appliqués, contenus par la crainte de certaine baguette rarement oisive qui leur chatouillerait désagréablement la plante des pieds; puis, lorsqu'ils savent leur leçon, le maître efface les carac-

tères tracés avec un linge mouillé, et, armé de son roseau, il en trace de nouveaux ; on apprend à lire et à écrire en même temps.

Nous avons assisté à ces divers exercices ; nous prenions surtout plaisir à entendre les enfants réciter ensemble à haute voix les versets du Coran ; ils chantent, en agitant la tête et en balançant le haut du corps, aidés dans ce mouvement par la position des coudes qui s'appuient sur les cuisses. C'est, dit-on, un auxiliaire de la mémoire ; c'est aussi une des formes respectueuses de la prière ; en tous cas, cette psalmodie monotone, soutenue par des voix frêles, mais sonores et claires, n'est pas sans charme, et nous nous sommes arrêtés longtemps à contempler ces figures intelligentes, pleines de fraîcheur et de bonhomie naïve.

— Le Coran ! est-ce là tout ce qu'on leur enseigne ? disais-je au kawass du consulat de France, dont la conversation m'avait déjà beaucoup instruit.

— Oui, à peu près, c'est le seul livre, ou du moins le livre par excellence ; on doit pouvoir le lire, le transcrire, ou mieux encore le réciter par cœur. Joignez à cela quelques notions de calcul, quelques vers, quelques contes, et vous aurez embrassé tout le répertoire des connaissances usuelles. Ce n'est que dans les classes

riches que les enfants vont, en Italie, en Allemagne ou en France, étudier les langues européennes, les sciences modernes, ou le commerce.

Nous passons devant une école à l'heure où la liberté est rendue à ces petits prisonniers. C'est bien là le tableau de Decamps. Toutes ces figures mignonnes, noires ou cuivrées, sur lesquelles l'ennui dessinait la moue la plus comique, s'éveillent, et la volée d'écoliers, au sourire mutin, s'échappe en courant, sautant, bondissant, gambadant, criant, comme une nichée d'oiseaux, pour qui la cage s'est ouverte. Sont-ce là des fils du Prophète?

— Et les écoles de filles?

— Il n'y en a pas; la femme du peuple, la femme fellah ne sait généralement ni lire ni écrire; c'est à peine si elle sait coudre. — Quant aux filles de Harem, elles reçoivent quelquefois des leçons d'un vieil aveugle (la vieillesse et la cécité sont deux conditions requises), mais elles étudient surtout l'art de la toilette, qu'elles approfondissent, et poussent jusqu'à la perfection; elles s'habillent et se déshabillent, quatre ou cinq fois par jour.

— Jusqu'ici cela ressemble bien un peu à ce qui se passe chez nous, et la base de l'éducation me paraît la même.

— Cependant on parle de réformes, qui amèneraient la création d'écoles de filles et de pensionnats de demoiselles.

Autrefois, on disait en Orient que si les maisons sont des lieux de passage et des hôtelleries, les tombeaux sont des maisons éternelles, et que, si les premières peuvent être modestes, les seconds doivent être magnifiques. Cependant, dans ce pays où les idées égalitaires n'ont pas encore pénétré, il y a des degrés, même dans le luxe de la dernière demeure.

Les grandes mosquées sont réservées à un sultan, à un kalife, à un vice-roi, à un pacha, ou à un bey.

Le tombeau d'un grand personnage consiste en une coupole sculptée, recouvrant une salle, au milieu de laquelle un travail de maçonnerie, rarement un bloc de marbre protége la dépouille du fondateur ; l'illustre mort a pris soin de se préparer un dernier asile, certain que ses successeurs ou héritiers n'y penseraient pas ; quelquefois même, il ne lui est pas donné d'en prendre possession.

Les tombeaux plus simples se composent d'un grand

soubassement en pierres, surmonté de 4 ou 6 colonnes qui supportent une toiture en forme de dôme ou en forme de pyramide.

Souvent, il n'y a plus qu'un soubassement ; à l'une des extrémités se dresse une cippe, surmontée d'un turban, et à l'autre une pierre plate, de forme carrée ou taillée en losange, et couverte de versets du Coran.

Enfin, pour le pauvre, une pierre, un bloc informe même.

Le vendredi, qui pour les musulmans répond au dimanche des chrétiens, est consacré à la visite des tombeaux ; hier, nous les aurions vus venir prier, en longues processions, sur la tombe de leurs chers morts : mais le vendredi, chez les Grecs, était le jour de Vénus, et souvent il semble, dans les cimetières du Caire, que la mythologie païenne n'est pas oubliée.

Je reviens au détail de l'itinéraire que nous avons suivi, le colonel T... et moi.

Par prudence, et pour être sûrs d'en voir davantage, nous commençons par aller au loin ; nous traversons les plantations d'Ibrahim-Pacha, nous passons devant

Bab Seydeh Zeyneb, et nous arrivons à la mosquée d'Amrou.

Elle était conçue sur un plan gigantesque qui servit de modèle à la mosquée de Cordoue; elle était pleine de splendeurs empruntées aux temples de la vieille Égypte et aux sanctuaires les plus vénérés de l'islamisme ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une vaste cour entourée de galeries, dont une partie est détruite ; les colonnes brisées et les plafonds effondrés jonchent le sol ; les murs décrépits montrent leurs assises disjointes ; les traverses pendent inutiles et ne supportent plus rien ; le minaret abandonné s'incline sous l'action du temps ; la fontaine des ablutions est déserte, seul, un palmier solitaire peuple ces ruines, auxquelles il prête son ombre. Il n'y a plus là d'intérêt que pour l'histoire ; mais on se prend à rêver tristement devant cet immense débris ; la civilisation arabe n'était vraiment grande et forte, ni par les arts, ni par les lettres comme Athènes, ni par les institutions comme Rome ; elle n'était puissante que par l'imagination et le fanatisme ; elle a péri presque tout entière, sans laisser derrière elle ces traces durables, qui traversent les générations nouvelles et gardent à jamais le souvenir du génie d'un peuple.

Iman Chafey. — Ce sont les tombeaux des sultans mameluks.

Il y a ici tout à la fois un des grands cimetières du Caire, une mosquée, qui remonte, dit-on, à Saladin, et les sépultures de la famille de Méhémet-Ali; çà et là, quelques colonnes couronnées de gracieuses coupoles, quelques minarets élégants avec leur double ou triple galerie.

Au fond, le Mokattam ferme l'horizon; à gauche, la citadelle.

La Mosquée de Touloun date du IXe siècle, et présente un curieux exemple de l'ogive pure qui ne brillera que plus tard dans nos cathédrales gothiques; l'imagination des Arabes leur avait fait trouver cette forme de l'arceau, comme tant d'autres; mais, c'est une exception, et non le caractère général du style.

Le minaret, séparé de la mosquée, est entouré comme d'une enceinte.

Nous arrivons à la citadelle et à la mosquée de Méhémet Ali, par la place Roumelyeh; nous pénétrons par la vieille porte sarrasine (Bab el Azab), dont l'entrée est cachée et protégée par deux tours massives garnies

de meurtrières, et nous suivons d'abord la longue voûte, puis le sentier étroit, où furent massacrés les mamelouks.

Je revois, en pleine lumière, le panorama que j'ai déjà vu, au coucher du soleil; je préfère de beaucoup la première impression; dans les paysages d'Orient, l'ardeur du jour neutralise les points obscurs et les points éclaircis, et couvre tout d'une espèce de brume grisâtre qui confond les divers plans ; le soir, les ombres s'allongeaient; le rideau formé par les rayons solaires s'effaçait; la lumière décomposée mettait en valeur chaque saillie, dessinait chaque relief; aucun détail n'était perdu.

Extérieurement, la mosquée gigantesque de Méhémet Ali, flanquée de ses immenses minarets qui s'élancent comme des flèches pour percer la nue, dégagée des constructions voisines, mise pour ainsi dire en évidence, et non plus humblement enserrée par des masures, a peu de valeur architecturale : c'est une copie maladroite de sainte Sophie, qui, par ses proportions et sa disposition même, échappe aux conditions premières de toute mosquée.

La fontaine des ablutions est d'un style trop précieux; l'horloge, qui fut donnée par Louis-Philippe à Méhémet-Ali, et qui fait face à l'entrée du temple, est un contre-sens.

D'ailleurs, tout semble déjà tomber en ruines; les

soubassements extérieurs de marbre s'écaillent, et il n'y a pas vingt ans que ces travaux sont terminés.

Lorsqu'on pénètre dans la mosquée, on est tristement frappé par la vue de ces colonnes qui simulent l'albâtre, et qui, à peu de distance du sol, ne sont plus que du plâtre ; autrefois, on ne bâtissait pas ainsi ; cette manie du trompe-l'œil est moderne.

La citadelle, avec son dédale d'édifices et de cours, est une grande ville ; c'est la ville officielle, occupée par le palais du vice-roi, les ministères, la monnaie, l'imprimerie du gouvernement, les archives, la fonderie de canons, etc.

Nous profitons de la facilité que nous donne notre cortége de kawass pour pénétrer dans le palais du vice-roi.

Il n'y a là rien de royal, rien même d'oriental ; le style de l'architecture est européen ; le style de l'ameublement est ce Pompadour, tout composé de dorures et d'étoffes perses, qui se fabriquent à Paris pour l'exportation.

Le puits de Joseph (non pas le Joseph de la Bible, mais Yusuf Sal Eddin ou Saladin) me paraît une petite curiosité sans intérêt, parce qu'il n'y a là aucune idée ; je me dispense de visiter les deux manéges superposés, en dehors de la même ligne verticale, dans l'intérieur du puits, pour faire monter l'eau : je me figure à merveille un escalier obscur et incommode,

d'autant qu'il est facile d'en voir partout; je me représente très-bien une double roue à chapelet, d'autant que je connais les sakiehs de la route d'Héliopolis.

De la citadelle, nous contemplons le cimetière de Bab el Ouezyr, qui contient peu de tombeaux remarquables, et ne renferme guère qu'une série de pierres horizontales et verticales : il a l'aspect d'un champ de monuments druidiques.

Saïd nous montre le « saut du mamelouk » et nous raconte que, lors du massacre des mamelouks par Méhémet-Ali, un seul échappa à la mort, grâce au jarret de son cheval, qui franchit d'un bond la muraille, et vint tomber, avec son cavalier, sur la place Roumelyeh.

Le kawass du consulat de France place la scène un peu plus loin; je les laisse se disputer sans chercher à les mettre d'accord, mais je commence à douter de la réalité de l'aventure, et à comprendre combien il doit être difficile d'écrire l'histoire.

En quittant la citadelle, nous traversons la place Roumelyeh, pleine d'animation, peuplée d'oisifs, encombrée de bateleurs, faiseurs de tours, montreurs de singes et charmeurs de serpents, envahie par les tentes des marchands et occupée par le marché aux chevaux; on dirait un camp ou une foire de village.

Nous nous arrêtons devant la mosquée Mahmoudieh, que recommandent assez au touriste son minaret finement sculpté et sa coupole sarrazine.

Nous faisons le tour de la mosquée du sultan Hassan pour étudier, sous toutes leurs faces, ses deux minarets hardis, sa coupole élégante, sa corniche saillante, ses vastes proportions ; nous pénétrons dans l'intérieur, pour voir la fontaine des ablutions, que le temps n'a pas respectée, mais qui garde néanmoins son caractère pittoresque.

Plus loin, à l'extrémité de la rue Khourbarieh, la mosquée d'Ibrahim Aga et la mosquée de l'Emir Akor lancent au ciel leurs minarets jumeaux. La coupole de pierre de cette dernière mosquée est couverte d'un fin guillochis, qui semble en faire une pièce d'orfèvrerie ou un tissu broché.

Nous pénétrons dans le bazar d'El Soukerieh, et nous arrivons à la mosquée d'El Moyeh.

A la mosquée d'El Ahzar, la cour est entourée de bâtiments où sont les écoles et les logements des imans.

C'est de la mosquée de Hassaneyn que part le cheik des derviches Saadi'yeh, lorsque, après le retour de la caravane de la Mecque, il se rend en pompe chez le supérieur de tous les ordres de derviches d'Egypte; il fait marcher son cheval sur le corps des fidèles couchés à terre, à plat ventre, les jambes étendues, les bras pliés sous le front, et s'avance impassible sur ce plancher vivant, au cri de Allah! Allah! murmuré par ces fanatiques, et répété par la foule en extase.

Nous visitons la mosquée de Sidi-Morostan qui sert d'asile d'aliénés, et la mosquée du sultan Hakem qui tombe en ruines.

Le colonel T... me laissait souvent entrer seul.

— Toutes les mosquées se ressemblent, disait-il, plus ou moins : il n'y a que la couleur et la grandeur qui diffèrent. Sans la difficulté d'obtenir une autorisation, sans le danger qu'il y aurait à pénétrer seul dans l'intérieur et sans la crainte qu'inspirent par avance les fureurs d'un monomane religieux, on n'en viendrait pas voir une.

— Je ne me lasse pas d'admirer cette fécondité mer-

veilleuse d'une architecture originale et singulièrement riche. La variété infinie dans l'unité est un des caractères dominants de l'art arabe.

Nous étions à Bab el Nasr (la porte de la Victoire); je suis passé là ce matin; nous laissons sur la gauche l'Abbasieh; nous allons au Kait-Bey.

Ce sont les tombeaux des beys mamelouks; mais tout cela est délabré; les dômes s'affaissent, les minarets s'écroulent; quoique ce soit le tombeau de Kait-Bey qui ait donné son nom à tout ce champ des morts, c'est la mosquée du sultan Barkouk, seule bien conservée, quoique abandonnée depuis longues années, qui m'attire et me charme entre tous ces monuments.

Construite par assises réglées en pierre calcaire, alternativement blanche et rouge, elle est flanquée de deux minarets aux proportions élégantes, qu'enserrent trois rangs de galeries, et de deux édifices carrés surmontés de dômes et servant de sépulture, l'un au sultan, l'autre à sa famille. L'ensemble de la mosquée comprend des logements d'été et d'hiver pour les étrangers, comme un caravansérail, et trois logements complets pour les cheiks.

La décoration intérieure est d'un bel effet. Des piliers carrés supportent des arcs aigus à deux courbu-

res, en pierres de deux couleurs ; entre les arcs sont de petites voussures en brique. L'encadrement de la porte du minnber est couronné d'une corniche, l'escalier et la chaire proprement dite sont en marbre blanc ; les colonnes de l'entrée sont taillées dans le bloc.

Toutes ces merveilles sont perdues au milieu des ruines.

Nous revenons à l'Esbekieh ; le kawass nous fait remarquer la maison où Kleber fut assassiné et le couvent des derviches tourneurs, qui, coiffés de leur tarbouch à haute forme, enveloppés dans leur vaste manteau noir, prient en dansant ou pour mieux dire en pirouettant autour d'un centre commun, à l'imitation des corps célestes qui gravitent autour du soleil.

Le dimanche, 7 octobre 1866.

Ce matin, à six heures, Saïd m'attendait.

A la porte de l'hôtel se tenait une diseuse de bonne aventure ; elle me demanda le baghisch, et m'offrit de me révéler l'avenir ; je m'arrêtai devant cette femme

au teint de bronze, à la peau unie et colorée comme une statue Florentine, aux grands yeux doux et tristes, à l'expression résignée et charmante, et j'acceptai sa proposition, par désir moins de connaître ma destinée, que de voir de près les anneaux de métal qui enserraient ses bras et ses chevilles, et surtout les amulettes, sans doute bénies par un santon, que portait son enfant.

Elle lança en l'air et reçut dans sa main étendue de petits coquillages, puis me raconta une longue histoire (Saïd me servait d'interprète) où, à travers quelques traits généraux d'une application trop facile, se trouvaient mille invraisemblances; mais elle refusa à tout prix de me donner les amulettes de son enfant.

— Où veux-tu aller? me dit Saïd.

— Je ne sais; je veux me promener à l'aventure : allons tout droit devant nous, n'importe où.

A onze heures, nous rentrions; et, après le déjeuner et la sieste, Saïd, fidèle au rendez-vous, me fit la même question que le matin, et reçut la même réponse.

Où suis-je allé? je n'en sais rien. Retracer même à grands traits mon itinéraire serait aussi difficile que de retrouver la route suivie par un navire battu par le caprice de la tempête. J'errais dans les rues,

ne suivant d'autre guide que ma fantaisie, m'en remettant au hasard ou mieux encore à l'instinct de mon âne qui nous entraînait, moi dessus, Saïd derrière, partout où bon lui semblait.

Nous sommes passés peut-être devant quelque mosquée que je n'ai pas visitée hier; mais je n'y ai point pris garde; c'est la rue que je voulais voir et étudier; je m'y étais souvent promené déjà, emporté au galop de ma monture, sans faire attention à tout ce qui s'offrait à mes yeux; aujourd'hui, par contre, je me suis arrêté à plaisir devant un type, ou un costume, sous un moucharabieh, ou devant une troupe de chiens; j'ai même quelquefois mis pied à terre pour m'asseoir avec M. P... qui m'accompagnait au Khan-Khalil, au bord de la boutique d'un marchand du bazar.

Le soir venu, pendant et après le dîner, la conversation s'anima; elle roula sur mes promenades vagabondes; il me fut alors permis de relier ce que j'avais vu aujourd'hui à ce que j'avais vu depuis quatre jours sans le noter, de résumer mes impressions, de mettre de l'ordre et de la précision dans cette masse confuse de faits et d'idées que j'avais recueillis et dont le détail s'éparpillait dans mon esprit, de faire ajouter ici, un

développement et un commentaire, là, une critique et une rectification.

— J'ai été vivement frappé de cette merveilleuse harmonie qui établit une concordance logique entre le climat d'un pays et son architecture; j'ai senti combien la régularité parisienne des maisons serait fâcheuse ici; j'ai compris qu'il fallait, sous un ciel toujours de plomb, multiplier les angles, varier les surfaces, ménager les saillies et les rentrées, pour y faire jouer le caprice de la lumière, pour permettre aux rayons du soleil de se briser contre ces obstacles, et aux ombres de se produire plus nombreuses et plus bienfaisantes.

Le moucharabieh me paraît en ce sens l'idéal de cette architecture pratique; cette charpente en bois de cèdre ou de cyprès, treillagée et découpée, peinte en blanc ou en gris, appliquée aux parois extérieures de la maison en guise de fenêtre, suspendue au-dessus de la rue qu'elle surplombe comme une immense cage d'oiseaux, doit former le plus charmant salon aérien.

— Oui, la brise y pénètre sans laisser passer le soleil et permet de tenir au frais les gargoulettes pleines d'eau, dans un courant d'air perpétuel; le jour trop vif et les bruits de la rue trop assourdissants s'y tamisent; et surtout, à travers cette dentelle de bois, on

peut voir sans être vu, on peut satisfaire sa curiosité, tout en cachant aux regards indiscrets un intérieur mystérieux.

— Les Espagnols ont appris des Arabes ce raffinement, mais ils l'ont dénaturé et gâté, selon moi, en remplaçant, dans les miradors de Cadix et de Séville, le bois par les vitres, et la douceur des couleurs éteintes par l'intensité d'une couleur criarde, le vert. Les Allemands, en adoptant cette mode, ont poussé aussi loin qu'il était possible le contre-sens architectural; on grelotte presque dans ces balcons vitrés qui décorent les maisons de Berlin.

— Pour satisfaire mieux encore ce luxe indispensable de fraîcheur, des auvents surmontent la plateforme des terrasses et tournent leurs ouvertures vers le nord, livrant ainsi passage aux courants d'air.

Mais où sont donc

Ces maisons d'or pareilles
A des jouets d'enfants

dont parle Victor Hugo. Je les ai cherchées et je n'ai trouvé que des ifs en bois, bariolés, prêts pour une illumination, ou d'affreux peinturlurages qui couvrent les murailles et qui représentent des images grossières de chameaux fantastiques, de lions fabuleux, de fleurs inconnues, de bateaux à vapeur et de chemins de fer apocalyptiques; cela signifie, au dire

de Saïd, que l'habitant est un hadji, un pèlerin revenu de la Mecque. Est-ce là tout?

— Saïd vous a bien renseigné; mais il se produit pour vous un phénomène qu'éprouvent tous les étrangers; la pensée remplie des images enchantées des conteurs et des poètes, vous vous étiez fait une fausse idée des choses, vous aviez rêvé un Orient de convention, tel qu'il existe dans vos décors de féerie ou d'opéra-comique, c'est-à-dire tel qu'il n'existe pas, et vous vous êtes trouvé en face de maisons aux murailles épaisses et hautes, aux combles en terrasse, à la porte nue, sans inscription de nom et de profession, aux rares et petites ouvertures, tristes comme des prisons, silencieuses et muettes comme la femme, et long-voilées comme elle. En pays musulman, la maison est d'apparence sévère, de même que celui qui l'habite a les dehors calmes et sérieux.

— C'est une illusion perdue.

— Vous qui admirez tant la logique, vous comprendrez les raisons de cette contradiction apparente: les unes sont politiques, les autres morales.

Le musulman craindrait les exactions qu'un extérieur luxueux pourrait lui attirer de la part des collecteurs d'impôts.

En outre, le musulman a voulu faire sa maison pour la vie solitaire et individuelle.

Ignorant des premières conditions de la vie publique

qui n'existe pas pour lui, il a calqué, ici comme ailleurs, l'organisation de la famille sur l'organisation de l'Etat, et il est despote (au sens grec du mot) dans sa maison, comme le vice-roi dans ses provinces; esclave pour ainsi dire dans la rue, où l'appellent ses affaires, il est maître chez lui et maître absolu. Aussi n'attache-t-il aucun prix à cette vie extérieure, qui n'est qu'une servitude; il reporte toutes ses préférences vers cette vie intérieure qu'il entourera d'ombre et de mystères, pour en jouir plus librement, qu'il défendra même, contre une curiosité indiscrète, derrière des verrous et des barreaux.

De plus, la femme est ainsi faite, qu'il faut toujours mettre un frein à la nature trop vive de son tempérament; quand ce n'est pas le climat qui se charge de calmer ses sens, il faut que les mœurs interviennent et élèvent une barrière.

Dans les contrées du Nord, elle a une liberté d'allures, qui vous frappe déjà vous autres Français, même à Londres ; en Italie et en Espagne, il y a le couvent qui maîtrise les imaginations trop ardentes.

Sous ce ciel brûlant il faut le harem, c'est-à-dire plus qu'un couvent, et presque une prison.

Et voilà pourquoi les murailles sont si hautes, et les fenêtres si rares.

— Mais s'il n'y a rien à l'extérieur, tout le luxe est-il réservé pour l'intérieur? Ou bien cette magnificence orientale tant vantée doit-elle fuir toujours, comme le mirage du désert?

— S'il vous avait été donné de pénétrer chez quelque pacha, vous auriez remarqué, sinon un ensemble d'édifices majestueux, du moins une grande élégance dans le détail des motifs de la décoration.

En entrant, vous trouvez d'abord une cour, avec une fontaine et des palmiers, et, au fond, une suite de salles basses, qui semblent faites pour disposer à la mollesse. Tout concourt au plaisir des yeux; rien ne trouble la douce quiétude de l'esprit.

Les murs sont ornés de rosaces sculptées, et peintes d'une seule couleur; les fenêtres sont garnies de verres colorés; la lumière, habilement ménagée et variée de couleur et d'intensité, repose la vue de l'éclatante uniformité du soleil africain; aucun tableau, aucune gravure; les regarder serait une fatigue.

Tout autour, règne un long divan, couvert d'étoffes brochées, qui sert de mille manières différentes de siége et de lit; par terre, de riches tapis, épais et moelleux, aux couleurs sombres, mais nettes et artistiquement accouplées; çà et là, semés sur le tapis, des coussins de soie ou de velours, de petites sellettes basses incrustées de nacre, des plateaux de cuivre, ou dans un coin, des vases du Japon et de la Chine; mais

ni fauteuil, ni chaise, ni aucun de ces mille objets que crée le caprice parisien, et qui composent une bonne part de vos ameublements.

C'est l'appartement des femmes, qui n'a vue que sur un jardin bien clos, quand il a vue sur quelque chose. C'est la retraite impénétrable où vit le maître, partagé entre ses pratiques religieuses, son harem et son jeu d'échecs ; il renferme dans cette sphère toute son existence domestique, recevant peu, n'admettant que très-rarement et toujours avec beaucoup de réserve dans son intérieur.

— Nul profane ne peut franchir le seuil sans danger pour sa vie, pas même le médecin, dit le docteur Z..., qui était venu pour passer la soirée avec moi ; de nos malades, nous ne voyons que la main et la langue, passant à travers une ouverture pratiquée dans la muraille ; souvent même nous attendons, dans une pièce voisine, les renseignements qu'une matrone nous communique et qui doivent nous guider dans la conduite à tenir.

— Et que peut-on faire dans cet isolement? La vie doit être singulièrement monotone.

— Chaque peuple se peint d'un mot, dit-on, et résume son caractère, son tempérament, son génie

propre, sa faculté maîtresse dans une seule idée qui, souvent, est tellement nationale, qu'aucune autre langue ne peut la traduire ; la parole ne saurait exprimer un sentiment qui n'existe pas dans l'âme. En Italie, c'est le farniente ; en Angleterre, le confortable.

— On dit qu'en France les mots honneur et esprit symbolisent notre manière d'être, de même qu'en Allemagne, c'est « la gemuthlichkeit » qui accueille l'étranger.

— Eh bien, en Orient, c'est le « kief, » expression collective et synthétique d'un sensualisme raffiné, qui a toujours été la passion dominante du musulman, soit qu'à l'époque des conquêtes, il courût à la mort dans un élan d'exaltation brutale, pour s'ouvrir les portes du paradis de Mahomet, soit que, depuis la décadence, il ait cherché à se faire à lui-même un paradis artificiel, accroupi sur les coussins d'un harem et noyé dans les vapeurs du tabac ou du hachisch ; le kief, c'est toute la vie du musulman, c'est à la fois santé, plaisir, repos, bonheur, délassement, distraction, sieste ; c'est une indolence stérile et vague, une contemplation apathique et paresseuse ; c'est fumer le chibouk, contempler un beau site, se promener gravement, sans penser à rien, les mains derrière le dos, sourire aux reparties facétieuses d'un baladin, s'asseoir sur un divan et suivre des yeux la danse de l'abeille.

— Étrange contraste ! En Europe, au contraire

nous travaillons toujours ; il y a dans notre manière d'entendre et d'organiser notre vie une fièvre qui s'étend à toutes nos actions et qui se prend à tous les désirs de l'âme humaine, honneurs, plaisirs, richesses, — quoique l'argent ne puisse être le but d'une ambition intelligente, mais seulement un moyen. — Dans notre société, on ne devient un homme que par l'exercice continu et persévérant d'une volonté forte : avec nos mœurs positives et prosaïques, nous ne jugeons personne d'après ses virtualités, et nous ne demandons pas aux gens d'où ils viennent, ni ce qu'ils peuvent faire, mais ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait; c'est brutal, mais c'est juste. Je plains de grand cœur ces Werthers déclassés, qui n'ont rien de pratique dans l'esprit, et qui n'ont pas la force de réagir contre les tendances mélancoliques de notre nature, ces dilettanti oubliés qui se complaisent dans une commisération stérile, et dans une contemplation morose, qui poursuivent platoniquement des chimères, et qui déplorent la déchéance de l'humanité; ils ne sont ni de leur temps ni de leur pays, et ils peuvent accuser la chronologie et la géographie; ils auraient dû vivre en d'autres siècles et sous d'autres cieux, ils auraient dû naître il y a quelques milliers d'années, ou à quelques mille lieues de leur patrie, puisque chez nous la vie est un combat et qu'il en coûte cher de conquérir sa place au soleil, puisque notre plaisir est actif, bruyant, fatigant même,

— Ici, nul désir, nul besoin d'excitation et, par suite, nulle activité, — dit un vieux bey sceptique, qui semblait prendre intérêt à la conversation. — Rien ne sent la vie inquiète et tourmentée ; tout est calme et immobile.

Au dehors, il n'y a pas ces émotions et ces passions de la vie publique qui, dans la politique ou dans les affaires, vous envahissent et vous absorbent, cette fièvre qui vous brûle et vous dévore; le musulman n'est ni inventeur, ni spéculateur, ni calculateur.

Chez lui, le musulman ne connaît ni ces relations intimes, ni ces réceptions du jour et du soir que les mœurs ne permettent pas ici et qui ailleurs font le charme des nations civilisées ; il aime les chants et la danse, mais il ne chante pas, il ne danse pas ; il fait venir des artistes qu'il paie, trouvant cela plus digne et plus convenable; il regarde ou plutôt il voit danser, il écoute ou plutôt il entend chanter ; il ne connaît même pas l'amour dans les diverses phases qui, sous vos climats, marquent ses nombreuses métamorphoses depuis le premier désir jusqu'au suprême assouvissement, avec ses dangers et ses voluptés; il possède généralement, dans la classe aisée, deux ou trois femmes ; soit que les ardeurs du climat le portent à l'oisiveté qui calme les sens au lieu de les exciter, et que l'oisiveté engendre le besoin des amours faciles, soit que les instincts de sa race le poussent au changement, il

se fait une double habitude de l'inconstance; il considère que la conquête n'est rien, et que la possession est tout; il ne voit dans l'union de deux âmes qu'un caprice auquel tout sentiment de devoir reste étranger, qu'une débauche passive et impersonnelle; sans les eunuques chargés du soin de préparer la besogne, de recueillir et de surveiller les femmes, il ne regarderait plus l'amour comme un plaisir, il n'y verrait qu'une fatigue.

— Je vous fais volontiers, mon bey, le sacrifice de ces visites où se perd le meilleur de notre temps, je suis prêt à reconnaître que nos fêtes, où l'on cause et où l'on danse, doivent paraître étranges à un musulman; d'autant qu'elles supposent trois choses, qui sont pour lui lettres mortes, et qui lui feraient oublier ses habitudes de gravité et de silence : la liberté des femmes, le plaisir de la conversation, et le besoin d'activité physique. Mais...

— J'irai plus loin : j'ai vu la France et j'estime que vos bals constituent avec leur agitation fébrile un divertissement grossier et presque bestial; c'est une étuve, dont l'atmosphère est chargée des âcres parfums des émanations humaines et des germes malsains des fluxions de poitrine; c'est une cohue, où l'on sent un coude qui vous entre dans le dos, et un talon qui vous écrase le pied, où l'on se heurte pour faire en avant trois pas parfaitement inutiles, où

l'on se heurte encore pour faire en arrière trois autres pas aussi inutiles que les premiers, ou bien pour tourner comme des écureuils en cage, sans jamais changer de place.

— Mais ce que je blâme, c'est la polygamie, c'est ce renouvellement continu de jouissances, sans cesse renaissantes; j'y vois une cause fatale de surexcitation et d'épuisement : les sens se réveillent en sursaut et se livrent avec toute la fureur du premier mouvement à la volupté de plaisirs infinis qu'on croit n'avoir jamais goûtés, et puis dans cette intermittence prolongée et répétée, les ressorts de l'organisme se détendent, les sources des forces vives de l'économie se tarissent, le cœur et le cerveau perdent leur énergie et se ralentissent; c'est la mort, sinon physique, du moins morale. Dans le mariage, au contraire, l'habitude, par sa monotonie, calme et apaise les passions, endort les sens, et fait de cette somnolence, lorsque l'âge arrive, comme une seconde nature. N'est-ce pas là le secret de l'infériorité des pays musulmans?

— Ne parlez pas de supprimer l'oisiveté et de rendre à ces peuples l'habitude du travail : c'est une utopie.

— Et la femme, comment accepte-t-elle la polygamie?

— Elle s'y crée une occupation : couchée nonchalamment sur des coussins, à peine couverte d'un ample

vêtement facile à quitter, la poitrine surchargée de rubans, de dentelles et de passementeries, la tête couronnée de fleurs, le regard perdu, jouant avec un bracelet ou avec une gazelle apprivoisée, peignant ses yeux, ou teignant ses doigts, fumant le narguileh, elle demeure là de longs jours; elle ne connaît pas la société, qui n'existe point pour elle, si ce n'est au bain où elle va une fois par semaine, et dans les mosquées, à l'époque du Ramadan ; elle vit peu par la religion ; elle ne sait faire œuvre de ses dix doigts ; n'ayant pas d'occupation, elle trouve dans la jalousie un passe-temps. — Au fond, la polygamie est dans la nature humaine, seulement elle est sincère et ouverte, chez nous ; chez vous, elle est occulte.

— Et les enfants ?

— Les épidémies se chargent de régulariser l'excès des naissances et d'arrêter la fécondité dans son essor.

— Si l'intérieur du musulman est morne et triste, il faut reconnaître qu'il prend sa revanche dans la rue, en allant au café, chez le barbier, au bazar ; il semble que ce ne soit plus le même homme.

— Au café, on se rend visite, faute de se recevoir chez soi.

— Chez le barbier, dont l'échoppe s'illumine sous le reflet des rasoirs et des miroirs de métal pendus à la muraille, comme les attributs de la profession, c'est merveille de voir la dextérité et la prestance de l'artiste, portant à sa ceinture une bande de cuir qui lui sert à repasser son rasoir, et armé de son instrument de travail, soit qu'assis à terre, sur les dalles de marbre, en face du patient qui lui confie sa tête, il se mette à son niveau et comme à sa portée, soit qu'il l'installe sur ces banquettes étroites qui garnissent les murs. Mais si l'on vient chez le barbier, pour se faire raser la tête ou le visage, tailler la barbe ou les cheveux, couper les ongles, ou arracher une dent, on vient surtout pour causer, pour apprendre les nouvelles et les événements du jour : chronique vivante, le barbier, contrairement aux mœurs du pays, cause avec volubilité; il oublie sa race, il n'a plus conscience que de son métier.

— Est-ce que par hasard Séville aurait copié au Caire son Figaro? Les Espagnols doivent tant aux Arabes!

— Mais c'est surtout au bazar que, à l'occasion et sous le prétexte des affaires, on se voit et on se connaît. Le bazar n'est pas seulement un centre commercial, une exposition de produits destinés à la vente : c'est aussi un lieu de réunion.

Avez-vous remarqué comment se saluaient deux hommes qui se rencontrent? Il y a là bien des variétés. Les uns s'en tiennent à l'accolade, le salut des peuples primitifs, qui consiste à poser respectueusement la main sur la personne que l'on accoste et à porter à ses lèvres les doigts qui l'ont touchée ; les autres lèvent simplement la main droite au front, sans se pencher, ou en s'inclinant légèrement ; dans l'intimité (qui d'ailleurs se manifeste peu dans la rue), on s'embrasse en se serrant l'un contre l'autre et en balançant trois fois la tête sur chaque épaule ; d'inférieur à supérieur, on touche ou on fait semblant de toucher la terre et on relève la main jusqu'au front. Mais jamais on ne se découvre ; rarement on se parle, et si on le fait, au lieu de se dire : « Comment vous portez-vous? » on dit : « Comment transpirez-vous? » Il y a là toute une peinture du climat.

— Je n'ai pas pu analyser toutes ces variétés du salut, mais j'ai la douleur de vous annoncer que j'ai encore perdu une illusion. Je me suis convaincu, aujourd'hui dans ma longue promenade, que le bazar ne ressemblait en rien à ce que se le figure notre naïveté,

lorsque nous prenons pour termes de comparaison, les galeries vitrées que nous décorons de ce beau nom, et que nous y ajoutons toutes les merveilles que nous nous plaisons à prêter à l'Orient. Je n'ai pas trouvé cette richesse et cette élégance qui attire la foule devant les étalages de nos magasins à la mode. Loin de là, je n'ai vu que de petites boutiques peu larges, peu hautes, peu profondes (5 à 6 pieds carrés), sans communication avec l'intérieur des maisons; ce ne sont à proprement parler que des niches pratiquées dans la muraille et garnies d'un établi, qui s'élèvent à un mètre environ au-dessus du sol de la rue; ce qui nous permettait, en achetant des chibouks, de nous asseoir sur le seuil de la boutique, si tant est qu'il y ait une porte. Ailleurs, elles se prolongent sur la rue par un avancement en maçonnerie sur lequel le marchand étend un tapis, une natte ou des coussins et s'assied; une petite balustrade en bois sert de dossier au siége.

— C'est le *mestabé*.

— Au-dessus de la porte ou de la fenêtre, c'est tout un, s'incline un volet orné de versets du Coran, qui, dans le jour, relevé à l'aide d'une corde, garantit du soleil le marchand et les clients, et qui, le soir venu, s'abaisse comme l'écoutille d'un sabord et ferme la boutique à l'aide d'une serrure de bois.

— Ce n'est pas une fermeture bien solide; mais

pendant que le marchand est retiré dans sa maison, située souvent fort loin du bazar, des gardiens payés en commun veillent à la sûreté publique.

— Assis sur sa natte, les jambes croisées à la manière d'un tailleur, le marchand regarde monter les blondes spirales de la fumée de son chibouk ou de son narguileh ; il marmotte un verset du Koran à chaque grain de son chapelet qu'il tourne entre ses doigts ; ce n'est pas un homme, c'est un sujet de décoration, une cariatide assise ; comme la statue, il touche presque de sa tête le plafond de sa boutique ; comme elle, il se tient immobile.

Il voit tout le jour les acheteurs passer devant sa boutique ; il ne fait pas un mouvement, il ne prononce pas une parole pour les attirer, il ne s'abaisse pas à une politesse pour les conquérir, il attend avec nonchalance et philosophie, impassible et flegmatique, plein de cette gravité solennelle que les Orientaux apportent dans le moindre détail ; il semble croire que le chaland doit être comme Mahomet, qui allait à la montagne quand la montagne ne venait pas à lui.

— Dites plus, il faut lui faire la cour, pour obtenir que, par grâce, il montre les objets qu'il a en vente ; il faut même souvent le violenter pour l'arracher au rêve commencé ; vous souvenez-vous de celui qui vous a vendu des chibouks ; il nous a dit d'abord qu'il n'en avait aucun de prêt ; puis, sur mon insistance,

qu'il n'avait rien d'assez beau; il se décida enfin à montrer un tuyau, le reprit après que nous l'avons eu examiné, le serra, en montra un second, et ainsi de suite. Au fond, il est musulman, c'est-à-dire résigné et patient, il se dit : « Allah Kerim (Dieu est grand). Si Allah ne veut pas que je vende aujourd'hui, ce sera peut-être mon tour demain. »

— Mais si vous parvenez à vaincre cette force d'inertie et cette indifférence, il cherchera à vous vendre sa marchandise le plus cher possible, aucune n'ayant de prix fixe; aussi l'acquéreur a-t-il le droit et le devoir de marchander; on peut offrir en général la moitié du prix demandé. — A l'égard des juifs, il n'y a pas de limite dans le rabais.

— Les Arabes ont trop d'imagination et de sensibilité pour avoir l'intelligence du commerce, qui consiste moins à vendre cher qu'à vendre beaucoup, et tous les peuples de l'Orient avec leurs immenses richesses de matières premières, livrés à eux-mêmes, seraient de tristes négociants : ils ont une mine d'or et ne savent pas l'exploiter; ils ont un champ fertile et ne savent pas le cultiver. Il semble que, s'il est toujours beau en théorie de supprimer les intermédiaires, il soit quelquefois impossible au producteur de tirer parti de son produit, comme à l'inventeur de sa découverte.

— Heureusement la place est prise par les Européens et par les juifs, par les juifs surtout, qui ont

le génie des affaires et qui, sans être peut-être encore arrivés à ce degré de puissance qu'ils ont conquis ailleurs, ont néanmoins mis ici la main sur le commerce de luxe, sur le métier de changeurs, de marchands d'or, d'escompteurs, en un mot de sarafs.

— Un de mes amis les appelle, dans notre pays, les barons de la féodalité financière, les Hugues Capet de la haute banque. — Quant à moi, je me souviendrai toujours de ce juif du bazar auquel vous avez demandé de me changer de l'or français; il était occupé à faire sonner de beaux talaris d'argent ou des douros d'Espagne à colonnes; il les empilait en les lançant d'une main dans l'autre, un à un, et en les comptant au passage, avec une promptitude de coup-d'œil et une dextérité de main qui sont dans la race et dans le métier, puis il recommençait ce manége, qui lui servait de passe-temps et d'enseigne parlant à la fois aux yeux et aux oreilles.

— Sans vous répondre, il alla serrer dans un petit coffre d'ébène cette monnaie, puis il revint avec sa physionomie apathique, son regard oblique, sa démarche craintive; habitué à se cacher de son opulence, comme d'un crime, il semblait un esclave pris en faute et n'avait pas la dignité d'un homme. Il reçut le louis que je lui offrais, le regarda, le retourna, le posa sur sa balance, et nous offrit en échange quelques pièces de monnaie du pays, mais usées.

— Oui, ils ont l'habitude de frotter les pièces de monnaie sur une pierre de grès, pour traiter ensuite la poussière comme un minerai.

— Il fallut le menacer du consul, pour obtenir qu'il reprît ce que, dans ma crédulité, j'allais accepter.

— Quoique je n'aie pas parcouru les 50 ou 60 bazars du Caire, je crois pouvoir dire que partout où je suis allé j'ai retrouvé les mêmes types de marchand, j'ai retrouvé surtout le même cliquetis de couleurs harmonieuses et éclatantes, moins dans les maisons que dans les objets exposés, le même brouhaha qui se reproduit au milieu de la diversité des industries qui toutes ont pour ainsi dire un bazar spécial, sans parler de ces industriels sans industrie, qui transportent partout leur existence vagabonde et qui constituent la foule des mendiants, nains, bossus, manchots, estropiés, je ne dis rien des aveugles, car tout le monde l'est plus ou moins; tout cela en guenilles, n'ayant d'autre ressource que le baghisch.

— Au bazar, on vend de tout : l'homme est la seule marchandise que l'on ne puisse plus acheter; le marché des esclaves du Caire a été fermé, et il faut remonter assez loin sur le Nil pour trouver ce commerce florissant.

— Décidément l'Egypte s'en va, dit notre vieux bey.

— J'ai surtout été frappé par l'intensité des odeurs *sui generis*, qui à elles seules pourraient servir de base à une classification.

— Au khan Khalil qui, de tous les bazars, est sans contredit le plus beau, on trouve toutes les marchandises de luxe qui viennent d'Asie Mineure ou de Syrie, de Perse ou de Chine :

— Et quelquefois de France.

— Etoffes de Brousse, châles de Kachemyr, tapis de Smyrne, damas, perses et velours d'Alep ou d'Ispahan, tissus de Barbarie, armes blanches de Damas, bijoux guillochés, plumes d'autruches, poudre d'or, etc.

— Plus loin, c'est la mercerie, la quincaillerie, les armes (souk el sillah), les canons de fusils.

— Tout cela vient d'Europe.

— Ici, c'est le bazar d'el Soukerieh, où j'ai remarqué les boutiques de confiseries, aux lanternes de papier jaune; les boutiques d'épices ou de savons, aux petites boîtes étiquetées qui contiennent les drogues médicinales et les condiments culinaires; l'étal d'un boucher; les magasins de café, où, de vigoureux gaillards, armés d'un pilon, ruissellent de sueur et montrent leurs bras, leurs épaules et leur dos reluisant comme un marbre noir.

Là un Smyrniote vendait des pistaches; un Levantin hachait le tabac de Latakié; un Turc, tenant dans ses bras une énorme carafe, et portant autour du corps

dans une auge d'étain une ceinture de gobelets, débitait de l'orgeat.

— La vente de l'eau même constitue une industrie : vous avez vu ces sakkas qui, avec une peau de bouc, font l'office de porteurs d'eau, et sont en même temps chargés de l'arrosage des rues ; ces gamins qui promènent sur leur dos une amphore, et qui s'inclinent doucement pour pencher le goulot du vase, et remplir une tasse que soutient la pratique.

— Plus loin, c'est le travail du cuir pour les selles, ou les babouches, le travail du coton, la poterie, l'orfèvrerie, etc.

— Il semble qu'en Orient l'homme, par une tradition héréditaire qui est passée dans le sang et l'esprit de la race soit doué d'une grande aptitude pour tous les arts manuels. Prompt à concevoir, patient pour l'exécution, avec son imagination et son intelligence, ce pourrait être encore comme autrefois un artiste merveilleux !

— Malheureusement son goût exquis ne se révèle plus que dans les formes gracieuses et la décoration élégante d'un vase, la fine broderie d'une étoffe, les ingénieuses incrustations de bandes de métal, et comme exemple, je citerai l'industrie des chibouks et des narguilehs.

C'est au Caire que l'on fabrique les plus beaux chibouks; on emploie à la confection des tuyaux le jasmin, le rosier, ou le cerisier; quelquefois on recouvre le bois d'une étoffe de soie noire, rouge ou bleue, plissée, retenue par des fils d'or ou d'argent et terminée par un gros gland de passementerie; mais ce n'est pas là ce qui fait le prix et le mérite d'un chibouk, c'est le bouquin d'ambre jaune ou gris, de marbre ou d'agate, quelquefois d'os ou d'ivoire, c'est surtout la bague qui peut être couverte de diamants; je sais un pacha qui, pour tout meuble de valeur, a dans sa maison un chibouk, représentant 15 ou 20 mille francs.

La cheminée est en terre rouge ou brune, quelquefois ciselée et dorée.

Le vrai narguileh se compose de quatre pièces : une boîte ou vase, ordinairement en coco (coco se dit en arabe *narguileh*) qui se tient à la main, et dans laquelle on verse de l'eau de manière à en emplir un peu plus de la moitié; un tuyau planté perpendiculairement au milieu et au-dessus de ce premier vaisseau, et plongé dans l'eau; un fourneau en terre, percé de trous, qui surmonte le tuyau; enfin, un second tuyau en roseau, adapté sur un des côtés du vaisseau; c'est par lui que le fumeur se met en communication avec le tabac et aspire la fumée.

On appelle *tombak* le tabac spécial que l'on fume

dans le narguileh; on l'achète en feuilles; avant de s'en servir, on le trempe et on le pétrit légèrement dans l'eau; pour l'allumer, lorsqu'il conserve encore une partie de son humidité, il faut un certain effort de poumons, et cette tâche est celle du domestique, le boab, qui l'allume avec un charbon ardent, et ne le présente à son maître que lorsque la plus légère aspiration de l'air suffit pour en faire sortir un nuage de fumée rafraîchie ou parfumée en traversant l'eau pure ou l'eau de rose; le maître peut alors fumer sans préoccupation et avec toute la liberté d'esprit que réclame cette importante fonction, il peut se livrer aux charmes de la conversation, c'est-à-dire à l'échange de quelques paroles prononcées, entre deux bouffées, avec un air grave et majestueux, ou bien au plaisir plus grand encore de la méditation solitaire.

L'élégance n'est pas le fait de cet appareil, qui n'est guère en usage que parmi la classe inférieure, ou dans les cafés.

Ce que vous appelez, en Europe, narguileh, c'est le chiché (verre); c'est un faux narguileh. Le vaisseau est une carafe de cristal, souvent très-élégante, décorée, taillée et gravée avec richesse et avec goût, mais arrivée en droite ligne de Bohême ou de Baccarat. Le tuyau perpendiculaire est en bois ouvragé, garni de soie et de passementeries d'or, relié par des attaches d'orfèvrerie, et terminé par un fourneau en métal ciselé; un long

tube de cuir flexible, orné parfois de fils de métal et de lanières de drap rouge, remplace le tuyau de roseau.

— J'avais vu tout cela, sans m'en rendre un compte aussi exact ; ce qui m'avait frappé dans le travail, c'était la dextérité de l'ouvrier : ainsi, j'ai vu forer, en quelques minutes, un tuyau de chibouk, long de deux mètres, que je veux rapporter en France. Mais j'ai vu mieux encore ; car cette habileté instinctive ne s'entend pas seulement des mains, mais aussi des pieds.

Dans les pays civilisés, le pied de l'homme, enfermé et comprimé depuis l'enfance ne jouit pas de tous ses avantages ; ici, au contraire, où le peuple marche pieds nus, il y a dans le gros orteil une mobilité et une sorte d'opposabilité très-remarquable, quoique la conformation articulaire rende néanmoins la préhension par le pied beaucoup moins parfaite que par la main.

Ainsi je me suis arrêté devant les fabricants de caffa dont l'industrie ne doit pas avoir moins d'importance que celle des chibouks, puisque la caffa est à la fois une cage, un lit ou un panier ; assis, ils saisissent entre leurs orteils la branche de palmier qu'ils veulent percer de trous, pour y introduire ensuite des bâtons perpendiculaires ; ils la maintiennent ainsi sur la pièce de bois qui leur sert d'établi ; ils la font avancer avec une régularité qui défierait une machine, tandis que leurs deux mains tiennent, l'une le marteau, l'autre

l'emporte-pièce ; le travail est très-rapide et l'intervalle qui sépare deux trous semble mesuré avec un compas.

Sont-ce des quadrumanes? ou des quadrupèdes? L'homme et le singe auraient-ils indifféremment quatre pieds ou quatre mains?

Il y a sans doute des savants à qui cette remarque fera plaisir, mais en tout cas ce qui m'a frappé, dans la comparaison qui s'est faite en mon esprit, entre l'industrie du chibouk et celle de la caffa, c'est l'infériorité relative qui existe, au point de vue de la perfection, entre les métiers de première nécessité et ceux du superflu, qui ne relèvent que des raffinements d'une civilisation luxueuse.

Ces peuples, chez qui ont régné longtemps le despotisme et l'esclavage, ont appris à exécuter ce qui peut flatter les passions et accroître les jouissances de leurs maîtres, mais ils sont demeurés ignorants de ce qui assurerait leur bien-être et adoucirait leur existence.

On excelle à extraire les essences des fleurs, et l'on sait à peine faire le pain.

— Il en est ainsi depuis longues années déjà, et le progrès semble ici n'être autre chose qu'un vain mot; vous trouvez partout et en tout cette immobilité si-

lencieuse et solennelle que l'on peut croire inséparable de l'Orient.

Voyez les costumes, qui ne ressemblent aussi en rien à ce que votre imagination a pu rêver; tandis qu'en Europe les modes changent à chaque saison et revêtent toujours un caractère d'élégance qui les fait adopter de tout le monde civilisé, le peuple ici s'habille encore aujourd'hui, comme autrefois.

— Quant à moi, je ne sais si, au point de vue du costume, cette immutabilité est un mal.

Notre costume n'est ni beau ni gracieux, de plus il est presque indécent; son seul mérite, c'est d'être égalitaire; mais cette manie de copier son voisin enlève aux individus leur personnalité, aux nations leur originalité.

Un pays n'est curieux pour le touriste qu'à la condition d'avoir un caractère spécial, et Dieu sait jusqu'où il faut aller maintenant pour trouver un coin de terre vierge encore de l'invasion du costume européen; un pays ne peut même vivre de sa vie propre qu'en suivant dans son régime, au sens large du mot, les traditions qui sont l'expression des mœurs et qui sont toujours conformes aux conditions physiques de la contrée et aux conditions physiologiques de la race.

Je suis heureux que le despotisme de nos modes ne trouve ici sa proie que dans les classes élevées; je regretterais de voir ces belles statues vivantes délaisser

les draperies aux couleurs diaprées et éclatantes qui les enveloppent majestueusement, sans les emprisonner, pour les pantalons collants et les habits étriqués, sacs uniformes aux teintes sombres, où il n'y a ni spontanéité ni personnalité, et qui peuvent indifféremment couvrir un homme ou un mannequin; les babouches jaunes ou rouges, promenées nonchalamment, pour nos bottes et nos bottines vernies; le turban, pour nos chapeaux à haute forme.

— Vous avez vu, sans doute, bien des variétés de coiffures, vous avez dû remarquer qu'elles étaient toutes lourdes et épaisses.

— L'habitude de se couvrir la tête et de ne se découvrir jamais, même devant le vice-roi ou le Sultan, n'est pas aussi funeste qu'on pourrait le croire; c'est de l'hygiène bien entendue; elle permet d'éviter les transitions brusques de température.

— Il y a ici une grande variété de coiffures ou plutôt c'est une seule coiffure qui se porte plus ou moins complète.

C'est d'abord le *takie*, petit bonnet de coton blanc piqué, à bord festonné; c'est, par-dessus le takie, le tarbouch, calotte de laine rouge foulée, terminée par un flot de soie, qui couvre toute la partie supérieure, et retombe en nappe sur les bords; il diffère du fez de Constantinople en ce qu'il est plus élevé et plus cylindrique.

Après le tarbouch, vient le turban, longue bande de mousseline ou de toile de coton imprimée, brodée ou brochée ; il s'enroule d'une manière différente selon la condition ; il n'est pas le même pour le derviche ou pour le dandy, pour le fellah ou pour le cophte; il est tantôt petit ou bouffant, tantôt large et haut, sans compter toutes les variétés qui viennent de la Syrie, de l'Asie Mineure et de Constantinople.

La couffi est la coiffure de l'Arabe du désert; c'est un fichu carré, à raies de couleur jaune et rouge, ou rouge et vert, à franges de soie torse, qui s'applique sur le front; il enserre la tête, retenu par une corde en poil de chameau, et retombe de chaque côté.

— C'est ainsi que le Sphinx des Pyramides est coiffé.

— Quelquefois il est disposé par-dessus le tarbouch, en forme de turban ; ce n'est pas autrement qu'il était porté par le kawass qui vous conduisit hier aux mosquées.

— Ce que vous dites de la coiffure doit être vrai de toutes les autres parties du costume, car j'en ai vu une grande variété toujours en rapport avec le type de la race et aussi avec ce que je savais de son histoire.

— Pour le Turc, *Fellah* et *Egyptien* sont des mots synonymes ; en réalité, les fellahs sont les vrais Egyp-

tiens, les anciens agriculteurs indigènes ; fellah signifie à proprement parler cultivateur.

— Ce sont de beaux hommes, grands, vigoureux, robustes et agiles, doués d'une stature athlétique, mais bien proportionnés; aux membres musculeux et souples, au teint basané.

— Clair dans la basse Egypte, plus foncé au-delà du Caire.

— Leur poitrine et leurs jambes nues montrent une peau halée; leur visage dessine un bel ovale allongé; leur front est large et avancé; leurs yeux, brillants et pleins d'un feu tempéré par de longs cils, s'enfoncent dans les orbites, ombragés par de noirs sourcils et se relèvent légèrement vers les tempes; leur bouche est bien découplée; leurs lèvres fortes ressortent devant leurs dents blanches; leur barbe est frisée, mais peu fournie; leur physionomie a tout à la fois une expression d'ardeur sauvage et de sérénité calme que leur donne, comme à tous les musulmans, la doctrine de la prédestination.

— Leur parole est rude et âpre, et si l'on a pu dire de la langue grecque que c'était un langage

> Aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines

la langue des fellahs, avec ses sons gutturaux, est loin d'être un modèle d'harmonie.

— Leurs costumes, s'ils ne sont pas dans la plus grande misère, se compose d'un caleçon de toile ou de coton et d'une ample et longue tunique bleue de toile ou de laine; un châle enserre la taille; de larges manches flottent autour du bras, en lui laissant toute sa liberté; un tarbouch, recouvert quelquefois d'un turban de rencontre, protège la tête.

— Persévérant et doux, âpre au travail et dur à la fatigue, capable de suivre à la course le galop d'un cheval ou d'emboîter le pas, pendant toute une journée, derrière son âne, sobre comme tous les musulmans...

— Le fait est que je n'ai jamais rencontré un homme ivre dans la rue.

— Réservé et animé de cette dignité native qui, à l'inverse peut-être de notre civilisation, se maintient surtout dans les classes inférieures et aurait plutôt une tendance à disparaître dans les classes élevées...

— Sans doute au contact des mœurs de l'Occident.

— Mais, patient jusqu'à la bastonnade, résigné par conviction religieuse et par habitude, le fellah, avec son humeur pacifique et son goût du travail, s'est laissé dominer par l'invasion, exploiter par la conquête cupide et violente; il a réalisé à travers une longue série de siècles la parole d'Amrou à Omar : « Il est semblable à l'abeille; il ne travaille pas pour lui. »

Aujourd'hui, il n'est dans la ville que portefaix ou saïs, artisan des travaux manuels.

C'est l'Auvergnat du Caire, c'est par exemple le décrotteur que vous rencontrez à chaque pas, dans ce pays où il n'y a pas de boue, mais de la poussière ; il porte, sur son dos, tous ses instruments de travail, dans une petite boite qui lui sert de tabouret et d'armoire; il est toujours prêt à la déposer devant vous et à s'asseoir à terre, pour procéder gravement à l'exercice de ses fonctions.

Quelquefois, avec cette facilité d'imitation commune à tous les peuples orientaux, il est bateleur ou jongleur sur la place Roumelyeh, et retrouve dans cette vie aventureuse quelque chose de la poésie de la vie du désert; s'il n'a ni assez de gaieté, ni assez d'inspiration pour se faire bouffon, il se destine à donner de l'esprit aux bêtes et descend au rôle de montreur de singes savants ou de charmeur de serpents.— Dans la campagne, comme le serf des temps féodaux attaché à la glèbe, il cultive la terre pour le maître, par vocation et comme par instinct.

— C'est un reste des anciennes castes, dit le bey, qui s'intéressait toujours à la conversation; il est ce qu'étaient ses ancêtres ; je crois qu'il y a, dans ces traditions qui se transmettent de père en fils, dans ces longs apprentissages qui se continuent de génération en génération, un principe salutaire, un élément de progrès ; on ne s'improvise pas plus domestique que grand seigneur, c'est un secret de la race que ce respect plein

de dignité chez les esclaves, de même que la distinction native chez les souverains du droit de naissance : les parvenus du droit de conquête ne peuvent pas suppléer à cette éducation du sang et de la physionomie qui leur manquera toujours ; c'est un malheur, pour vous autres Européens, que cet abandon systématique de la profession paternelle, que cette ambition qui vous porte à regarder toujours plus haut, pour y chercher une position sociale. Qui sait, l'Occident opprimé de plus en plus par la féodalité qui aujourd'hui vient d'en bas, par la démocratie qui longtemps accablée relève trop la tête, ne se régénèrera peut-être pas, avant d'avoir rétabli l'esclavage.

Chacun s'individualisant outre mesure exagère sa valeur personnelle, se cantonne dans ce qu'il croit être ses privilèges, et en arrive à ces grèves périodiques qui interrompent brusquement les services sociaux. Vous verrez ; on en reviendra aux castes.

— Et quel est le salaire du Fellah?

— Peu de chose, environ six sous de votre monnaie par jour, dit M. P.

— Vous trouvez cela peu, reprit le bey ; je trouve que c'est beaucoup, puisqu'il peut encore économiser la moitié de son salaire ; il ne dépense guère que 2 sous pour sa nourriture, il n'a pas d'entretien bien coûteux, et il ne paie pas de loyer, lorsqu'il couche en plein air; souvent même, il fait des économies ; mais,

il possède quelque chose, de crainte de voir ses biens fonciers confisqués, il enfouit son argent dans le sol; au reste il est très-content de son sort; il est même si sincèrement attaché aux traditions, qu'on n'a pas pu le chasser de son gourbi, pour lui faire habiter des maisons plus saines et plus commodes.

— Et les Cophtes? Que sont-ils?

— Le Cophte descend comme le Fellah de la race égyptienne; mais il est devenu et est resté chrétien. Il représente moins une race qu'un mélange de toutes les races qui ont traversé le sol de l'Egypte : c'est un métis de vainqueurs et de vaincus, de telle sorte que si la vallée du Nil est en géologie un terrain d'alluvion, on pourrait dire que les Cophtes se sont déposés, comme une race d'alluvion, sur les anciennes couches d'indigènes.

Ils ont la peau bouffie, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre forte.

Au moral, ils n'ont pas d'histoire qui leur soit propre; sans passé et sans avenir, ils n'ont pas cette immobilité de sensations et d'idées qui ont fait la puissance des fellahs; dans la Haute Egypte, ils sont agriculteurs; dans la Basse Egypte, et même au Caire, où l'on compte environ 40,000 Cophtes, ils sont tantôt

artisans intelligents, tantôt marchands rusés, et plus souvent encore secrétaires, intendants, agents du fisc, commis aux écritures dans les administrations, écrivains publics au bazar, en un mot effendis; assis sur une caffa ou sur un divan, les jambes repliées sous eux, ayant devant eux une petite table, souvent ne trouvant d'appui que sur leur main gauche, ils écrivent tout le jour. Tandis que leurs ancêtres couvraient d'inscriptions leurs monuments les plus gigantesques et les plus humbles ustensiles de leur ménage, ils griffonnent quelque correspondance ou copient quelque expédition.

— La manie d'écrire était dans la race.

— A côté de ces deux types, le Fellah et le Cophte, toutes les nations, toutes les religions de l'Orient et de l'Europe méditerranéenne sont ici représentées :

Le Nubien servile, aux cheveux crépus, à la peau cuivrée, au nez épaté ; c'est le boab, le chamelier.

L'Arabe, au masque impassible, à la physionomie vague et indécise.

— C'est ainsi que j'ai rencontré trois chefs de village, armés de longs fusils, aux incrustations de métal, enveloppés dans leur large burnous, et portant comme une étole les insignes de leur dignité. Tous les

bédouins dans la rue se prosternaient devant eux.

— Le Syrien, couvert de son abai noire ou blanche, à raies brunes.

L'Arménien, actif et industrieux; c'est l'homme de commerce.

L'Albanais, avec ses pistolets et son sabre courbe; il porte un jupon blanc plissé, une veste couverte de passementeries, de hautes guêtres montant jusqu'aux genoux, une calotte grecque qui laisse retomber sur le cou son panache de soie; il affecte un air insolent et important, et regarde la foule du haut de sa grandeur.

Le Grec, fin et rusé, sans dignité et sans profession : il fait tous les métiers, excepté celui d'honnête homme.

Le Turc, fier et grave, indolent et solennel, gêné dans sa tunique noire, sans collet; c'est le costume officiel qui désigne un fonctionnaire public, un personnage dans l'Etat, car, tout ignorant qu'il est, il a envahi les postes les plus élevés de l'administration.

L'Européen, dont l'air affairé contraste au milieu de cette indolence générale ; c'est un commerçant ou un industriel.

Le Juif, avide et rampant, comme égaré dans cette foule de musulmans qui errent paresseusement à l'ombre et dont les plus actifs récitent à mi-voix quelques versets du Coran.

— Et les femmes? Les *Mille et Une Nuits* disent que les femmes du Caire sont belles comme les vierges aux yeux noirs qui habitent le Paradis; mais, dans toutes mes promenades, je n'ai pas trouvé l'occasion de vérifier le fait.

— Je le crois bien. Les femmes des hautes classes, vivant dans le harem, où père, mari et esclaves des deux sexes exercent sur elles la surveillance la plus rigoureuse, sortent peu, et, si elles sortent, ce n'est qu'en voiture, sous l'abri d'un voile et la garde des eunuques. Ce sont souvent de jolies filles, dont les traits et les formes ne manquent pas de finesse, mais dont la physionomie est presque toujours sans expression et sans vivacité; au reste, elles sont rarement indigènes; ce sont quelquefois des Cophtes, plus souvent des Turques, des Levantines, des Géorgiennes, des Circassiennes, et même des filles d'Europe.

A pied, vous avez rencontré çà et là:

La Maltaise, avec sa capa et sa faldetta.

La femme Cophte, voilée de son yachmak de mousseline opaque, qui ne laisse voir que ses deux yeux, et enveloppée dans l'habbara de soie noire (long manteau en forme de domino) qui se gonfle au vent et qui recouvre une robe violette.

L'Abyssinienne, au teint bronzé, vêtue d'une robe à grands ramages et d'un long voile blanc.

La Levantine au feredjé vert pomme, rose mauve, ou bleu de ciel, aux formes arrondies, à la tournure épaisse : elle est accompagnée de son esclave noire.

— Mais c'est encore presque un événement; par contre, la femme fellah se présente à chaque pas à l'observation du touriste.

— Je savais, par mon séjour à Tanger, qu'en pays musulman, il est défendu, de par les mœurs, de s'arrêter pour regarder une femme; j'ai été néanmoins frappé de l'austère réserve des hommes envers les femmes; dans la rue, j'ai remarqué que, non-seulement on ne les voit pas marcher ensemble, mais encore s'approcher, s'aborder, s'adresser la parole, se saluer; et cependant je me suis souvent surpris à profiter des nombreux moments où ma monture ne pouvait avancer, pour bien étudier ces costumes pittoresques; ma qualité d'étranger aurait pu ne pas être une excuse, mais ma curiosité était plus forte.

La femme fellah porte, comme le chaste matrone de l'ancienne Rome, une grande tunique de crêpe noire, bleue ou brune...

— Le Yalek.

— Dont les longs plis recouvrent un large pantalon en coton rayé serré, aux genoux et aux chevilles, pen-

dant sur les pieds et traînant jusqu'à terre ; mais ces haillons, toujours entr'ouverts sur la poitrine, souvent déchirés, cachent à peine la nudité du corps.

Malgré cette misère et cette saleté, ces draperies flottantes se fondent harmonieusement avec l'azur du ciel et l'ardeur du soleil ; d'ailleurs, elles ne cachent pas tout, comme ces engins, regrettables au point de vue de l'hygiène et de la beauté plastique, qui font ressembler les femmes de nos pays aux chevaliers du moyen âge tout bardés de fer et qui ne montrent que des bustes amincis et effilés, que des déviations artificielles et volontaires de la taille ; elles laissent voir la forme svelte et élégante d'un corps élancé, la fière et originale gaucherie d'une démarche vive et légère, la liberté et l'élasticité de mouvements rapides et balancés, la noblesse d'une tournure majestueuse, et la grâce instinctive du moindre geste. Il y a là, même chez la dernière femme du peuple, des lignes d'une pureté antique, et soit qu'elle porte à cheval sur son épaule un enfant nu, soit qu'elle place sur sa tête une amphore qu'elle a remplie d'eau puisée au Nil, et qui n'a pas changé de forme depuis les premiers jours de cette civilisation, on croirait voir marcher les figures sculptées sur les monuments de Thèbes ou de Philé.

Seul, le visage est invisible derrière un voile que Saïd m'a dit s'appeler le *borgo ;* c'est une bande de crêpe

grossier, bleu ou noir, étroite comme la barbe d'un masque de domino, mais longue d'un mètre, et tombant jusqu'aux genoux.

— Il est monté sur un fort turban qui se noue derrière la tête, et il s'attache de chaque côté des tempes, derrière les oreilles ; il est maintenu au milieu du front, près de la naissance du nez, par une rangée de grosses perles de métal ou par des anneaux de verroteries, qui en même temps l'écartent du visage et permettent à l'air de circuler ; à droite et à gauche, pendent de petites chaînes de perles fausses, de pièces de monnaie de cuivre ou d'argent, qui servent moins à rehausser l'élégance du costume qu'à garantir la femme qui le porte des effets du mauvais œil et des ensorcellements.

— Par derrière, une grande pièce de toile, de coton ou de mousseline part du sommet de la tête, et descend jusqu'au talon, comme un voile de mariée.

— C'est le tarhah. Mais la femme fellah ne porte le borgo que dans la rue ; souvent même, elle sort sans le borgo ; elle se sert alors du tarhah, dont elle ramène les plis pour s'en couvrir le visage devant les hommes.

— Toutes les femmes jeunes et honnêtes sont voilées : seules, les petites filles et les vieilles femmes ne portent pas le voile, dit le Bey. En cela encore, nous valons mieux que vous. Le Prophète a voulu épargner à la faiblesse de notre chétive nature tout prétexte de tentation. Chez vous, au contraire, on recommande

aux femmes de se faire belles pour paraître en public; on les envoie à la promenade, au bal, au théâtre, le visage découvert, la poitrine nue; c'est assez peut-être pour ne pas offenser ce que vous appelez la morale, c'est trop pour ne pas exciter l'admiration et la convoitise d'une passion effrénée qui accompagne l'admiration. Il me semble que vous êtes bien malvenus, quand vous vous plaignez.

— Aux bras, aux jambes, en guise de bracelets, la femme fellah porte des anneaux rivés de cuivre ou d'argent.

Pour compléter cette décoration artificielle, elle se teint en rouge les ongles des mains avec le henneh, et se couvre le front, le menton, la poitrine, les bras et le dessus des mains d'un tatouage indélébile, ordinairement bleu, qui tranche sur le teint bistré de sa peau.

Quant aux yeux, qui seuls apparaissent encadrés par le borgo, ils subissent une toilette spéciale pour ressortir plus grands et plus brillants, semblables à des yeux de gazelle.

Entre les paupières fermées, la femme insinue un petit stylet d'argent ou de bois, chargé de kohl ou cohul (c'est une solution d'antimoine) et elle trace sous les cils baissés un filet noir, comme une bordure.

C'est, dit-on, pour donner aux yeux plus de douceur ou d'éclat; c'est peut-être aussi pour les préserver des

ophthalmies si fréquentes dans ces pays, en rendant les paupières moins transparentes.

— Je crois, qu'ici comme ailleurs, la femme a un merveilleux instinct pour apprendre à se parer. Et je ne suis pas plus surpris de voir la femme fellah porter des verroteries ou des monnaies de cuivre, se tatouer et se teindre les paupières, que la femme européenne se peindre le visage et porter des boucles d'oreilles ou des bagues. Les raffinements de la coquetterie de mauvais aloi, qui joue avec le faux, au physique d'abord, au moral ensuite, ont toujours été dans la nature de la femme sauvage ou civilisée.

— Tout cela, c'est l'extérieur, mais que pensez-vous de la beauté des femmes?

— Je ne sais ; on m'a dit que les femmes égyptiennes étaient laides, que la beauté de la femme fellah était moins fine, moins distinguée, plus matérielle que celle de l'homme; et que, si le visage était bien coupé, le regard avait moins d'intelligence et de profondeur, mais qu'importe. La beauté de la femme est un mot vague, une expression banale et vide de sens, sur la valeur de laquelle nous ne sommes pas toujours d'accord. Est-ce la beauté de la figure?

— En Europe, elle est tout.

— Ici, elle n'est rien, ou du moins elle ne préoccupe pas. On se marie même souvent sans avoir vu

sa femme; on ne l'épouserait peut-être pas sans cette précaution.

— Quant à moi, je crois que la beauté ne réside pas seulement dans le visage, mais plutôt dans l'harmonie des formes que donnent la jeunesse, la santé, et le libre développement du corps, dans la juste proportion de membres fins et bien attachés. A ce point de vue, je serais tenté de déclarer la femme fellah un idéal de beauté.

— Malheureusement, cela dure peu, et ici où tout, monuments anciens et institutions antiques, semble éternel, où tout paraît jouir de cette perpétuité et de cette immobilité qui d'un mot peignent l'Orient, la femme passe vite, comme ces constructions modernes qui, à peine achevées, tombent en ruines.

Mariée à 10 ans (le mari en a 14 ou 15), elle est vieille déjà à 25 ; peu à peu, elle voit ses formes s'affaisser, son éclat s'éteindre, son élégance se ternir par les fatigues d'une maternité trop fréquente ou les souffrances d'une vie misérable ; elle devient bête de somme ou matrone, elle est condamnée aux trafics de la rue ou du bazar, elle se fait marchande de galettes de doura, de dattes ou d'oranges; souvent même, elle est réduite à servir les maçons, tandis que les hommes, portant devant eux une petite corbeille suspendue à leur cou, vendent des pâtisseries ou des fruits ; les rôles sont renversés.

C'est que la femme ne doit pas partager la vie d'un époux en égale, mais la distraire et l'embellir en esclave; soumise et docile aux moindres volontés de son mari et maître, elle donne tout, sans pouvoir rien exiger en retour; et, quand le mari dit à la femme en lui comptant sa dot : « Couvre-toi la face, » le divorce est un fait accompli.

Ce ne sont certainement pas toutes des modèles de vertu; ces longs voiles ne sont pas toujours, comme on pourrait le croire, garants de la pudeur des femmes. Mais je regrette que vous n'ayez pas vu de près ces figures graves et pensives, pleines d'une expression de douceur gracieuse, qui fait le véritable charme de la femme fellah; vous auriez senti que seule ici la femme représente la famille.

L'entretien durait depuis longtemps déjà, lorsque M. G... proposa, avant de se séparer, de faire un tour au Mouski. Tout était silencieux : le peuple s'était écoulé lentement; mais, sans nous aventurer bien loin, nous ne fûmes pas longtemps seuls, et nous rencontrâmes bientôt une bande de chiens ; ce fut le prétexte d'une nouvelle dissertation de M. P...

— Le chien, déclaré immonde par le Coran, n'est pas admis sous le toit domestique, dans l'intimité de

la famille; ce n'est pas un ami, ce n'est même pas un serviteur attaché à la maison; la rue est sa patrie, son domicile et son tombeau; c'est là qu'il naît à l'aventure, abâtardi, et n'offrant d'autre caractère que celui de la laideur. Sans protecteur et sans maître, appartenant à tous et par conséquent à personne, il y meurt, préservé au moins de la rage, par la facile satisfaction qu'il trouve à ses appétits dans les hasards de cette liberté banale.

N'ayant pas la ressource de la société de l'homme, les chiens du Caire se sont partagé les quartiers de la ville, et vivent par tribu, sans jamais dépasser les limites qu'ils se sont fixées. Ce ne serait du reste pas sans danger que quelque chien tout jeune et qui n'aurait rien vu, transgresserait la loi, et essayerait de franchir la frontière de deux états; la nation envahie se tient, le poil hérissé, la dent menaçante, prête à défendre l'inviolabilité de son territoire et à pourchasser sans pitié le téméraire. Cependant il y a bien, dans l'espèce, des tyrans qui, par leurs rivalités mesquines, leurs guerres inutiles, et leurs ambitions insensées, rappellent les seigneurs féodaux du moyen âge, ou les ministres annexionistes du XIX[e] siècle.

— L'exemple de l'homme leur sert peut-être d'excuse.

— Eux au moins, ils s'acquittent avec zèle de leurs fonctions; car ils sont fonctionnaires publics et pour-

raient servir de modèle à plus d'un de leurs collègues à deux pattes.

Chargés de la salubrité et de la police, ils pourvoient à ces deux grands services mieux qu'on ne le ferait sans eux. Policemen et gendarmes, ils font la patrouille, pour veiller à la sécurité de la ville et permettre aux bons bourgeois de dormir en paix; entrepreneurs du balayage, ils entretiennent la propreté des rues, en se disputant les débris qui jonchent le sol, et dans lesquels ils trouvent le plus substantiel de leur nourriture; cependant ils reçoivent, dans certains quartiers privilégiés, l'aumône de la charité publique et prennent part aux largesses de bonnes âmes qui ont fait en leur faveur un testament, et institué des employés, chargés de remplir d'eau leurs sébiles et de garnir de soupe et de viande leurs écuelles.

Mais, en dehors de ces occupations, les chiens font le kief comme de bons musulmans.

— C'est ainsi que je les ai vus souvent ne pas se déranger avant que mon âne ait marché sur leurs pattes, ou que le kawass les ait frappés de son nerf de bœuf.

— Peu importe après tout d'écraser quelque chien; il en reste toujours assez et on ne s'arrête pas pour si peu.

Le lundi, 8 octobre 1866.

C'est la tristesse dans l'âme que je quitte le Caire; je regrette de voir mon rêve s'envoler. Mais je me console en pensant que je vais visiter Jérusalem, Beyrout, et de là, Damas, Balbek, Smyrne, Constantinople et Athènes.

En chemin de fer, du Caire à Alexandrie.

Le chemin de fer court droit comme une flèche, du Caire à Bena.

Le Nil s'épanouit brusquement : il se divise, pour se subdiviser encore, et envoie ses dernières ramifications, qui forment comme un immense lacis, à travers le Delta, depuis le lac Mariout jusqu'au golfe de Peluse.

A la hauteur de Kalioub, à l'endroit que l'on appelle le *ventre de la vache*, Linant-Bey avait exécuté de grands travaux de barrage, pour retenir les eaux du fleuve, les emmagasiner et les répandre à volonté, de manière à obtenir plusieurs inondations et autant de récoltes : malheureusement tout a été abandonné, et les constructions tombent en ruines. Cependant il importerait de bien répartir les eaux du

Nil, puisque en ce pays, le fleuve, comme ailleurs le soleil, fait le beau temps et règle les saisons.

Déjà l'influence du fleuve, qui porte partout sa fécondité puissante, se fait sentir ; les plaines fertiles du Delta se couvrent de riches moissons.

Un peu après Bena, nous traversons la branche de Damiette.

A Tantah, un amas de cabanes informes et de huttes grossières, d'une teinte grise et sale, constitue le village.

A Kafr-Zayad, nous franchissons la branche de Rosette ; dans le fleuve s'étalent de grandes îles plates, couvertes de dattiers.

Après Damanhour, le chemin de fer longe les bords arides du lac Mariout.

Alexandrie, 2 heures.

Je n'ai qu'une pensée, courir à l'agence des Messageries impériales, retenir mon billet de passage à bord du paquebot en partance pour Jaffa, et de là me rendre à la Marine.

J'avais déjà donné mon nom, et je m'apprêtais à payer le prix de la place.

— Vous savez, me dit l'employé, que les frais de quarantaine sont à la charge du voyageur.

Au seul mot de quarantaine, tout le souvenir de mon séjour au Mex se réveilla dans mon esprit, et j'exprimai avec une certaine vivacité mon étonnement.

— Depuis hier, un avis arrivé de Constantinople déclare 10 jours de quarantaine dans tous les ports de l'empire ottoman à toutes les provenances d'Égypte.

Je n'en voulais pas croire mes oreilles, et je me rendis aussitôt au conseil de l'Intendance, où je ne pus qu'obtenir de la bouche même du secrétaire du Conseil, M. Lombardo, la confirmation de la triste nouvelle.

— La quarantaine a été déclarée, à cause des quelques décès cholériques qui sont survenus ici, et depuis deux jours, nous redoutons de voir l'épidémie prendre un caractère plus sérieux.

— Dans ce cas, Marseille s'effrayerait et décrèterait la quarantaine contre les provenances d'Alexandrie ; je serais alors bloqué de tout côté et, après avoir été obligé de subir la quarantaine pour entrer en Égypte, je m'y verrais encore condamné pour en sortir.

— Si vous redoutez autant les lazarets, le seul parti qui vous permette sûrement d'éviter la quarantaine,

c'est de partir pour la France, non pas dans 10 jours, mais demain ; le Conseil a décidé que *le Mœris* partirait avec patente nette ; d'ici au départ suivant, nous ne savons pas ce qui adviendra.

Je suis très-perplexe.

Je vais voir M. le comte Sala à qui je devais bien, après ma visite aux travaux du canal, un remerciment.

— J'ai regretté plus d'une fois mon ignorance devant ces merveilleuses machines, que je regardais avec de grands yeux, comme un enfant, et dont j'ai cherché à comprendre de mon mieux les détails; ce qui m'a été rendu possible, grâce à l'obligeance des hommes du métier qui me servaient de guides ; mais, avant tout, j'ai admiré la hardiesse de la conception ; puis, l'esprit inventif de vos ingénieurs, la patience à toute épreuve et le dévouement sans bornes de l'armée de vos travailleurs, qui tous, loin de leur patrie, se sont courageusement attelés à cette grande œuvre presque nationale, et à qui n'ont été épargnées ni les fatigues, ni les souffrances; enfin, la foi inébranlable dans le succès qui inspire et anime tous les pionniers de ce travail de géants, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Et vous, partagez-vous cette confiance?

— Assurément oui. La question n'est plus *to be or not to be;* un jour viendra où les deux mers seront réunies, où les vaisseaux passeront à pleines voiles de Port-Saïd à Suez, où les produits de notre sol et de nos manufactures iront en droite ligne, par le plus court chemin et sans transbordement, de Marseille à Hong-Kong; il y a là trop d'argent et trop de génie dépensés, pour que ce double capital demeure à jamais inutile et perdu; à cet égard, il n'y a pas de doute dans mon esprit, et je partage l'enthousiasme des chefs des travaux; mais je ne suis pas aussi rassuré qu'eux sur la possibilité de fixer dès aujourd'hui une date pour l'achèvement du canal, tout en admettant d'ailleurs que les conditions actuelles du travail sont de beaucoup supérieures aux faibles ressources de l'entreprise à ses débuts.

— Oui, la seule question aujourd'hui est une question de temps; les jeunes gens préjugent la réalité future d'après leurs désirs; ceux qui, comme moi, ont la barbe grise et l'expérience des affaires et des hommes, se contentent de se fier à l'avenir; les travaux seront terminés, peut-être dans deux ans, peut-être dans dix; peut-être verrez-vous leur achèvement, peut-être ne le verrai-je pas; mais, si je mourais demain, je mourrais avec cette conviction que cette œuvre gigantesque sera menée à bonne fin, et qu'un

jour le commerce du monde apportera dans le canal assez d'or pour représenter en volume la masse de sable qui en a été retirée (1).

Je vais me promener avec M. J... au canal Mahmoudieh et je dîne ensuite avec lui; puis, comme il y a quinze jours, nous passons la soirée sur la place des Consuls, en nombreuse et agréable compagnie.

— J'ai renoncé à suivre l'itinéraire que je m'étais tracé : en présence des quarantaines et des rigueurs du régime quarantainaire, je ne puis continuer le voyage que j'avais projeté; je n'ai pas le courage d'affronter quatre séjours de 240 heures chacun dans les lazarets de Jaffa, de Beyrout, de Smyrne et de Constantinople. J'étais effrayé de 7 jours de quarantaine : que dirais-je de quarante jours? Je serai peut-être seul Français, à bord, en partant d'Alexandrie; je ne retrouverai sans doute pas un harem pour prison, mais bien un lazaret vulgaire; je ne rencontrerai certainement pas l'aimable société, qui se consolait en commun des tristesses de la détention.

(1) Ce n'est pas sans émotion qu'au moment où je revoyais ces notes, j'ai appris la mort de M. le comte Sala, décédé à Alexandrie dans les premiers jours d'avril 1867; comme tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, je garde le meilleur souvenir de son exquise affabilité et de sa cordiale obligeance. C'était un gentilhomme de l'ancien régime.

J'ai donc le choix entre trois capitales, Constantinople, le Caire et Paris.

— Allez à Constantinople, vous verrez le Bosphore, cela vaut bien 10 jours de quarantaine. A votre place, je n'hésiterais pas.

— Avez-vous fait quarantaine?

— Non, jamais.

— Je raisonnerais comme vous, si je ne connaissais pas par expérience tout le long ennui qui résulte d'une inactivité monotone, entre quatre murs, si j'avais encore quelque illusion à l'endroit de ces précautions inutiles et vexatoires.

— Retournez au Caire, puisque cette ville vous a tant charmé, — entreprenez le voyage de la haute Egypte.

— Mais le moment n'est pas venu de remonter le Nil. D'un autre côté, rester au Caire pour attendre le prochain paquebot de Syrie me paraîtrait peu raisonnable. Quel sort m'attend, si dans 8 jours le paquebot de Marseille part avec une patente brute, c'est-à-dire avec la certitude de faire quarantaine?

— Il est vrai, que quand la quarantaine est déclarée, on ne la lève pas facilement.

— Je vois que je n'ai d'autre parti à prendre que de m'embarquer demain pour Marseille; je regrette de voir mon projet de « voyage aux quatre villes saintes » à tout jamais peut-être ajourné : mais c'est le plus sage, et je dois me tenir content d'avoir visité le

quadrilatère irrégulier que forment Alexandrie, Port-Saïd, Suez et le Caire.

On se sépare de bonne heure; mes compagnons doivent préparer leur courrier de demain.

Le mardi, 9 octobre 1866.

Je n'ai plus que quelques heures à passer en Egypte. Toute la matinée je cours à travers les bazars, pour chercher quelques souvenirs de voyage, que je ne comptais acheter qu'à Constantinople; j'ai pour guide le petit drogman de M. J..., et je vais voir une dernière fois cette réunion de toutes les industries, de toutes les religions et de toutes les races: — Un photographe anglais, M. James, qui le premier est allé planter son objectif devant les Cataractes, — un orfèvre Arabe qui se fait prier pour me montrer des bracelets en or massif et flexible, — un Syrien, marchand de couffis, — un Juif, marchand de coffrets incrustés de nacre qui ne peut et ne veut remuer, — un Italien, qui vend des embouts de chibouk.

Aussitôt après le déjeuner, je monte en voiture avec M. J... et M. Ca..., pour aller à la Marine.

En approchant du quai, nous fûmes entourés par une bande de portefaix, toujours prêts à offrir leurs services lorsqu'un paquebot chauffe dans le port; pour les écarter, je frappai de ma canne à droite et à gauche, au hasard, tout en distinguant plus particulièrement, d'un coup vigoureusement asséné sur son épaule, un grand gaillard, qui devina mes intentions à son endroit, et éloigna les importuns, pour se jeter seul sur mon bagage, dès que les chevaux furent arrêtés.

J'étais déjà assis dans la barque où il m'avait amené, lorsque je vis sauter à côté de lui un de ses concurrents de tout à l'heure; je compris, à leurs gestes et aux témoignages qu'ils invoquaient en s'adressant à moi, qu'ils se disputaient l'honneur de me conduire : l'un faisait valoir que je l'avais choisi, l'autre, que je me trouvais dans sa barque; j'aurais volontiers consenti à les garder tous deux, mais je vis bientôt qu'il n'y avait pas moyen de les accorder, et qu'il était inutile de parler de partage. Chacun d'eux voulait me conduire, mais seul, et aucun d'eux ne voulait me laisser partir, avec son collègue et sans lui. Serai-je obligé de rester ici par l'entêtement de ces sauvages?

Je poussai alors par l'épaule celui qui était si malencontreusement survenu, et lui ordonnai de quitter

la barque; je le vis faire un pas comme pour s'éloigner, puis reprendre la discussion.

Le saisissant alors par le bras et par le fond de son pantalon, je lui fis entendre que s'il ne se retirait pas, il irait regagner le quai à la nage; je gardai même dans la main un souvenir de sa chemise qu'il me laissa en se débattant; obligé de ne plus m'adresser à son vêtement, mais à sa peau, je le saisis de nouveau et, le soulevant, je l'inclinai, pour lui montrer que je saurais mettre à exécution ma menace.

Il promit alors, mais alors seulement, de partir et partit.

J'arrive au pied de l'escalier *du Mœris*; je regarde monter à bord mon bagage; je le suis des yeux, je l'accompagne jusque sur le pont, pour être sûr de le retrouver; puis, je redescends pour payer mon batelier; j'étais subitement devenu un pestiféré; j'étais au moins suspect, ayant mis le pied sur un navire en quarantaine, et je vis cet homme, tout à l'heure confiant, empressé, importun même, me tendre son soulier rempli d'eau salée, pour recevoir le prix du passage; il fallait purifier la pièce de monnaie, qui était saine, il y a cinq minutes, et qui portait maintenant en elle tous les germes du choléra; par raison de force majeure, l'eau suppléait à l'absence du vinaigre.

En mer, à bord du *Mœris*, 4 heures.

Nous partons.

Je retrouve à bord M. G..., mon compagnon de l'excursion aux Pyramides, et M. le colonel T..., qui a visité avec moi les mosquées du Caire.

Le mercredi, 10 octobre 1866.

Parmi les passagers :

Madame d'A... qui a joué *Robert-le-Diable* et la *Juive* à Batavia, et qui, le soir, à bord, chante indifféremment le *Petit Ébéniste* ou la *Marseillaise*. Elle manque de distinction ; mais elle nous donne un peu de gaieté et d'entrain; c'est nécessaire, car il y a moins d'intimité qu'au départ de Marseille.

MM. H... et D..., deux belges, qui ont fait quelques travaux au Caire pour le compte du gouvernement et qui rentrent dans leur patrie.

Le pilote du navire, qui a guidé le *Mœris* dans les passes d'Alexandrie; il n'a pu nous quitter, à cause de la quarantaine, pour revenir au port, comme il le fait d'ordinaire; il ira avec nous jusqu'à Marseille et rentrera par le prochain paquebot.

Un chargement de femmes arabes, qui couchent sur

le pont, enveloppées dans leurs couvertures ; elles composent, nuit et jour, un singulier dortoir en plein air.

Un Arabe, qui veille sur cette smala ; je lui demande à voir ses armes et ses femmes ; il me refuse ceci et m'accorde cela.

A côté, une cargaison de singes, destinés au Jardin d'acclimatation de Paris.

Nous jetons indifféremment aux singes et aux femmes quelques gâteaux emportés de la table.

Jeudi, 11 octobre 1866.

Nous passons en vue de Candie, à 8 h. 1/2.

La mer, qui jusqu'à présent avait été très-calme, devient plus agitée ; la nuit a été mauvaise ; on se demande réciproquement de ses nouvelles ; nous avons de la pluie, et surtout un fort tangage, qui cause quelques malheurs.

Je profite des loisirs forcés que me font l'obligation de rester au salon et l'absence d'une grande partie des passagers demeurés dans leurs cabines, pour mettre au courant mon journal, qui s'était ressenti de mon désir de tout voir en si peu de temps, et je rédige sur

des notes écrites, quelquefois à âne ou en voiture, quelquefois même, pendant les conversations, le récit de ma dernière journée au Caire, qui n'est qu'une longue dissertation sur les mœurs et les types du pays.

Le soir, il ne faut pas penser à ces bonnes causeries qui animaient notre première traversée et qui lui donnaient un charme d'une douceur infinie.

Le grondement de l'hélice et le fracas de la vague qui se brise contre les flancs du navire rompent seuls la monotonie du silence solennel.

Quelques Arabes couchés sur le pont dorment d'un profond sommeil; le lit est dur, l'air est froid; une vague monte au-dessus du bordage et retombe lourdement sur eux, mais ils ne semblent pas y prendre garde; ils rêvent peut-être au Paradis de Mahomet.

Le vendredi, 12 octobre 1866.

La nuit n'a encore pas été bonne; et le mauvais temps continue.

J'ai fait la connaissance d'un officier de la marine des États-Unis, qui revient de Chine: le roulis ne

nous permet pas de nous promener sur la dunette tranquillement, nous sommes à chaque pas précipités d'un bord à l'autre.

Le *Saïd* passe, venant de Marseille.

---

11 heures.

Nous distinguons les côtes d'Italie, nous voyons les rochers arides de la Calabre, Melito, où débarqua Garibaldi et Reggio; puis, les côtes de Sicile, qui, il y a un mois, nous avaient été cachées par la pluie et la nuit, et qui aujourd'hui se dessinent très-nettement, toutes couvertes de verdure.

Quelques kilomètres seulement séparent les deux côtés du détroit et ils ont cependant chacun un caractère distinct.

---

3 heures.

Nous entrons dans le port de Messine.

La ville est située au pied des derniers contre-forts de l'Etna qui s'élèvent en amphithéâtre, avec leur

sombre végétation et leurs blanches villas. Elle a changé d'aspect, depuis que les Bourbons lui ont donné l'air d'un quai de Naples, en la cachant derrière de grands bâtiments à colonnades et à persiennes vertes qui regardent la mer.

Le médecin du bord et l'agent des postes vont au Lazaret.

Des barques accourent autour du *Mœris* et avec elles des marchands qui s'apprêtent à nous vendre des fruits, des figurines de plâtre, des bijoux de corail et des cigares; mais ils ne peuvent approcher, toujours à cause de la quarantaine; deux canots, décorés du drapeau jaune et montés par des bateliers à bandoulière jaune, veillent à ce qu'il n'y ait pas communication.

Par manière de plaisanterie, j'enveloppe deux sous dans une feuille de papier, et je jette le paquet dans un des canots de la *Santé;* j'ai trop bien réussi, j'ai touché un des bateliers; je le vois se fâcher, et s'emporter en menaces et en injures contre l'inconnu, qui lui a joué le mauvais tour de le mettre en contact, malgré lui, avec un véhicule du choléra.

— Si on veut vous réclamer, je serai obligé de vous livrer, me dit un des officiers du bord, et vous pourrez

peut-être passer 15 jours en quarantaine, puis un mois en prison.

La perspective n'avait rien de séduisant et je vis avec plaisir, à 5 heures, le *Mœris* reprendre sa route ; j'étais sûr de ne pas rester au lazaret de Messine.

Le soir, le Stromboli se détachait sur un ciel clair et lançait dans l'air son panache de fumée.

Le samedi, 13 octobre 1866.

La mer est toujours agitée ; je continue à écrire, tant bien que mal.

A 10 heures du soir, nous entrons dans les Bouches.

Le dimanche, 14 octobre 1866.

La nuit a été très-mauvaise ; nous avons eu une vraie tempête ; heureusement qu'on me l'a dit ce ma-

tin, sans quoi je l'aurais toujours ignoré; j'ai trop bien dormi pour m'en apercevoir.

La dunette est déserte; le nombre des passagers valides diminué chaque jour.

Ce qui est plus grave, nous avons un instant perdu notre route, et il sera impossible d'arriver ce soir à Marseille.

Le lundi, 15 octobre 1866.

A 5 heures, nous débarquons au port de la Joliette.

Dans 24 heures, je serai à Paris.

FIN

ERRATA

Page 55, ligne 23, *au lieu de :* en parallèles, *lisez :* et parallèles.

Page 82, ligne 2, *au lieu de :* ranc, *lisez :* franc.

Page 136, ligne 9, *au lieu de :* chasse du faucon, *lisez :* chasse au faucon.

Page 151, ligne 15, *au lieu de :* faussa la compagnie, *lisez :* faussa compagnie.

Page 194, ligne 1, *au lieu de :* soie, *lisez :* sois.

Page 241, ligne 20, *au lieu de :* comediante, *lisez :* commediante.

Page 276, ligne 5, *au lieu de :* une cippe surmontée, *lisez :* un cippe surmonté.

Page 320, ligne 1, *au lieu de :* il, *lisez :* s'il.

TABLE

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOUSSIN.

